

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

VII

Asarakae - Aurès



Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

VII

Asarakae-Aurès

Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

ÉDISUD
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France

ISBN 2-85744-201-7 et 2-85744-443-5

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou des ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Édisud, 1989.

Secrétariat : Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

A285. ASARAKAE

Mentionnés par Ptolémée (IV, 6, 6, éd. C. Müller, p. 748) à l'est du mont Arankas (cf. Ptol., IV, 6, 3, p. 737) et donc au sud-est des Arankae* situés au nord de ce mont. Peut-être vivaient-ils à l'ouest du Fezzan.

J. DESANGES

A286. ASBYSTAE / ASBYTAE

D'après Hérodote (IV, 170), les Asbystae (var. Asbytae) font suite vers l'ouest aux Giligamae* et habitent « au-dessus » (par rapport à la mer) de Cyrène. Cet auteur précise (IV, 169) que la limite occidentale du territoire des Giligamae est l'île d'Aphrodisias (îlot de Chèrsa), à peu de distance au nord-ouest de l'actuelle Derna, entre Zephyrion (Ras Bou Meddad) et Chersis (Chèrsa) (cf. Ps.-Scyl., 108, dans *Geogr. Graec. min.*, p. 83; *Stad. m. M.*, 49, *ibid.*, p. 445). Les Asbystae avaient été refoulés par les colons de Cyrène au sud de cette cité : Callimaque (*Hymne à Apollon*, 76) dit expressément que la colonie fut fondée sur leur territoire. Leurs voisins orientaux étaient les Auskhisae* (Hdt, IV, 171). Habiles à conduire des chars à quatre chevaux, les Asbystae avaient adopté la plupart des usages des Cyrénéens (Hdt, IV, 170). Ils sont encore mentionnés, à l'époque hellénistique, par Callimaque, en deux autres lieux (*El.*, I, IV, 1, et *ap. St. de Byz.*, s.v., éd. Meineke, p. 130), ainsi que par Lycophron (*Alex.*, 848 et 895).

On a parfois proposé de restituer leur nom dans un passage corrompu de Strabon (II, 5, 33, C 131), alors que la plupart des manuscrits présentent la leçon « Sintes ». Mais les Asbystae ne seraient guère à leur place, puisque l'ethnonyme de lecture douteuse est cité entre des Gétules et les habitants du *Byzacium*. On attendrait plutôt là une mention des Cinithi (parfois appelés Cint(h)i ou Cnit(h)i). Pline l'Ancien (V, 34) semble situer les Asbystae sur la Grande Syrte entre les Nasamons et les Macae. Ptolémée (IV, 4, 6, éd. C. Müller, p. 669) suggère le même glissement puisqu'il les localise au sud du Jardin des Hespérides (région de Benghazi) et à l'est des Dunes d'Héraclès (Ras Carcûra), sur la Grande Syrte. Les Asbystae ont parfois été rapprochés des Garamantes par la géographie poétique ou populaire de l'Antiquité, cf. Silius Italicus (*Pun.*, II, 58); Géogr. de Ravenne (III, 3).

Il se pourrait que le nom des Asbystae fût identique à celui des *ʾf̣sbt*, peuple libyen attesté sous Ramsès III, au début du XIII^e siècle avant notre ère (*Pap. Harris*, I, 77, 3), cf. K. Zibelius, *Afrikanische Orts- und Völkernamen in hieroglyphischen und hieratischen Texten*, Wiesbaden, 1972, p. 91-92; W. Vycichl, dans *Bibl. Orient.*, XXXIV, janv.-mars 1977, p. 44. La permanence de l'ethnique se manifesterait même dans le nom des Isebeten du Hoggar, mentionnés dans les récits touareg, selon W. Vycichl, « Atlanten, Isebeten, Ihaggaren », *Riv. degli Studi Orient.*, XXXI, 1956, p. 211-220, hypothèse sur laquelle L. Galand, « Afrique du Nord et Sahara », *Rev. intern. d'Onom.*, XII/4, 1960, p. 299, a émis des réserves.

BIBLIOGRAPHIE

CHAMOIX F., *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1953, p. 49, 135, 228.
GSELL St., *Hérodote*, Alger, 1915, p. 123.

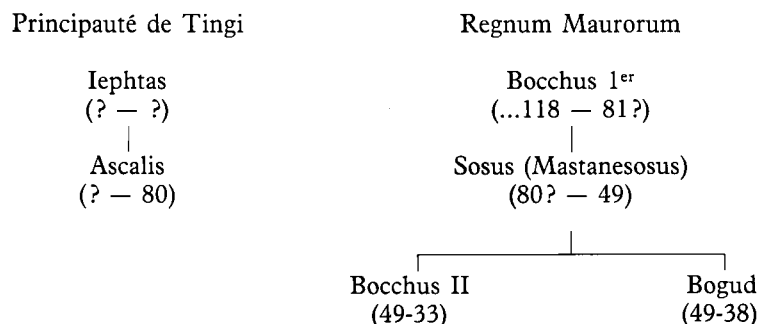
J. DESANGES

A287. ASCALIS

Prince maure qui, vers 80 av. J.-C. était « roi » dans la région de Tingi. Pour combattre ses sujets révoltés, il reçut le renfort des Syllaniens d'Espagne; ce qui permet de penser qu'il avait une certaine importance sur le plan international. Sans doute contrôlait-il la rive africaine du Détroit de Gibraltar. Tingi était sa capitale. Plutarque (*Sertorius*, 9) nous apprend qu'il fut détrôné par Sertorius et rapporte, à cette occasion, l'anecdote de la fouille du tombeau d'Antée (voir Mçora*).

La brièveté des sources ne permet guère de préciser le statut d'Ascalis. On sait par Plutarque qu'il était le fils d'un certain Iphtas, or Salluste (*Hist.* II, 20) mentionne un roi en Maurétanie qui se nommait Leptasta; S. Gsell a proposé la lecture Ieptas-Ieptas, nom propre libyque qui sous des formes diverses (IFTN, Aphthan, Aphter*, Ieptan) s'étend, comme l'a montré O. Masson, à toutes les régions berbérophones. On le trouve depuis Taucheira en Cyrénaïque jusqu'à Tanger. On aurait donc la succession de deux rois qui résidaient à Tanger : Ieptas puis Ascalis.

Mais s'agit-il de souverains indépendants de la dynastie des Bocchus, maîtres d'une principauté dont Tingi serait la capitale ou bien de rois des Maures, de la famille de Bocchus, qui auraient régné entre Bocchus 1^{er} et Bogud, roi de Maurétanie occidentale (la future Tingitane) au moins dès 49 av. J.-C. ? Les deux hypothèses ont été défendues. Gsell et Mazard croient à l'existence d'une seule dynastie en Maurétanie occidentale; ce qui suppose une scission du royaume de Bocchus 1^{er} dès la mort de celui-ci vers 81 av. J.-C. En revanche, J. Carcopino a vigoureusement soutenu que la « dynastie » d'Iphtas-Ascalis n'était qu'une famille de « grands caïds » du Rif, vassale sinon indépendante du roi de Maurétanie. Une longévité très grande supposée de Bocchus 1^{er}, qui serait mort vers 70 av. J.-C., à qui aurait succédé Bocchus II et Bogud, rendait cette thèse assez fragile. Depuis la mise en lumière du règne de Sosus-Mastanesosus*, père de Bocchus le Jeune et sans doute de Bogud et vraisemblablement fils de Bocchus 1^{er}, permet d'écarter définitivement Ascalis et son père Ieptas de la stemma des rois de Maurétanie qui se présenterait ainsi :

**BIBLIOGRAPHIE**

- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. V, p. 164; t. VII, p. 271-272.
 CARCOPINO J., « L'Afrique au dernier siècle de la République romaine », *Rev. hist.*, t. CLXII, 1929, p. 86-94; Id., *Le Maroc antique*, Paris, 1943, p. 173-175.
 CAMPS G., *Massinissa ou les débuts de l'Histoire*, Alger 1961, p. 163-164; Id., « Les derniers rois numides, Massinissa II et Arabion », *B.C.T.H.S.* nlle série, fasc. 17, 1984, p. 303-311.
 MASSON O. « Libyca », *Semitica*, t. XXV, 1975, p. 75-85.

G. CAMPS

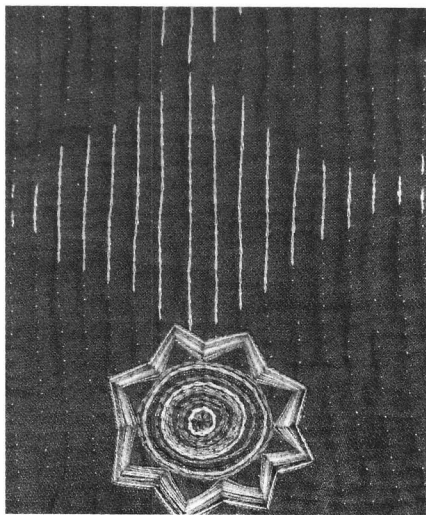
A.288 ASEDDEKAN

Ce mot figure dans le *Dictionnaire touareg-français* de Charles de Foucauld à la page 1805 du tome IV avec son synonyme «*tabardé*».

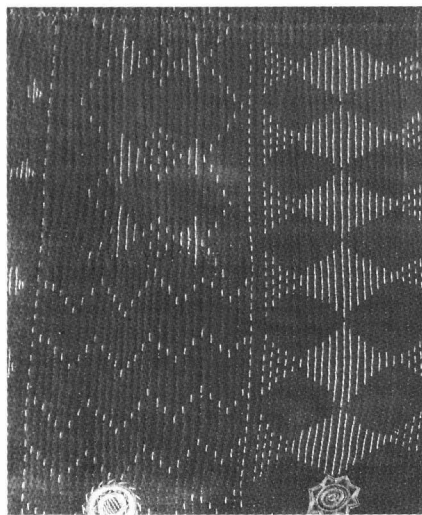
Il désigne une courte-pointe, une couverture piquée.

Les femmes de l'Ahaggar confectionnent généralement ces sortes de couvertures à l'entrée de l'hiver. Sur un petit tertre de sable qui a les dimensions d'un homme couché, elles superposent des morceaux de tissus tels que de vieilles gandouras, des pans de robes usées, de chiffons quelconques, usagés mais propres. Ces couches de cotonnade sont plaquées sur le tertre et tendues par des cailloux placés sur le pourtour. Elles sont unies entre elles par des coutures faites au point devant, en lignes parallèles à la largeur de la couverture et espacées de trois à quatre centimètres.

Une fois achevé, l'*aseddekan* ne présente jamais un contour parfaitement rectangulaire ni une surface absolument plane; il garde toujours la forme incurvée prise lors de sa confection. Son utilité est indéniable car il offre une protection efficace contre le froid des nuits d'hiver. De nos jours il tient bien plus chaud qu'autrefois; il est en effet constitué d'une couverture manufacturée en bon état qui sert aussi de support à l'assemblage de tous les morceaux d'étoffe à coudre; en outre il est enjolivé par une enveloppe de tissu neuf cousue en même temps que l'ensemble de l'ouvrage.



Aseddekan personnel.
Motif (*ciṛə*) et broderie de couture.



Aseddekan : on reconnaît deux parties (*tafult*),
chacune étant l'œuvre d'une couseuse (photo
D. Pandolfi).

La couseuse utilise une grosse aiguille au chas duquel elle passe un fil grossier qu'elle fait à partir d'effilochures humectées de salive et roulées entre les paumes. Pendant qu'elle est à son ouvrage, elle interpelle toute personne qui passe auprès d'elle et lui tend un fil. Le passant lui offre alors une participation au travail concrétisée par du thé, du tissu, du tabac, des dattes, voire un agneau ou de l'argent. S'il ne veut pas faire de cadeau, il peut accepter le fil qui lui a été tendu et faire quelques points de couture pour aider l'ouvrière. Cette interpellation à laquelle il répond obligatoirement est traduite par deux expressions utilisées presque uniquement à cette occasion. Ce sont :

aseqqeyu dont le sens propre est «appel par cris» et *aduxen* qui semble n'avoir rien de commun avec le mort arabe *duṣan* «fumée, cigarettes».

Toute personne qui commande un *aseddekan* fournit à la couseuse tous les matériaux qui lui sont nécessaires et lui donne un salaire indéterminé pour le travail exécuté. L'ouvrière ne tient d'ailleurs aucun compte de ce salaire car elle tire grand profit de tous les cadeaux offerts par les passants.

G. BARRERE

La confection d'un *aseddekan* est un travail collectif. Même si une seule femme en est la responsable principale (notamment celle à qui a été passée la commande), ce sont toujours plusieurs femmes qui participent à l'ouvrage. Les couseuses se répartissent en nombre égal sur chacun des deux grands côtés de l'*aseddekan*. De ce fait, il y a toujours un nombre pair de couseuses (8, 10 ou 12 selon les cas) participant à l'ouvrage. Chaque couseuse a à sa charge une partie de l'*aseddekan*. Ces parties dévolues à chacune des couseuses se reconnaissent au niveau des coutures et des décors brodés une fois l'*aseddekan* terminé. Chacune de ces parties porte le nom de *tafult*, terme qui en tamahâq désigne la part (Foucauld, *Dictionnaire touareg-français*, I, 320).

P. PANDOLFI

A289. ASEGELLES (Lénition, «parler de femmes»)

Par ce terme les Touaregs désignent une certaine manière de parler en adoucissant les sons, en évitant les sons «un peu rudes» (par ex. [ɣ, r, x] et les emphatiques). Le verbe *səggyələs* signifie «parler en adoucissant les sons», nom verbal *asəggyəlləs* «prononciation douce», nom d'agent *asəggyəllas*, f. *tasəggyəllast* «homme ou femme parlant en adoucissant les sons» (le P. Ch. de Foucauld, *Dictionnaire touareg-français*, vol. I, Paris, 1951, p. 441). D'après le P. de Foucauld, /r/ est changé en /l/, /ɣ/ en /k/ (à la fin des mots en a), /x/ en /h/ et les lettres emphatiques sont remplacées par leurs correspondances simples (par ex. /q/ par /k/). L'*asegelles* est pratiqué involontairement à un degré plus ou moins fort par certains enfants et volontairement par beaucoup de jeunes femmes, surtout dans les réunions galantes appelées *ahal*. *Axamūk ɣajm dīrəɣ* devient en *asegelles* : *Ahamu kīm dēla* «Akhamouk, assieds-toi ici». On note ici la disparition du /k/ final. Certaines jeunes femmes écrivent même en *asegelles*, par ex. *liɣ Mūsa əlīnəɣ* «j'aime Mousa, je suis malade» pour *rīɣ Mūsa ərīnəɣ*. «Il est naturel que cette méthode de créer des formes hypocoristiques ou péjoratives ait laissé dans la langue ordinaire certaines expressions acceptées (K. G. Prasse, *Manuel de grammaire touarègue*, I-III, Copenhague, 1972, p. 59). De tels mots sont probablement, selon K.G. Prasse : *abalad* «enfant» (*abarad* «garçon»), *tadhant* «veuve dans sa période de retraite» (*tadhant* «femme forte ou extraordinairement belle»), *aməddəhūn* «homme vigoureux et ardent» (comp. *aḍhar* «homme fort»), *amədruy* «pauvre homme» (comp. *məḍri* «être petit»).

La substitution de /r/ par /l/ sert aussi en bedja, langue couchitique, à la formation de diminutifs : *reba* «colline», *leba* «petite colline»; *sarāra* «long et épais», *salāra* «long et mince»; *adar* «rouge», *adal* «rose»; *ragad* «pied», *tīfay-lagad* «pied de mouche» (E.M. Roper, *Tu Bedawie*, Hertford, 1928, p. 6). Le basque emploie des consonnes mouillées pour exprimer une nuance diminutive : on substitue /lʲ/ à /r/, /rr/, /l/, /nʲ/ à /n/, /dʲ/ à /d/, /tʲ/ à /t/, etc. (H. Gavel, *Grammaire basque*, t. I, Bayonne, 1929, p. 67). H.A. Winkler a constaté des changements similaires en

Égypte pendant les trances d'un possédé (H.A. Winkler, *Die reitenden Geister der Toten*, Stuttgart, 1935, p. 69; remplacement de /r/ par /l/ (*lās* « tête » pour *rās*), de /š/ pour /s/ (*bašal* « oignon » pour *bašal*), *mā bīš* « il n'y pas » pour *mā fīš*, etc.).

W. VYCIHL

A290. ASENSI, « consultation des défunts » (Kabylie)

En 1908, l'un des spécialistes du domaine magico-religieux au Maghreb écrivait : « Des pratiques de nécromancie sont probablement en usage çà et là mais nous ne les avons pas constatées de façon précise » ; et, plus loin : « Celle-ci (la nécromancie) est fort peu courante chez les Musulmans de l'Afrique du Nord » (Doutté 1908, p. 386). Il est vrai que la littérature ethnologique était et demeure peu prolixe sur le sujet ; seul un fascicule du *Fichier de Documentation Berbère* (1962) consacre trois pages au rite de nécromancie qui se nomme en Kabylie *asensi*. S'y ajoute une trace littéraire : Mouloud Feraoun, dans *La terre et le sang* évoque la visite que font, au début du siècle, deux personnages du roman à un spécialiste en consultation des défunts (1953, p. 86-91). Pourtant, dans l'Algérie des années quatre-vingt, à cent kilomètres d'Alger, la pratique est demeurée vivace, peu cachée, bien que, pour l'approcher, il convienne de partager l'intimité des familles.

La nécromancie ne revêt pas en Kabylie le caractère ésotérique, compliqué, dramaturgique que l'on suppose à un rituel de cet ordre par référence au spiritisme du XIX^e siècle occidental ou aux trente deux cérémonies qui accompagnaient l'invocation aux ombres dans le *necromanteion* de la Grèce d'Homère. C'est un rituel simple, sans appareil, qui prend place dans le cours ordinaire des choses de la mort, même s'il mobilise fortement l'affectivité des protagonistes. Se situant aux troisième et quarantième jours après le décès, parmi les diverses cérémonies accomplies à ces dates, il fait partie du travail du deuil. Il reste toujours possible de consulter un défunt plus longtemps après sa mort ; la sagesse populaire désapprouve toutefois le recours fréquent à la nécromancie. Les défunts, dit-on, ne doivent pas être ainsi dérangés ; le long chemin qui les mène vers les vivants les épuise ; chaque *asensi* leur impose de subir à nouveau les tortures de *malik esswal* « l'ange de l'interrogatoire ». Dans la séparation, que l'Islam voudrait strictement étanche, entre le monde des vivants et celui des morts, la religion vernaculaire, peut-être fidèle à d'anciens cultes, aménage avec précaution des sas, des pôles de communication. *Asensi* est le plus patent mais non le seul : visites au cimetière, dépôt de nourriture sur les tombes ou sur le pas des portes, offrandes aux pauvres au nom des morts, rêves particuliers, significations accordées à la présence de certains animaux sont autant de signes d'un dialogue, mineur mais incessant, avec les défunts.

Des investigations qui restent superficielles ne m'ont pas permis d'établir que la nécromancie requérant les services d'un(e) spécialiste, telle que je l'ai observée en Kabylie, existe en d'autres points du Maghreb. Les Touaregs connaissent une forme de divination par les tombes — qui a été rattachée aux pratiques d'incubation dont l'archéologie funéraire paraît attester l'ancienneté au Maghreb (G. Camps 1961, p. 557-559) — : les femmes s'allongent sur les *idebnân* (sing. *a/édebni*), anciens tombeaux (voir la notice *adebni* in *Encyclopédie berbère* II, p. 119-123), et entrent en contact avec le génie du tombeau. Hérodote notait que les Libyens se couchaient sur les tombes pour entrer en communication avec l'esprit des morts (*Histoires* IV, Melpomène, 172 ; Gsell 1916, p. 184).

Le terme désignant le rite kabyle aurait-il à voir avec cette posture ? La racine NS renvoie en effet à travers l'ensemble des parlers berbères à la notion de « être couché, allongé » ; parfois, en concurrence avec GN, à celle de « dormir ». Très logiquement, NS renvoie aussi à l'idée de « passer la nuit ». C'est, en Kabylie, l'usage

le plus fréquent du verbe *ens*. Le substantif *a/imensi* formé sur la dérivation en *m-* désigne partout « le repas du soir ». La dérivation en *s-* donne les verbes factitifs attendus « faire se coucher », « faire passer la nuit », cependant que deux noms formés sur cette dérivation ont pris un sens bien spécialisé : *asensu* (plur. *isensa*) désigne « la tombe » en touareg de l'Ahaggar (Foucauld : III, p. 1414) et *asensi* désigne, en Kabylie, le rite de consultation des défunts. Il est à noter que, dans cette même région, un sens particulier au verbe *ssens* est « passer la nuit près d'un santón, d'une tombe » (Dallet 1982, p. 575). Faut-il entendre *asensi* dans le sens de « le fait de faire passer la nuit » sous-entendu « à quelque chose » ou « à quelqu'un » ? Un épisode du rituel kabyle contemporain y incite. Pour consulter un mort, il faut rassembler les ingrédients d'un repas, (semoule, légumes, graisse) et leur faire passer la nuit dans un lieu spécifique qui varie selon les familles, les villages : sur la tombe du défunt, sur le toit de sa maison, ou, plus simplement, à la belle étoile ou dans un recoin de la maison où l'on vit. Cet *imensi n lmeget* « souper du mort » sera présenté le lendemain à la *ta/timsensit*, l'intermédiaire entre vivants et morts. En le goûtant, elle entrera en contact avec le destinataire du repas.

La *timsensit* (pl. *timsensiyin*)

À l'heure actuelle, ces agents du sacré sont des femmes, alors qu'une cinquantaine d'années plus tôt les nécromanciens n'étaient pas rares. La féminisation du rituel — les consultants sont aussi de plus en plus exclusivement des femmes — tient à son extrême hétérodoxie. La combattent aussi bien la *ratio* moderniste que l'Islam réformiste ou, récemment, intégriste ; or, les propagateurs, relais et récepteurs de ces idéologies sont plus massivement les hommes. Cette féminisation va de pair avec une ruralisation. La cité — pour ne considérer que Tizi-Ouzou, gros bourg devenu ville-champignon — a vu mourir ses dernières nécromanciennes sans les remplacer, cependant que d'autres mantiques, plus commerciales et de moindre importance idéologique, y trouvaient un terrain d'expansion. Les citadines vont désormais faire parler leurs morts auprès des chamanesses de la montagne.

Si un article écrit en 1981 (Virolle-Souibès/Titouh-Yacine 1982) tentait, au risque de la controverse, une acclimatation du concept de chamanisme au terrain maghrébin — depuis lors, d'autres s'y sont essayés (Zamiti 1982 ; Bitout-Plantade 1984, p. 247-267) —, c'est notamment en référence à certains aspects de l'activité et de l'initiation des *timsensiyin* et *tiderwišin* « voyantes-guérisseuses ». Relation active avec les esprits auxiliaires, transe volontaire accompagnant le voyage dans le monde des morts et des esprits, initiation apparentée à une mort-renaissance, rôle joué dans la restauration de la cohésion sociale et dans l'arbitrage des conflits : ces traits, caractéristiques de la nature et de la fonction chamaniques telles qu'elles furent établies sur des exemples asiatiques et américains, distinguent les nécromanciennes et certaines magiciennes kabyles des possédées et mediums, au comportement plus passif à l'égard des esprits et du monde en double (Virolle-Souibès 1986).

Ces femmes ont été prises d'une maladie, se révélant *a posteriori* de type initiatique, que n'ont pu soulager les traitements magico-religieux ou médicaux. Seul les a délivrées, racontent-elles, un « pacte » avec un ou plusieurs esprits — souvent ancêtre fondateur, saint local, mais aussi *ġin* — au terme d'une longue « négociation » faite de pèlerinages, trances, retraites, ascèses, pendant laquelle alternèrent crises et accalmies. Le pacte stipule que l'élue ne pourra refuser de transmettre la parole des esprits ou des morts à ceux qui recherchent leur aide *s-enniya* « en toute bonne foi ». L'enquête a montré que les biographies de *timsensiyin* et *tiderwišin* présentaient quelques données récurrentes : difficultés au mariage, à la maternité, ou anomalies physiques. Là se manifeste un lien entre désordre psycho-somatique et risque de marginalité. Se révèle aussi le pragmatisme qui accompagne la gestion du

sacré : l'élection sacrée est un mode de réinsertion sociale ; elle transforme le malade en guérisseur, en restaurateur de cohésion, même si la conscience du groupe le ressent encore comme un élément épisodiquement perturbé et potentiellement perturbant, qu'il faut ménager et qui se fait craindre.

Ainsi, les manifestations du contact qu'établit la *timsensit* avec le monde des *at-laxart* « les gens de l'autre monde », défunts, ancêtres, saints, ne peuvent qu'impressionner les consultants. Eructations prolongées, soupirs profonds, révulsion des yeux, pâleur, écume au coin des lèvres, balancements, agitation des membres, gémissements, changements du son de la voix sont les signes les plus fréquents de la transe préliminaire.

Alors se déroule un texte, censé être la parole du défunt : prose rythmée, parfois versifiée, proche des canevas de la poésie divinatoire (Virolle-Souibès, 1984) par ses tournures métaphoriques et allusives, émaillée de détails inattendus concernant les relations familiales, une personne, une circonstance (Virolle, 1982).

La parole des morts

Le flux verbal s'articule en séquences qui se succèdent dans un ordre défini semblant pouvoir constituer une règle du genre. Après les salutations du mort à sa famille, sont évoquées les circonstances du décès, assorties d'indications relatives à son séjour actuel. Le défunt fait ensuite le tour des affaires familiales, des choses qu'il aurait laissées en instance, donne ses recommandations. Enfin, il demande qu'on lui fasse parvenir denrées ou objets dont il dit avoir besoin ou envie, prolongement rituel qui relance le cycle infini des offrandes ; vêtements ou nourriture sont, bien sûr, donnés aux démunis.

La parole des morts comme celle des esprits dans les rituels de divination inspirée, discours amorcés et relancés par la formule « il/elle te/vous dit », se répandent bien au-delà du cercle des consultants. La séance d'*asensi* est publique : y assistent ceux qui, ce jour-là, sont venus solliciter les services de la *timsensit*, souvent aussi voyante et magicienne. Par ailleurs, les consultants rapportent le message au sein de la famille, l'interprètent, l'adaptent, lui donnent un contenu plus précis, plus à même de coller à l'événementiel. Les hommes, qui ne consultent plus guère directement, ont à cœur de s'informer discrètement des propos tenus. Les femmes peuvent ainsi étayer par la parole des morts certaines thèses ou revendications familiales, en opérant des captations du sens.

Les thèmes les plus fréquemment abordés au cours d'un *asensi* sont la solidarité familiale, la protection due aux enfants et aux faibles, le nécessaire attachement aux valeurs anciennes de l'honneur, de l'indivision, l'incitation à la patience pour les femmes, au courage pour les hommes. La parole des défunts, en 1980 en Kabylie, apparaît comme un discours que se tiennent les vivants pour s'admonester, amortir les chocs dus à la transformation des rapports sociaux, vivifier une idéologie en voie d'être obsolète. Les morts temporisent. Le recours à leurs conseils, ou à la réaffirmation de références dont ils sont les garants, aide au dépassement des contradictions, à la sublimation des difficultés. Il permet, à défaut de susciter des actions, de conforter l'identification culturelle par la représentation d'une société idéale où la juste place de chacun se trouve assurée.

Traditionnellement, l'interrogation des défunts et des ancêtres était organisée dans le cas de graves, conflits intra ou inter-familiaux ou tribaux. La *tamgert* « dette de sang », par exemple, requerrait l'*asensi*. Cela de deux façons : recueillir l'avis d'un défunt de poids, connu pour sa sagesse ; recueillir l'appréciation du mort à venger pour établir la nature de sa mort — accidentelle ou criminelle —, l'identité de son meurtrier, la suite à donner. Cette recherche des causes de la mort suggère un rapprochement avec des pratiques africaines d'interrogation du cadavre (Thomas 1976,

p. 409 et sq.). De son côté, la consultation tutélaire évoque un épisode biblique : Saül, pourtant intransigeant contre les devins, se rendit, en secret et sous un déguisement, consulter une nécromancienne afin qu'elle « fasse monter » Samuel. Voici un extrait du dialogue préliminaire à la séance, qui ne va pas sans rappeler des paroles entendues dans telle *xelwa* de Kabylie. « Saül lui dit : « Quelle figure a-t-il ? » Et elle lui répondit : « C'est un vieillard qui monte, et il est enveloppé d'un manteau » (...) Samuel dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter ? » Saül répondit : « Je vis dans une grande détresse et je t'ai appelé pour que tu me fasses connaître ce que je dois faire » (Samuel I, 28).

Place de ce rite dans le champ religieux

Dans la région de Collo, juste après l'enterrement, le *taleb* qui a conduit la prière est censé entrer en communication avec le défunt et se fait son interprète auprès des assistants en exprimant ses dernières volontés et ses recommandations. Est-ce un ancien rite de nécromancie approprié par l'Islam et inclus dans la cérémonie religieuse pour en désamorcer le caractère magique ? Les relations qu'entretiennent les différents niveaux du sacré et du religieux sont complexes. On raconte en Kabylie l'anecdote suivante : *šix* Mohand, le grand saint de Taka — mort en 1901, vénéré de tout le pays kabyle, lui-même devin en même temps que poète — interrogea un nécromancien : « Indique moi si c'est toi qui descends chez les morts ou si c'est eux qui montent vers toi ». L'*amsensi* aurait répondu : « Chacun trouve sa subsistance là où Dieu la lui a préparée ». Le *šix* dit alors : « Que Dieu fasse prospérer ton commerce ! » Ainsi se montra-t-il tolérant envers une hétérodoxie peu soucieuse de légitimité : humble mais tenace, se réclamant des *temporalia* et de la volonté divine, elle se maintient, à la limite du désaveu mais sans que lui soient retirées ses prérogatives, même dévaluées.

Prévalant au début du siècle, cet équilibre relatif a basculé. La religion dite « populaire » et les pratiques sacrées plus hétérodoxes, dont la nécromancie, qu'elle tolérerait à ses marges se sont vu farouchement combattues de diverses manières. A l'heure actuelle, dans un climat de déni entretenu par des média traitant de « charlatan » tout agent du sacré populaire, et bien que le rite d'*asensi* s'installe chez les utilisatrices ; un statut de semi-clandestinité prévaut pour les praticiennes... Mais, comme nous l'avons vu, c'est une situation vieille comme le monde, avec ses évolutions, ses retournements, ses accommodements.

BIBLIOGRAPHIE

- BITOUT-PLANTADE N., *Magie féminine et sexualité en Kabylie*, Thèse de 3^e cycle, Paris, EHESS, 1984.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1961.
- DALLEY J.-M., *Dictionnaire kabyle-français. Parler des At-Mangellat*, Algérie, Paris, SELAF, 1982.
- FERAOUN M., *La terre et le sang*, Paris, Seuil, 1953.
- DE FOUCAULD Ch., *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Imprimerie Nationale, 1952, 4 t.
- GSELL S., *Hérodote*, Alger, Jourdan, 1916.
- HERODOTE, *Histoires* (texte grec et trad. établis par E. Legrand), Paris, Société d'édition « Les belles lettres », 1945.
- THOMAS L., *Anthropologie de la mort*, Paris, Payot, 1976.
- VIROLLE M., *Attitudes et pratiques face à la mort en Grande Kabylie*, Thèse de 3^e cycle, Paris, EHESS, 1980.
- Id., « Une forme de poésie féminine issue d'un rituel divinatoire », in *Littérature orale. Actes de la table ronde, Juin 1979*, Alger, Office des Publications Universitaires, 1982, p. 114-121.

- VIROLLE-SOUBES M. et TITOUH-YACINE T., « Initiation et imaginaire social en Kabylie », *L'Ethnographie*, t. 78, n° 87/88, 1982, Voyages chamaniques II, p. 189-225.
- Id., « Femmes, possession et chamanisme : exemples algériens », in *De la fête à l'extase, Transe, chamanisme, possession*, Nice, Editions Serre, 1986, p. 99-107.
- Id., « Trois séquences divinatoires. Deuxième partie : prédictions féminines en Kabyle », *Littérature Orale Arabo-Berbère*, n° 15, 1984, p. 119-166.
- ZAMITI Kh., *Sociologie de la folie. Introduction au chamanisme maghrébin. Sidi Hammadi Sol-tane Jaane*, Tunis, CERES, 1982.
- Id., « La mort, le deuil, les rites funèbres », *Fichier de Documentation Berbère*, n° 74, Fort National, 1962.

M. VIROLLE-SOUBES

A291. ASFEL « sacrifice rituel (Kabylie) »

Dérivé nominal d'une racine pan-berbère *FL*, attestée en touareg (Foucauld, I, p. 135-136) et en kabyle (Dall t, p. 203), qui signifie : « passer par dessus, dépasser, franchir, déborder, disparaître, partir ». La forme *asfel* est très probablement un nom d'instrument (à préfixe *s-*) issu de cette racine : *asfel* serait donc, étymologiquement : « ce qui fait partir, ce qui fait franchir ».

Asfel désigne en Kabylie un rite d'expulsion employé pour soigner les maladies les plus diverses (maux de tête, fièvre, panaris...) mais aussi et surtout celles que l'on considère comme résultant d'influences maléfiques (mauvais œil, épilepsie, stérilité...); à chacune de ces maladies correspond un *asfel* déterminé.

Asfel désigne aussi bien le rite lui-même (dans son ensemble) que l'objet précis qui sert de support au transfert du mal puis à son expulsion.

Ces objets sont de natures différentes; il peut s'agir :

— d'un animal domestique (pigeon, poule, chevreau, mouton...) auquel cas l'*asfel* prend la forme d'un sacrifice sanglant (*timezliwt*).

— d'éléments comestibles (semoule, légume, huile, viande, sel...) il est d'usage de quêter ces aliments de porte en porte (pour la stérilité notamment), l'*asfel* dans ce cas-là porte le nom d'*asfel asemmaḍ* : l'*asfel* froid.

— d'autres objets : fil de laine (*ilni*), alun (*azarif*), plomb (*aldun*) etc.

Les différentes étapes du rite permettent de repérer très clairement la manière dont se fait le transfert du mal puis son expulsion.

Le transfert se fait au moyen de :

— la giration (*tuzzya*, *tunnda*) : on fait tourner au-dessus de la tête du malade, l'objet de l'*asfel* 7 fois de droite à gauche et 7 fois en sens inverse en prononçant des formules d'exorcisme.

— la spiration (*asudu*) : le malade souffle dans la bouche ou le bec de l'animal vivant ou sur l'élément utilisé, leur transmettant ainsi le mal.

Après le transfert du mal, son expulsion passe :

— d'abord par la destruction de l'objet qui a servi de support au transfert.

— ensuite par la purification.

La destruction du support varie en fonction de l'objet choisi : elle se fait par immolation s'il s'agit d'un animal vivant, par manducation pour les éléments comestibles, par inhumation pour les restes de la victime immolée ou par combustion si le support est de l'alun, du plomb, un fil de laine etc.

La destruction par immolation renvoie au rituel classique du sacrifice sanglant; les forces maléfiques sont supposées être expulsées par le sang (principe de vie) qui doit couler abondamment.

L'animal ainsi purifié par la perte de son sang et par l'action du feu (cuisson) peut être alors consommé. Il en est de même pour l'*asfel asemmaḍ* dont les ingrédients servent à préparer un couscous également purifié par l'action du feu.

La manducation — à chaque fois qu'elle a lieu — est assortie de certaines précautions : nul ne peut goûter à l'*asfel* avant le malade lui-même, l'objectif étant de détruire le mal; par ailleurs ne prennent part au repas que les personnes considérées comme non vulnérables (les hommes et les vieilles femmes), en sont par contre exclus : les jeunes femmes, jeunes filles et les enfants.

L'expulsion du mal sera parachevée au moyen de la purification; celle-ci revêt plusieurs formes : ablutions (*asebbec*), fumigations (*abexxar*); est rigoureusement purifiée aussi toute la vaisselle qui a servi à la préparation du repas; dans certains cas, cette vaisselle est purement et simplement abandonnée sur les lieux où s'est déroulé l'*asfel*.

Les *iseflawen* (pluriel de *asfel*); selon leur nature, peuvent avoir lieu chez le malade ou dans un des endroits considérés comme sacrés dans le monde berbère : sources, rochers, arbres, limite séparant les propriétés, tombe d'un étranger etc.

L'ensemble du rituel de l'*asfel* est accompli :

— soit par une vieille femme : on connaît les rapports réels et quelquefois supposés de celles-ci avec tout ce qui relève de la sorcellerie.

— soit par un Noir, c'est surtout le cas dans certains sacrifices sanglants.

Les Noirs (*aklan*) en Kabylie exerçaient surtout les métiers de boucher d'où leur rapport étroit avec tout ce que le sang a de sacré et de tabou (cf. Chaker, *EB*, III, p. 423).

Les Noirs tenaient en Kabylie une place prépondérante dans tous les rituels d'exorcisme, d'expulsion, d'où l'expression : *akli d ddwa* : le Noir, c'est un remède.

Il faut enfin signaler des expressions telles que *nn dent d asfel* : ils l'ont sacrifié en guise de *asfel*. Se dit de celui en qui se concentrent tous les maux d'une famille, qui a donc « servi » de moyen d'expulsion, de celui qui se « sacrifie » en demandant la mort (à Dieu ou aux Gardiens *ieessasen*) afin que se réalise un vœu dans la famille : naissance d'un garçon, par exemple.

Ce type d'expression laisse supposer qu'à date relativement ancienne pouvaient avoir existé des sacrifices humains, geste ultime d'invocation de la Nature.

BIBLIOGRAPHIE

CHAKER S., Akli, *EB*, III, p. 423-424.

DALLET Jean-Marie, *Dictionnaire Kabyle-Français*, Selaï, Paris, 1982.

Fichier de Documentation berbère, n° 84, 1964, Valeur du sang.

n° 100, 1968, Superstitions.

DE FOUCAULD Charles, *Dictionnaire Touareg-Français*, p. 315, 316.

D. ABROUS

A292. ASHTART ('Štrt)

Pour la connaissance d'Ashtart en Afrique du Nord, l'historien dispose d'une documentation riche et diverse; on lui attribue, mais sans certitude absolue, les vestiges d'un temple à Ras ed Drek non loin d'el-Haouaria au Cap Bon en Tunisie, les restes d'un autre temple d'époque romaine reconnus à Sicca Veneria, l'actuelle ville du Kef et une riche collection de figurines de terre cuites appartenant aux périodes punique et romaine; on a également attribué à Ashtart les images d'une déesse assise sur un trône comme celles qui ont été découvertes en Sicile occidentale en Espagne et surtout en Orient sémitique. Les auteurs de l'Antiquité gréco-latine fournissent toute une gerbe d'informations qui semblent se rapporter à la déesse Ashtart dont le nom peut varier d'un auteur à un autre et d'une époque à une autre : Athéna, Junon, Héra, Aphrodite, Vénus etc. Dans certains cas, Ashtart

semble avoir été identifiée à Isis, Hathor et même Nit, divinités égyptiennes dont le culte est attesté en Afrique du Nord.

Mais les données les plus sûres que l'on puisse mettre au dossier d'Ashtart sont fournies par l'épigraphie punique et néopunique dont le gros a été découvert à Carthage : dédicaces, ex-voto, onomastique ; la plupart de ces inscriptions ont été publiées au *Corpus Inscriptionum Semiticarum* dans sa *Pars Prima*.

Il y aurait lieu enfin de recourir à l'historiographie arabe du moyen-âge notamment en ce qui concerne la Kahéna, reine des Berbères du temps de la conquête du Maghreb par les Arabes au VII^e siècle de l'ère chrétienne.

Sur la base de cette documentation nord-africaine, et à la lumière des témoignages archéologiques, historiographiques et épigraphiques de Méditerranée orientale et occidentale, Ashtart se présente comme une très vieille divinité présente depuis la plus haute antiquité dans tous les panthéons sémitiques sous des noms divers, Ishtar en Mésopotamie, Ashtart en Syrie-Palestine comme dans toutes les autres cités phéniciennes d'Orient et d'Occident : Tyr, Sidon, Mozia, Eryx, Malte etc., son culte ayant été largement diffusé.

Les Prophètes de l'Ancien Testament dénoncèrent ceux parmi les Juifs qui avaient consenti à se prosterner devant les autels d'Ashtart. « Voici que moi, je déchire le royaume de la main de Salomon et je t'en donnerai dix tribus et il lui restera une tribu en considération de mon serviteur David et en considération de Jérusalem, la ville que j'ai choisie entre toutes les tribus d'Israël. C'est qu'il m'a abandonné et s'est prosterné devant Ashtart, divinité des Sidoniens » (I Rois, XI, 31-33).

Ashtart avait également reçu un culte en Egypte où elle porta, entre autres, le titre de « maîtresse des chevaux », et « dame des chars », ce qui semble en souligner le caractère guerrier. Son image y était présentée par la statuaire comme par la glyptique ; elle avait un temple à Memphis et une place dans les contes et légendes populaires.

C'était aux Phéniciens voyageurs et commerçants que le culte de cette déesse dut sa très large diffusion en Méditerranée ; à Délos, on a recueilli un ex-voto du I^{er} siècle avant J.-C. avec une dédicace en langue et en écriture grecques adressées à Zeus Ourios et à Astarté Palestinienne Aphrodite Uranie, faite par un Ascalonite pour avoir été sauvé des pirates. Mais le culte d'Ashtart semble avoir connu sa plus grande extension et son épanouissement le plus éclatant dans les cités phéniciennes de Méditerranée occidentale et surtout en Afrique du Nord. Les fouilles Italiennes à Malte ont abouti à l'identification d'un sanctuaire d'Ashtart à Tas-Silg où plus tard, à l'époque romaine, elle apparaît sous le nom de Junon. Elle avait un temple à Gozzo attesté par une inscription phénicienne (CIS. I, 132). Pour la Sicile, il y a le fameux temple d'Eryx connue surtout par la pratique de la prostitution sacrée ; les vieilles traditions orientales de Mésopotamie et de Chypre semblent avoir trouvé là un terrain favorable et peut-être des rites locaux semblables. Sur une inscription punique de Sardaigne, Ashtart porte le titre de mère (CIS. I, 140). Les textes punique et étrusque de Pyrgi, gravés, sur deux feuilles d'or, semblent établir une certaine équivalence entre Ashtart et Junon. Quant à l'Espagne, le culte de cette déesse y est attesté par une statuette dotée d'une inscription phénicienne que l'on a située au VIII^e siècle avant J.-C. (M.G. Amadasi Guzzo, *Iscrizioni*, p. 8-149-151).

En Afrique du Nord, le culte d'Ashtart semble avoir été fort répandu, jouissant de la ferveur de toutes les couches de la société depuis l'aube de la présence phénicienne jusqu'à la conquête arabo-islamique. Le mythe de la fondation de Carthage réserve une place à Ashtart et à son grand prêtre qui accepta de se joindre aux émigrants fondateurs de Carthage. Parmi les vierges qui devaient se livrer à la prostitution sacrée certaines furent enlevées pour garantir la pérennité démographique et culturelle de la future fondation. Dans les écrits de Justin (XVIII, 4-6) cette déesse s'appelait Junon.

Aux témoignages de haute époque, il conviendrait de joindre un pendentif trouvé

dans une tombe de Carthage datable du VII^e siècle avant J.-C. Le bijou porte une dédicace en langue et en écriture phéniciennes adressée à Ashtart et à Pygmalion. Au cours de toute l'histoire de la métropole punique, le culte de cette déesse semble avoir été vivace, comme en témoignent l'onomastique, la coroplastie, la statuaire, les ex-voto, les dédicaces de temples et autres invocations. Des noms connus Bodash-tart, Gerashtart, Amatashtart étaient très fréquents à Carthage. Parmi les dédicants du tophet de Salambo, on a rencontré des serviteurs du temple de Milk-Ashtart. Un ex-voto fut érigé par un prêtre d'Eshmoun-Ashtart; une stèle a été offerte par Arishtbaal qui se déclara «servante d'Ashtart Erycine». On a relevé la présence du théonyme dans l'onomastique punique de Cirta notamment sur les stèles du sanctuaire d'el-Hofra.

Découverte à la fin du XIX^e siècle par le Père Delattre, une inscription punique mentionne la construction et l'aménagement de temples consacrés aux déesses Ash-tart et Tanit du Liban. Le texte appartiendrait au II^e siècle avant J.-C (CIS.1, 3914). Plus tard, sans doute au I^{er} siècle avant J.-C. le culte d'Ashtart est attesté en Tunisie centrale, non loin de Maktar par une inscription néopunique inédite.

À l'époque romaine, elle apparaît sous d'autres théonymes dont les plus courants semble avoir été Vénus comme, par exemple, à Sicca Veneria où son culte était, d'après Valère Maxime (II, 6, 15) lié à la prostitution sacrée. Le temple de Vénus à Sicca est également attesté par des vestiges archéologiques récemment mis au jour et par des inscriptions latines (CIL, VIII, 15881 et 15894).

La diffusion et la pérennité du culte d'Ashtart semble pouvoir s'expliquer par le substrat.

Dans l'un des panthéons libyques, on remarque la présence d'une déesse que Hérodote désigna sous le nom d'Athéna. «Mais ceux qui habitent autour du lac Tritonis sacrifient surtout à Athéna et après elle à Triton et à Poséidon. Aussi bien le costume et les égides des statues d'Athéna ont-elles été empruntés par les Grecs aux Libyennes» (Hérodote, IV, 188-189); ailleurs l'historien d'Halicarnasse décrit une fête chez les Machlyes et les Auses, deux tribus libyques qui vivaient autour du Lac Tritonis qui est célébrée en l'honneur d'Athéna*, c'est-à-dire une déesse libyque baptisée Athéna sans doute à cause d'une certaine ressemblance sur le plan de la genèse et des fonctions.

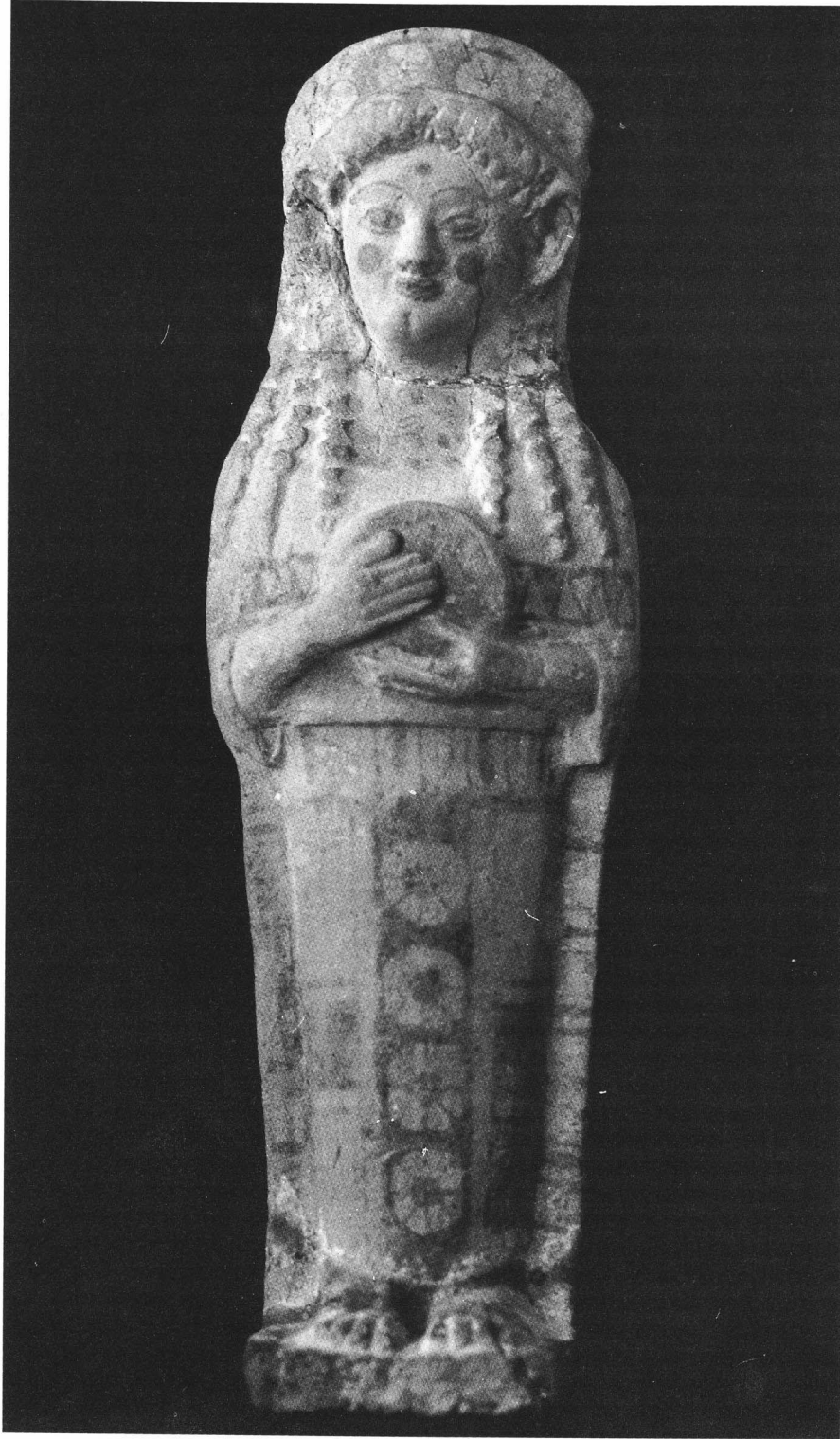
Pour Athéna, Stéphane Gsell proposa d'y voir soit la déesse égyptienne Nit adorée à Saïs depuis une très haute antiquité, son culte étant attesté déjà au IV^e millénaire avant J.-C. soit encore la déesse phénicienne Ashtart dont le caractère guerrier ne fait certes l'objet d'aucun doute. Mais pourquoi ne pas admettre avec Hérodote les origines libyques de «la divinité indigène que nous appelons Athéna»?

Introduit par les Phéniciens, le culte d'Ashtart semble avoir donc trouvé un terrain particulièrement favorable notamment à cause de l'existence d'une déesse indigène qui lui était semblable sinon identique. Par certains aspects, le texte d'Hérodote rappelle la mythologie syrienne ou cananéenne. Comme Ashtart, la déesse libyque dite Athéna, entretient des rapports intimes avec la mer tant pour sa naissance que pour ses fonctions; l'hostilité d'Ashtart ugaritique à l'égard de Yam, dieu de la mer, rappelle les griefs de la déesse libyque contre son père Poséidon. L'une s'associe à Baal; l'autre à Zeus. Il y a là des correspondances et des interférences qui ne facilitent point la tâche de l'exégète s'il essaie de faire le départ entre les éléments autochtones et les apports de l'extérieur, qu'il s'agisse d'influences phéniciennes ou d'extrapolations grecques.

Pour ses fonctions et son iconographie, Ashtart en Afrique du Nord reste insuffisamment connue. Il y a lieu de regretter l'absence d'une monographie se référant à un dossier convenablement et systématiquement instruit. Dans l'état actuel des connaissances, Ashtart en Afrique du Nord se présente comme une divinité complexe, fruit d'un syncrétisme dont il est difficile de faire l'analyse. Sur un substrat



1. Statue en bois représentant Ashtart (?), trouvée dans une sépulture d'Arg el Ghazouani, datée du IV^e-III^e siècle av. J.-C. (photo INAA-CEPPAL).



2. Astart serrant un tympanon sur sa poitrine. Statuette en terre cuite (photo INAA-CEPPAL).

libyque sont venus se greffer des éléments égyptiens, phéniciens et grecs, une complexité qui n'a cessé de s'accroître au fil des siècles et des expériences.

Le rite de la prostitution sacrée qui relève de ses fonctions de déesse de l'amour et de la fécondité attesté, notamment à Sicca Veneria, pose le problème de savoir s'il s'agit d'une pratique autochtone nourrie et revigorée par des apports externes venus directement de Phénicie ou par l'intermédiaire du sanctuaire d'Ashtart érycine comme semble y inviter Solin en attribuant la fondation de Sicca à des Sicules qui y auraient transplanté le culte de la déesse d'Eryx (Solin XXVII, 8). Une autre tradition d'Elie (Nat. anim. IV, 2) concerne un séjour annuel de la déesse érycine à Sicca. Elle s'y rend, accompagnée de ses colombes.

Nous avons déjà signalé une inscription punique découverte au tophet de Salambo, mentionnant le sacrifice accompli par une certaine Arishatbaal qui se disait « servante d'Ashtart érycine » (CIS. I, 3776). On est tenté de mettre la présence d'Arishatbaal à Carthage en rapport avec son voyage et son séjour en Afrique du Nord et sans doute à Sicca pour des cérémonies dont nous ignorons tout mais que le texte d'Elie transpose en parlant d'un déplacement annuel de la déesse à Sicca. Nous savons par une autre inscription punique que la déesse Ashtart avait un temple à Carthage (CIS, I, 3914). Était-il ouvert à la pratique de la prostitution sacrée ? Dans l'état actuel de la documentation disponible, rien ne permet ni de l'affirmer ni de l'infirmier.

Parmi ses autres fonctions, Ashtart semble avoir été la déesse protectrice des marins, des soldats et des morts dans leurs tombes. A Ras-ed-Drek nous croyons (mais sous toute réserve) avoir mis en évidence les restes d'un temple à Ashtart sur un cap surplombant la mer et tout proche d'une forteresse punique. Rappelons d'autre part que Sicca était une ville de garnison, surveillant les frontières numido-carthaginoises et abritant les soldats en temps de paix.

Ashtart avait également une sollicitude toute particulière en faveur de la quiétude des morts. On rencontre ses images sculptées ou moulées par le coroplaste dans les tombes puniques de Carthage et dans d'autres cités d'Afrique du Nord. Il s'agit entre autres de figurines représentant la déesse serrant le tympanon contre la poitrine. Nous avons attribué à Ashtart la statue de bois par nous découverte dans une tombe punique du Cap Bon dite de Arg-el-Ghazouani. Elle daterait de la fin du IV^e siècle ou du début du III^e siècle avant J.-C.

Plus tard, à l'époque romaine, on trouve souvent dans les sépultures de Sousse, d'El-jem et de leurs environs, des figurines de terre cuites qui représentent Venus, sans doute héritière d'Ashtart.

Pour les fonctions et l'iconographie de la déesse, on peut ajouter qu'elle était en Orient qualifiée de reine des cieux (Jérémie VII, 44) et que parmi ses animaux préférés il y a lieu de mentionner le cheval, le lion et la colombe.

A Kerkouane, nous avons recueilli l'image en terre cuite d'un couple divin assis sur un divan ayant deux sphinx pour accoudoirs ; nous y avons reconnu Ashtart, déesse des soldats, accompagnée de son époux, tout comme Ishtar et son époux en Mésopotamie. Les bijoux, les fleurs, la grenade, la couronne et le diadème figurent dans la palette iconographique d'Ashtart. Mais il faut retenir que pour l'Afrique du Nord, l'identification de la déesse se fait exclusivement par la méthode comparative : l'état actuel de la documentation ne fournit aucune image que l'on puisse attribuer à Ashtart avec certitude. La tâche s'avère d'autant plus difficile que la déesse Tanit semble en avoir très tôt partagé les fonctions et l'iconographie.

BIBLIOGRAPHIE

- BARROIS A.G., *Manuel d'Archéologie biblique*, t. II, Paris, 1953, p. 394-398.
BLAZQUEZ J.M., *Tartessos y los origenes de la colonizacion fenicia en Occidente*, 2^e éd., Salamanca, 1975.

- CLERMONT-GANNEAU Ch., *Recueil d'Archéologie Orientale*, t. I, Paris, 1888, p. 81-86.
- DELCOR M., « Le hieros gamos d'Astarté », *Actes du 1^{er} Congrès d'Etudes des Cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère*, Alger 1973.
- DELCOR M., « Astarté » in *LIMC*, Munich, 1986, p. 1077 et suiv.
- DUSSAUD R., « Astarté, Pontos et Baal », *C.R.A.I.B.L.*, 1947, p. 201-224.
- FANTAR M., « A propos d'Ashtart en Méditerranée occidentale », *Actes du 1^{er} Congrès d'Etudes des Cultures Méditerranéennes d'influence arabo-berbère*, Alger, 1973, p. 509-518.
- FANTAR M., « Un sarcophage en bois à couvercle anthropoïde, découvert dans la nécropole punique de Kerkouane », *C.R.A.I.B.L.*, 1972, p. 340-354.
- GALINSKI G.K., « Plautus, Poenulus and the Cult of Venus Erycina », in *Hommage à Marcel Renart*, 5, 1969, p. 358-364.
- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. IV, Paris, 1920, p. 251-273.
- KARAGEORGHIS V., « A gold ornament with a representation of an "Astarté" », *R.S.F.*, 3, 1975, p. 31-35.
- LABAT R., « Les grands textes de la pensée babylonienne », in *Les religions du Proche Orient*.
- LECLANT J., « Astarté à cheval d'après les représentations égyptiennes », *Syria*, 1960, p. 1-67.
- MOSCATI S., « Sulla diffusione del culto di Astarte ericina », *Oriens Antiquus*, t. VIII, 1968, p. 91-94.
- PICARD G.C., *Civitas Mactaritana. Karthago*, VIII, Paris, 1957.
- PICARD G.C., *Les religions de l'Afrique antique*, Paris, 1954, p. 115-117.
- QUILLARD B., *Bijoux Carthageois. I. Les Colliers*, Louvain-La-Neuve, 1978, p. 81-85.
- RUS P.J., « The Syrian Astarté plaques and their Western Connections », *Berytus*, IX, 1948-1949, p. 69-90.
- RUS P.J., « Plaquettes syriennes d'Astarté dans des Milieux grecs », *Mélanges Univ. St-Joseph*, XXXVII, 1960-1961, p. 193-198.
- SEYRIG H., « Les grands dieux de Tyr à l'époque grecque et romaine », *Syria*, XL, 1963, p. 19-28.
- SZNYCER M., « Les Phéniciens à Malte d'après les témoignages épigraphiques », *Actes du 1^{er} Congrès d'Etudes des Cultures Méditerranéennes d'influence arabo-berbère*, Alger, 1973, p. 147-151.
- SZNYCER M., « Phéniciens et Puniques. Leurs religions », in *Dictionnaire des Mythologies*, Paris, Flammarion, 1969, p. 55-69.

M. FANTAR

A293. ASILE (droit d')

voir Anaya (A212).

A294. AŠĪR

Cité médiévale ruinée dans la région du Titteri (Algérie centrale), à cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau au sud d'Alger, sur le flanc méridional du Kef al-Aḥdār al-Šarqī (1464 m d'altitude).

Le site, un petit plateau, domine une immense plaine vers le sud. Sa valeur stratégique indéniable en faisait un lieu de prédilection pour l'édification d'une cité forteresse ; véritable sentinelle avancée gardant la montagne contre les entreprises des nomades de la plaine. Au x^e siècle, deux grandes confédérations de tribus berbères se trouvaient ainsi en perpétuelle opposition : les Talkāta, appartenant à la confédération des Šanhaḡa tenaient la montagne, la plaine était parcourue par diverses tribus de la confédération des Zanāta. La fortune des Talkāta se dessinera avec un de leurs chefs : Zīrī*, fils de Manād. Il constitue une armée avec laquelle il s'impose aux autres tribus de la montagne. Allié des Fātimides de Kairouan, il pacifie le Maḡrib central en leur nom et obtient en récompense, du Calife al-Qā'im fils de Mahdī 'Ubayd Allāh, l'autorisation de bâtir une ville (324=935/6). Pour ce faire, il déplace de Msila, de Sūq Ḥamza et de Tubna tous les artisans et les maçons dont

il a besoin et il se fait envoyer, par al-Qā'im, «un architecte qui surpassait tous ceux de l'Ifrīqiya (al-Nuwayri); sans doute ce maître d'œuvre est-il le constructeur du palais en pierre que le chef berbère se fit édifier sur la partie la plus élevée du site, palais dont les ruines ont été découvertes voici quelques années et ont été dégagées lors de plusieurs campagnes de fouilles. Ce palais, qui semble reproduire une construction semblable de Mahdiya, se trouvait à l'est de la ville, laquelle peut être identifiée grâce à quelques vestiges de rempart encore visibles au lieu-dit Yašīr.

Cependant la ville, que décrit le géographe arabe al-Bakrī, ne correspond pas au site évoqué ci-dessus, mais à un autre très voisin, vers le sud du plateau, connu à l'heure actuelle sous le nom de Bēnia. Deux sources favorisaient cette création : 'Ayn Sulaymān et 'Ayn Talāntiraġ. L'auteur dit que cette Ašīr est l'œuvre de Buluggīn*, fils de Zīrī qui en a édifié les fortifications en 367 = 977-78. D'importants vestiges du rempart subsistent au sol où on peut suivre leur tracé qui va en s'effilant vers le sud où se dresse un éperon rocheux avançant sur la plaine comme une tour de guet. On a pu identifier, à l'intérieur de cette enceinte, les ruines d'une mosquée qui, malheureusement, n'a pas été dégagée, un village s'étant construit là de nos jours.

Selon al-Bakrī, la cité ne pouvait être vulnérable qu'en un endroit que dix hommes pouvaient interdire à une armée entière. Ce défilé se trouve à l'est près de l'Ayn Mas'ud.

On ne manquera pas de remarquer qu'au moment où Buluggīn construit sa ville au Maġrib central (Ašīr-Bēnia), il fait figure de souverain à Kairouan où il a été investi de la lieutenance du Maġrib par al-Mu'izz li dīni llāh, le calife fātimide installé désormais au Caire depuis sept ans déjà. Quelles raisons poussent alors le Zīride à cette création alors que l'Ašīr de Zīrī, avec son beau palais, existait fort probablement en parfait état?... Se sent-il mal à l'aise en Ifrīqiya? Veut-il marquer sa gloire par une création bien à lui au sein de sa propre famille? Veut-il plus simplement renforcer la position de la place forte par un point d'appui mieux aménagé pour lutter contre les ennemis héréditaires de la plaine? Quoi qu'il en soit, on présume d'après ce qu'on sait de l'histoire, qu'il séjourne peu à Ašīr. Par contre, ses parents les plus proches y ont domicile : oncles, frères et même fils, tous plus ou moins agités d'espérances de grandeur qu'encourage la réussite de Buluggīn. C'est à Ašīr que résidait le futur al-Manšūr lorsqu'il apprit la mort de son père Buluggīn (373 = 984) et c'est là qu'il reçut la délégation kairouanaise chargée de lui faire connaître son accession au trône. Mais, les esprits continuent à s'agiter à Ašīr, et de cette fièvre naîtront divers mouvements d'insubordination dont le plus marquant sera, quelques années plus tard, celui de Hammād*, fils de Buluggīn. Le trône de Kairouan est alors aux mains de Bādis fils d'al-Manšūr; ce nouvel émir a chargé son oncle Hammād de pacifier le Maġrib central, notamment en calmant l'ardeur de ses frères trop surexcités et dissidents. Hammād s'empresse de combler les vœux de son neveu. Il pourchasse ses propres frères, en massacre quelques-uns dans d'horribles conditions, contraint les autres à s'expatrier en Espagne, et, devenu maître de la situation, il affirme sa volonté d'indépendance. En 398 = 1007-8, il fonde, dans les montagnes des Maadid, sa propre ville : la Qal'a, future capitale du royaume qu'il instaure. La ville va prendre assez vite de l'importance au détriment d'Ašīr qui, pourtant, conservait encore toute sa valeur stratégique. On le vit bien, lorsque, réagissant contre l'attitude de son oncle, Bādis eut résolu de l'amener à raison par la force. L'Emir kairouanais, au lieu de tenter immédiatement une offensive sur la Qal'a, s'enfonça rapidement à l'intérieur du pays et vint occuper Ašīr, position-clé. De là, il prend à revers le rebelle et l'oblige à se replier sur la Qal'a sauvée *in extremis* par la mort soudaine de Bādis (406 = 1016).

Durant le règne des Hammādides, Ašīr restera le second pôle du royaume, une ville où s'installent les parents rivaux qui tenteront leur chance en affirmant leur indépendance tant à l'égard de Kairouan qu'à l'égard de la Qal'a; al-Nāšir, fils de

'Alannās, fils de Ḥammād y est nommé gouverneur vers le milieu du ^v^e — ^{xi}^e siècle, mais la ville tombe momentanément aux mains d'un chef zénète, al-Muntašir qui sera assassiné après être tombé dans un traquenard tendu par al-Nāšir. Vers 440 = 1048-49, Ašīr sera dévastée par Yūsuf fils de Ḥammād gouverneur au nom de al-Qā'id. La ville qui a beaucoup souffert retrouvera une vie normale vers 455 = 1063.

Déjà à cette époque, le Mağrib central est envahi par les tribus nomades arabes qui contraignent le souverain ziride à s'enfermer à Mahdiya et le souverain ḥammādide à chercher un refuge sur la côte, à Bougie. Mais du Mağrib al-Aqṣā (Maroc actuel) arrivent les Berbères voilés, sortis de leur Sahara, les Almoravides. Rien n'arrête leur avance vers l'est et ils occupent Tlemcen, puis Ašīr que les Ḥammādides récupèrent à la suite d'une offensive de al-Manšūr fils de al-Nāšir, aidé de quelques contingents arabes.

Le déclin de la Qal'a, de plus en plus isolée par l'insécurité des plaines, accentue celui d'Ašīr aux prises avec les mêmes problèmes. Seule la côte garde et accroît son importance. Lorsque, en 1152, le chef almohade 'Abd al-Mumin lance sa grande offensive au Mağrib, rien ne pourra lui résister : Alger, Bougie, la Qal'a... sont prises d'assaut et tout laisse supposer qu'Ašīr n'offre aucune résistance.

On ne sait plus rien au sujet de la ville qui, pourtant, est encore citée par al-Idrīsī au ^{xiii}^e siècle comme une « place forte dans un pays fertile avec un marché bien fourni à jour fixe ».

Le seul monument bien identifié du site est le palais de pierre de Zīrī, dont le plan n'est pas sans rappeler celui des palais umayyades du Moyen-Orient et, plus près, ceux de Raqqāda (près de Kairouan), de Mahdiya, ou de Šabra-al-Manšūriyya (près de Kairouan). Il forme un rectangle de 72/40 m avec une cour intérieure carée à laquelle on accède par une porte en chicane précédée d'un avant-corps. Au nord de cette cour ornée d'une colonnade, s'ouvrait la salle d'honneur de plan cruciforme précédée d'une antisalle à trois portes. À l'est et à l'ouest, se trouvaient quatre appartements identiques donnant sur des petites cours secondaires. Au sud, on pouvait noter des latrines et diverses pièces qui pouvaient constituer un corps de garde avec une prison. La présence, dans chaque appartement, d'un escalier conduisant vers un étage supérieur laisse supposer un second niveau d'habitation. Notons encore que chaque appartement disposait d'une grande salle à *iwān* et de trois autres pièces ainsi que de latrines privées.

L. GOLVIN

Ašīr toponyme

Ce toponyme est connu par le royaume ziride puis hammadite dont Achir (Ašīr) dans le Titteri, à 45 km à l'ouest de Boghari fut une capitale. Son sens n'a pas été expliqué mais il doit être indiscutablement mis en rapport avec l'existence de ruines. Quelques exemples figurent dans l'index des noms de lieux modernes de l'*Atlas Archéologique de l'Algérie* de S. Gsell (Paris-Alger 1911). Un inventaire systématique des vestiges archéologiques de l'arrière-pays de Cherchel a montré que, chaque fois, il correspondait à des ruines d'habitat ancien. Il se présente sous la double forme d'Achir suivi d'un complément (Achir ou Illou) ou de complément d'un autre toponyme (Titouchir : la source d'Achir ; Tizi Ouchir : le col d'Achir ; Lari Ouchir : la forêt d'Achir). Ce toponyme apparaît peut-être au pluriel dans Ichérène, nom porté par un ensemble de ruines correspondant à une bourgade d'époque romaine.

Ce toponyme est peut-être à rapprocher de Henchir très répandu dans l'Algérie orientale et en Tunisie et qui, comme Achir, est généralement lié à la présence de ruines.

Ph. LEVEAU

BIBLIOGRAPHIE

Pour les auteurs arabes on consultera :

- IBN ḤALDŪN, *Histoires des Berbères*, II, appendice I, al-Nuwayrī, p. 489 et ssq.
 AL-BAKRĪ, *Description de l'Afrique septentrionale*, Alger, 1913, Istibṣār, p. 105.
 AL-IDRISĪ, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. 99.

Chez les auteurs contemporains, voir :

- CHABASSIERE et BERBRUGGER, « Le kef el-Akdar et ses ruines », *Rev. afr.*, 1869, t. 7, p. 116-121.
 GOLVIN L., *Le Magrib central à l'époque des Zirides*, Paris, 1957; Id., *Le palais de Zirī à Achīr*, *Ars Orientalis*, VI, 1966.
 IDRIS H.R., *La Berbérie orientale sous les Zirides*, Paris, 1962.
 MARCAIS G., « Recherches d'archéologie musulmane, Achīr », *Rev. afric.*, 1922, t. 63; Id. *Encyclopédie de l'islam* : article « Ašīr » 1960.
 RODET, « Les ruines d'Achīr », *Rev. afric.*, 1908, t. 52, p. 86-104.

A295. ASPECT (grammaire/système verbal)

Catégorie grammaticale (sémantique et formelle) caractéristique du verbe, définit généralement comme « le point de vue ou la manière dont le locuteur considère le procès » (cf Marouzeau, p. 31; Mounin, p. 41, Dubois et al., p. 53...). Alors que le temps situe le procès sur une échelle linéaire où le moment du discours est nécessairement un pôle de référence — au moins potentiel —, l'aspect est une « qualification du procès », non une localisation temporelle. La catégorie d'aspect opposera ainsi des contenus sémantiques très divers selon les langues : momentané/duratif, accompli/inaccompli, unique/répétitif, statif/processif... Comme toute matière de sémantique grammaticale, l'aspect pose des problèmes d'analyse et de description redoutables : la bibliographie générale sur le sujet est immense et les approches des linguistes très contradictoires. En fait, la manipulation de concepts aussi labiles laisse la porte largement ouverte à la subjectivité du descripteur. D'autant que, d'une langue à l'autre, la terminologie employée ne se recoupe pas et que les diverses traditions linguistiques (études slaves, sémitiques...) ont chacune leurs définitions, leur terminologie et leur mode d'approche. Pourtant, l'aspect reste une catégorie indispensable dans la description de nombreuses langues où il est aisé de montrer que les oppositions de base du verbe sont partiellement ou totalement indépendantes du temps.

En berbère, c'est André Basset (1952, p. 13-14) qui le premier a explicitement identifié la valeur non temporelle des oppositions fondamentales ; il écrit à propos des thèmes fondamentaux du verbe, le « prétérit » et l'« aoriste » :

« Nous n'arrivons pas encore à déterminer à quelle nuance de pensée répond leur opposition. Nous avons tout lieu de considérer qu'il ne s'agit pas de valeur temporelle, au moins en base... Faut-il y voir une opposition déterminé/indéterminé, momentané/duratif, parfait/imparfait, etc. ou encore, selon les termes généralement adoptés par les arabisants, accompli/inaccompli ? Peut-être, mais, pour notre part, nous sommes tentés de chercher dans le sens de l'opposition d'un précis et d'un imprécis... »

Antérieurement à lui, on se contentait d'appliquer au berbère les distinctions temporelles centrales du verbe français (passé/présent/futur). On ne percevait généralement pas que chacune des formes du verbe berbère pouvait, indifféremment, se situer dans le passé, le présent ou le futur. Et lorsqu'on en était conscient, on n'en tirait pas les conclusions qui s'imposaient au niveau de l'analyse du système, parce qu'on restait prisonnier du modèle temporel français. Cette conception aspectuelle d'A. Basset est désormais admise par quasiment tous les berbérissants — à l'except-

tion notable de l'auteur américain Abdelmassih (1968). Il convient cependant de signaler qu'il existe des nuances importantes entre les descriptions des principaux auteurs des deux dernières décennies (Willms 1972, Penchoen 1973/a et b, Bentolila 1981, Chaker 1983 et 1984, Galand 1977, 1987, Prasse 1972-74 et 1986, Leguil 1987...). Et que la vision des oppositions verbales de base qui tend désormais à s'imposer est beaucoup plus complexe et plus diversifiée — en fonction des dialectes — que celle qui prévalait à l'époque d'A. Basset.

D'une part, il est clair que si le centre morphologique — et donc historique — du système verbal berbère est bien constitué par le binôme «prétérit»/«aoriste», les données synchroniques sont bien plus touffues : les systèmes verbaux des dialectes actuels ont connu un étoffement, une recomposition profonde (cf Galand 1977). Nulle part le système binaire primitif n'a été maintenu tel quel. On peut, de manière très globale, représenter l'évolution du système comme suit :

Le système «proto-berbère» :

opposait deux thèmes primitifs, distingués par un jeu d'alternance vocalique :

| Aoriste | Prétérit |
|---------------------------|-----------------------------|
| <i>y-azzel</i> : il court | <i>y-uzzel</i> : il a couru |
| <i>y-čč</i> : il mange | <i>y-čča</i> : il a mangé |

Le système «moyen» actuel :

s'est enrichi de nombreuses formes nouvelles (l'aoriste intensif et les complexes *ad* + aoriste) :

| Aoriste Intensif ← | [Aoriste] | Prétérit |
|-------------------------------|--------------------|-----------------------------|
| <i>y-tazzal</i> : il court | (<i>y-azzel</i>) | <i>y-uzzel</i> : il a couru |
| <i>i-tett</i> : il mange | (<i>y-čč</i>) | <i>y-čča</i> : il a mangé |
| <i>ad</i> + aoriste | | |
| <i>ad y-azzel</i> : il courra | | |
| <i>ad y-čč</i> : il mangera | | |

Les formes de l'aoriste intensif peuvent, dans de nombreux dialectes, se combiner à différents morphèmes pré-verbaux, facultatifs (kabyle : *la*, *a*, *da*) ou obligatoires (chleuh : *ar*) dont la valeur initiale est de spécifier l'étalement du procès, d'où la concomitance.

L'aoriste intensif

Ce thème est une ancienne forme dérivée («dérivation de manière», cf D. Cohen 1968; Chaker 1980) à valeur durative ou itérative : sa formation, transparente, à partir du thème primitif d'aoriste trahit immédiatement sa nature originelle de forme secondaire. Du reste, longtemps les grammaires berbères l'ont présenté comme un dérivé parmi les autres. C'est A. Basset (1929) qui a montré que cette approche «morphologisante» n'était plus d'actualité et qui l'a intégré parmi les thèmes primitifs du verbe. Fonctionnellement, l'intensif est devenu une partie intégrante du jeu des formes de base : tout verbe berbère a un aoriste intensif qui s'oppose directement aux autres thèmes primitifs, notamment le prétérit. Cette évolution, qui constitue une réorganisation profonde, est très ancienne — on doit la considérer comme proto-berbère — puisqu'elle est attestée dans tous les dialectes. En termes de tendance générale, on peut dire que l'intensif issu de l'aoriste a supplanté dans le système l'ancien aoriste. L'évolution est cependant diversement avancée

puisque l'aoriste (simple) conserve des positions plus ou moins solides selon les régions : très réduites en kabyle et en touareg, plus significatives dans les dialectes marocains. De primitivement binaire [prétérit/aoriste], le système est donc devenu ternaire [prétérit/(aoriste)/aoriste intensif], avec une position variable selon les dialectes pour le thème d'aoriste.

A date récente, la terminologie « accompli/inaccompli » a été largement diffusée par les travaux de L. Galand pour dénommer les deux formes centrales des systèmes synchroniques, *i.e.* le prétérit et l'aoriste intensif. Cette valeur est incontestablement présente dans cette opposition :

(prétérit) *yēčča* = « il a mangé » (= accompli)

(aoriste intensif) *itett* = « il mange (habituellement), il mange (actuellement), il mangeait » (= inaccompli).

On peut cependant se demander si cette terminologie est bien la mieux adaptée aux données berbères et si elle n'est, pour une large part, déterminée surtout par l'influence de la tradition sémitisante, extrêmement forte dans les études berbères. Car au plan sémantique, l'aoriste intensif est toujours positivement marqué comme un « extensif » — duratif ou itératif. La dénomination d'inaccompli, avec préfixe négatif, paraît donc plutôt malheureuse pour une forme morphologiquement et sémantiquement marquée, comparable aux formes « progressives » de l'anglais ou au complexe verbal français « (être) en train + infinitif » : on rendrait, à notre sens, certainement mieux compte de la distinction en parlant d'opposition entre un « ponctuel » (ou non extensif) et un « extensif », comme le proposait Th. Penchoen (1973, p. 43).

Le préverbe *ad* : aspect, temps ou mode ?

L'autre grand facteur d'évolution du système est la généralisation de la modalité préverbale *ad* qui peut se combiner avec le thème d'aoriste et, beaucoup plus rarement, avec celui d'aoriste intensif. Ce morphème connaît des variantes régionales et morphologiques nombreuses (cf Chaker 1985), voire même des diffractions en deux unités distinctes (comme le chleuh *ad/rad*) qui peuvent donner naissance à des configurations propres à un dialecte. On se contentera ici d'une approche « moyenne », et l'on ne tiendra pas compte de ces particularités dialectales. On ne perdra cependant pas de vue que, en synchronie, chaque dialecte a son système propre, dont la description fine exige une analyse spécifique.

La tradition berbérissante a longtemps considéré *ad* comme la marque du futur (Hanoteau : *Essai de grammaire kabyle*, 1858/1906, p. 101-105) et l'on retrouve encore cette définition temporelle chez les meilleurs auteurs, à date relativement proche (Vincennes/Dallet 1960, p. 29). Les travaux les plus récents hésitent quant à eux entre aspect (Penchoen 1973, Chaker 1983, 1984) et modalisation (Bentolila 1981, Galand 1977, 1987, Leguil 1987). Il est certain que ce morphème, en fonction des contextes et des conditions d'énonciation, recouvre des valeurs très diverses :

— temporelles : « futur » = *ad yawed azekka* : il arrivera demain

— aspectuelles : « virtuel » ou « général » = *ad kksen anzaden-nni*, *ad gren ag°lim-nni di zzit* : on enlève les poils et on plonge la peau dans l'huile (préparation d'une peau pour la fabrication d'une outre).

— modales :

« potentiel » = *ad yili annešt-is* : il doit avoir sa taille/son âge ; *ad yili degg-wexxam* : il doit être à la maison (en réponse à une demande d'information)...

« conditionnel » = *ma ufiṛ idrimen*, *ad dduṛ* : si je trouve de l'argent, je viendrais.

« optatif » ou « injonctif » = *ad iquš!* « qu'il soit anéanti! » ; *ad ihed!* : qu'il (le) jure! (touareg) ; *wi bṛan tamaziṛt ad yissin tira-s!* : qui veut (défendre) la langue berbère, qu'il sache l'écrire!...

Cette polysémie évidente soulève bien sûr immédiatement des questions de méthode complexes et controversées : comment choisir, sur quel(s) critère(s) retenir telle ou telle valeur comme fondamentale et considérer les autres comme des « effets de sens » secondaires, conditionnés par l'environnement. Est-il même possible de choisir ? Certains linguistes répondent nettement par la négative. C'est d'ailleurs ce que font implicitement par la négative ? C'est d'ailleurs ce que font implicitement Basset/Picard (1948, p. 113-122) qui se contentent d'un relevé des contextes et des valeurs. La question est d'autant plus délicate que les linguistes savent bien que la valeur des formes verbales (et donc le système des oppositions) peut varier selon les types de discours : récit/dialogue/discours didactique général/serment... chacun de ces conditionnements discursifs peut déterminer un fonctionnement particulier du système. Un système verbal est donc toujours « à sémantisme variable » et toute définition sémantique a de fortes chances d'être réductrice et quelque peu arbitraire.

Il nous semble pourtant que l'approche la plus complète et la plus satisfaisante est celle développée à partir des données chaouiïa de l'Aurès par Thomas Penchoen (1973, p. 44) qui considère *ad* comme une « ressource aspectuelle complémentaire »... dont la valeur « est de marquer le fait verbal comme inaccompli, irréal ou indéfini. C'est ainsi qu'elle s'emploie pour exprimer une intention (futur), un fait probable, un souhait ou un fait considéré comme non réalisé et peut-être non réalisable (hypothétique, irréal). [...] « particule projective » permet de mieux désigner ce qui est commun... ».

Pour ma part, je pense également que l'on est encore avec *ad* dans le domaine de l'aspect et que, fonctionnellement (et statistiquement), la forme *ad* + aoriste est, dans la plupart des dialectes, le correspondant oppositif principal et direct du prétérit. En conséquence, si l'on devait maintenir dans la terminologie du verbe berbère le couple « accompli/inaccompli », ce serait plutôt pour dénommer l'opposition entre prétérit et *ad* + aoriste(s), avec comme valeur précise celle d'« effectif (prétérit)/« non effectif » (*ad* + aoristes). On proposera alors un système « moyen », à double opposition aspectuelle :

| | | |
|--------------|------------------|------------------------------|
| | EFFECTIF | NON-EFFECTIF |
| NON-EXTENSIF | prétérit | <i>ad</i> + aoriste |
| EXTENSIF | aoriste intensif | <i>ad</i> + aoriste intensif |

Les termes « effectif/non-effectif » voudraient surtout insister sur le fait que, dans un cas, le procès est considéré comme ayant une existence concrète, comme étant un procès défini, identifié, alors que dans l'autre, on a affaire à un procès n'ayant pas d'existence concrète, un procès virtuel : soit parce qu'il est à venir, soit parce qu'il s'agit d'un procès théorique, indéfini ou général, soit d'un procès projeté par la subjectivité du locuteur (souhait, hypothèse, injonction...). Les notions de « réel »/« non-réel » avancées par F. Bentolila (1981) — et que nous avons nous-même reprises dans certains de nos travaux (Chaker 1983, 1984) — ne sont certes pas très éloignées de celles que nous retenons ici ; mais elles penchent peut-être trop du côté de la subjectivité et de la « modalisation », alors que le procès précédé de *ad* n'est pas nécessairement ni incertain, ni hypothétique, ni vu à travers la subjectivité du locuteur ; au contraire, son accomplissement peut éventuellement être considéré comme tout à fait assuré : (kaby) *ad akk° nemmet* = « nous mourrons tous ».

Je considère en tout cas que les valeurs nettement modales que l'on peut attribuer à ce préverbe *ad* (ou à ses congénères dialectaux comparables) sont toujours liées à des environnements contextuels ou situationnels bien déterminés, marqués par ailleurs comme tels par l'intonation, la syntaxe ou le lexique : situations et phrases de serments, énoncé d'estimation-évaluation, réponse incertaine à une interrogation, énoncé exclamatif à forte charge subjective. En énoncé neutre, et notamment

à l'initiale de discours, ces valeurs modales sont rares : ce qui prédomine, c'est très nettement la simple valeur temporelle de « futur ». Le « non-effectif », ce qui est posé comme virtuel, comme n'ayant pas une existence concrète, se prête aussi bien à l'expression du futur, qu'à celle de l'incertain, du potentiel, du probable, du souhait, de l'ordre... Syntactiquement et sémantiquement, il paraît plus aisé d'expliquer les valeurs modales à partir de la notion aspectuelle de « non effectif ». Du point de vue de la méthode, il est plus logique d'aller du non conditionné vers le conditionné, plutôt que l'inverse.

Naturellement, on devra traiter à part les dialectes comme le chleuh (Maroc) qui ont créé deux morphèmes distincts à partir de *ad* primitif et qui opposent un aspectuo-temporel *rad* (< *ira ad* = il veut + *ad*) à un *ad* qui conserve les valeurs exclusivement modales (optatif, injonctif... Cf Aspinion, 1953, p. 121-122; Leguil 1982).

Le Prétérit intensif (touareg)

Certains parlers « orientaux », principalement le touareg, présentent un thème verbal supplémentaire formé sur celui du prétérit. En touareg, la marque caractéristique en est un allongement vocalique — qui fonde du reste une distinction phonologique de durée. Ce signifiant est d'ailleurs l'un des critères qui amènent à considérer cette forme comme historiquement secondaire : on peut en effet penser qu'il s'agit de la grammaticalisation d'un allongement expressif, bien attesté également en berbère nord, pour les verbes comme pour les adverbes. Ce thème de prétérit intensif — décrit comme un « indicatif présent » par Ch. Foucauld, en référence au système français — est défini comme un « accompli résultatif » par L. Galand (1974, p. 23) pour qui cette forme « insiste sur la conséquence durable de l'action ». Par opposition au prétérit, qui renvoie à l'accomplissement unique et ponctuel d'un procès — il s'agit d'un « événementiel » —, le prétérit intensif réfère à un état acquis, durable, consécutif au procès :

As yemmut [P.] *Amastan*, *yewey-tet Emdeγ*; *temmūt* [P.I.] *Tebhawt...* = « Quand Amastan mourût, Emdeγ la pris (pour femme); (à présent) Tabhawt est morte ». (*Textes touaregs en prose*, 1984, n° 136).

Quelle que soit la terminologie que l'on retienne — on peut préférer les notions de « statif » ou de « duratif » à celle de « résultatif » qui paraît un peu restrictive et mal adaptée à la diversité des usages —, là encore, la nature aspectuelle de l'opposition est flagrante : en tant que procès ou état à incidence durable, le prétérit intensif peut correspondre aussi bien à un imparfait qu'à un présent, voire à un futur antérieur français.

« Effectif/non effectif ou virtuel », « extensif/non extensif », « ponctuel/duratif » ou « événementiel/statif »..., en définitive, toutes les formes des systèmes verbaux berbères évoluent fondamentalement dans le domaine de la « qualification du procès », c'est-à-dire de l'aspect. Même si, au niveau de la dynamique générale, on peut émettre l'hypothèse selon laquelle les oppositions verbales, d'abord exclusivement aspectuelles, tendent, du fait de la multiplication des formes, à constituer des systèmes mixtes, où coexistent deux plans d'organisation, aspectuel et temporel.

Cette idée d'une « naissance des temps » en berbère, selon une formule d'A. Leguil, surgit d'ailleurs simultanément pour plusieurs dialectes berbères et pas uniquement sur la base des valeurs du morphème *ad* : les thèmes d'intensif (aoriste intensif et, pour le touareg, prétérit intensif), à valeur fondamentale d'extensif, prennent aisément des valeurs de concomitance, puis de présent actuel. On en arrive alors à un schéma d'évolution — qui ne semble pas loin d'être achevé en touareg et même en chleuh ou en kabyle — avec une triade temporelle complète « passé » (= prété-

rit)/« présent » (= aoriste intensif ou prétérit intensif)/« futur » (*ad* + aoriste), en combinaison avec une opposition aspectuelle « extensif »/« ponctuel ».

Ainsi, les descriptions temporalistes anciennes — dont on trouve une illustration achevée dans les travaux de Charles de Foucauld sur le touareg — ne sont pas sans une certaine validité : tendancielle, et statistiquement, les formes du verbe berbère recouvrent effectivement très souvent des valeurs temporelles. Seule l'importance encore très grande des emplois qui n'entrent pas (ou difficilement) dans un schéma temporel et leur caractère non-conditionné imposent l'approche aspectuelle : le berbère est (encore) une langue où l'on peut dire très spontanément, en juxtaposant deux propositions indépendantes, avec deux verbes au thème de prétérit (« effectif », « accompli »...) :

ass-a lliγ, azekka mmuteγ
aujourd'hui je-suis (en vie), demain je-suis-mort

BIBLIOGRAPHIE

- ABDELMASSIH E.T. *Tamazight Verb Structure*, Bloomington/La Haye, 1968.
 ASPINION R., *Apprenons le berbère. Initiation aux dialectes chleuhs*, Rabat, 1953.
 BASSET A., *La langue berbère. Morphologie, Le verbe — Etude de thèmes*, Paris, 1929.
 BASSET A., *La langue berbère*, Londres 1952 (1969).
 BASSET A./PICARD A., *Eléments de grammaire berbère, Kabylie*, Alger, 1948.
 BENTOLILA F., *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère*, Paris, 1981.
 CHAKER S., *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie) : syntaxe*, Université de Provence, 1983.
 CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (Introduction au domaine berbère)*, Paris, CNRS 1984.
 CHAKER S., « Ad (grammaire/verbe) », *Encyclopédie berbère*, II, 1985, p. 115.
 COHEN D., « Les langues chamito-sémitiques », *Le langage*, Paris, (« La Pléiade »), 1968.
 COHEN M., *La phrase nominale et l'évolution du système verbal en sémitique. Etude de syntaxe historique*, Leuven/Paris, 1984.
 COHEN M., *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, Paris, 1924.
 CORTADE J.M., *Essai de grammaire touarègue (dialecte de l'Ahaggar)*, Alger, 1969.
 DUBOIS J. et al. *Dictionnaire de linguistique*, Paris, 1973.
 GALAND L., « La langue » (art. « Berbère »), *Encyclopédie de l'Islam*, 1960.
 GALAND L., « Introduction grammaticale », in Petites Sœurs de Jésus, *Contes touaregs de l'Aïr*, Paris, 1974.
 GALAND L., « Continuité et renouvellement d'un système verbal », le cas du berbère, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, LXXII/1, 1977.
 GALAND L., « Les emplois de l'aoriste sans particule en berbère », *Proceedings 4th International Hamito-Semitic Congress*, Amsterdam/Philadelphia, 1987.
 HEBAZ B., *L'aspect en berbère Tachelhiyt (Maroc)... Thèse de doctorat*, Université de Paris V, 1979.
 LEGUIL A., *Structures prédicatives en berbère*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris III, 1987, 3 tomes. Le volume II reprend notamment les études antérieures de l'auteur sur le verbe berbère (touareg, chleuh, kabyle...) :
 « Le schéma d'incidence en berbère », *Bulletin des études africaines de l'INALCO*, I/1, 1981, p. 35-41.
 « Corrélations en arabe et en berbère », *Bulletin des études africaines de l'INALCO*, I/2, 1982, p. 5-68.
 « La phonologie au secours de la grammaire en touareg », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, LXXXVII/1, 1982, p. 341-363.
 « La corrélation de concomitance en touareg », *Bulletin des études africaines de l'INALCO*, III/6, 1983, p. 77-123.
 « Opposition et alternance des inaccomplis dans l'Ahaggar des Ifoghas », *GLECS*, XXIV-XXVIII/1, 1979-1984 (1985), p. 147-196.
 « Modes, temps et aspects verbaux, notamment en berbère », *Cahiers balkaniques de l'INALCO*, 1984/1, p. 185-197.
 MAROUZEAU J., *Lexique de la terminologie linguistique...*, Paris, 1951.
 MARTIN R., *Temps et aspect*, Paris, Klincksieck, 1971.

- MOUNIN G. (Dir.), *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, 1974.
 PENCHOEN Th.G., *Etude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Napoli (= Studi Magrebini V), 1973/a.
 PENCHOEN K.-G., *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhague, (3 vol.), 1972-74.
 PRASSE K.-G., «The values of the tenses in Tuareg (Berber)», *Orientalia Suecana*, 33-35, 1986, p. 333-339.
 VINCENNES St. Louis de/DALLET J.-M., *Initiation à la langue berbère (Kabylie)* (grammaire), FDB, 1960.
 WILLMS A., *Grammatik der südlichen Berberdialekte*, Hamburg, 1972.

S. CHAKER

A296. ASPHODELODEIS

Nommés par Diodore (XX, 57, 5) dans son récit de la campagne d'Eumaque, lieutenant d'Agathocle, en Libye (308/307 av. J.-C.), ils étaient de même carnation que les Ethiopiens et habitaient une région voisine de la ville de Phellinè. Leur nom, d'après St. Gsell (*H.A.A.N.*, V, p. 85-86), s'expliquerait par l'usage qu'ils auraient eu, de faire leurs cabanes avec des asphodèles. Que cet usage ait existé dans l'Afrique du Nord antique est attesté par Hérodote (IV, 190) et par Hellanicos (dans Athénée, XI, 6, 462b).

La localisation des Asphodelodeis est hypothétique. La campagne d'Eumaque ayant atteint par la suite une Hippou Akra qui semble bien être Annaba (ex-Bône) et Phellinè pouvant signifier «la ville du chêne-liège» (*phellos* en grec), St. Gsell (*H.A.A.N.*, I, p. 303) a suggéré qu'ils pouvaient avoir été implantés en Khroumirie.

J. DESANGES

A297. ASPIS (Clipea, Kelibia)

L'Histoire

Le nom de la ville d'Aspis paraît pour la première fois lors de l'expédition d'Agathocle, en août 310 av. J.-C. (Strabon XVII, 3, 16). Aspis est situé sur la côte orientale du Cap Bon, à 30 km au sud de l'extrémité du promontoire. Le site, très favorable, est celui d'une colline qui domine de 77 m le Ras Mostefa (le *Taphitis akra* de Strabon). La forme surbaissée de la colline, qui ressemble à un bouclier couché sur le sol, serait à l'origine du nom qui fut traduit en latin par Clipea, forme plurielle qui fait problème.

Alors que Diodore ne mentionne jamais Aspis dans son récit de l'expédition d'Agathocle, Strabon précise qu'Agathocle établit des Siciliens dans la ville. On en a déduit, un peu rapidement, qu'Aspis était une fondation du Syracusain. Il aurait été surprenant qu'un site présentant de tels avantages ait été négligé par les Phéniciens ou les Carthaginois. Le port antique à en juger par les restes de quais, était ouvert au sud-est, le Ras Mostefa offrait une excellente protection contre les vents d'ouest ou du nord; de plus Aspis était le port le plus proche de Cossyre (Pantelleria), île avec laquelle les commerçants puniques entretenaient des relations très suivies et d'où ils importaient l'obsidienne.

En 1966 et 1967, une mission italo-tunisienne sous la conduite de S. Moscati et M. Fantar découvrit, sous la forteresse espagnole remaniée par les Turcs, les restes d'un mur d'enceinte en gros blocs polygonaux posés à sec, selon les principes de construction en vogue au V^e siècle av. J.-C. Des remaniements de cette enceinte

ont pu être datés des III^e et IV^e siècles av. J.-C. grâce à la céramique et à la numismatique. Antérieurement à ces fouilles, la découverte d'une nécropole punique au voisinage et de tombes puniques à l'intérieur même de la forteresse turque auraient dû faire renoncer à l'idée qu'Aspis avait été une création d'Agathocle.

Quoi qu'il en soit, l'occupation d'Aspis/Clipea est le souci permanent des stratégies qui débarquent en Afrique et y font campagne. S. Gsell supposa même qu'Agathocle y avait construit un arsenal qui aurait occupé, par rapport à Carthage, une position symétrique de celle de Bizerte où il établit effectivement un chantier de construction navale. Nous retrouvons, lors de l'expédition des consuls Manlius et Régulus, en 256, le même intérêt stratégique pour cette place portuaire. Débarquant au voisinage de Clipea, les Romains s'emparent du port et de la forteresse qui le contrôle. Après la défaite de Régulus, 2000 hommes qui avaient échappé au massacre se réfugient à Clipea. En 254, la flotte romaine, qui est sortie victorieuse de la bataille du Cap Hermès (Cap Bon), fait escale à Clipea pour évacuer ces troupes.

Lors de la Deuxième Guerre punique, un nouveau débarquement romain a lieu à Clipea, en 208, mais après quelques razzias, la flotte romaine, qui se heurte aux galères puniques dans les eaux mêmes de Clipea, se retire.

Clipea, résista victorieusement, en 148, aux troupes de Pison et Mancinus, mais comme les rares cités puniques qui étaient restées fidèles à Carthage, elle fut détruite ou du moins démantelée après la chute de la ville.

Il est encore fait allusion à Clipea, qui avait sans doute retrouvé rapidement son importance, lors de la campagne de César en Afrique : la flotte césarienne passa au large de la ville qui était tenue par le pompéien Cn. Calpurnius Pison à la tête de 3000 cavaliers. Le débarquement de César eut lieu plus au sud, au voisinage d'Hadrumète.

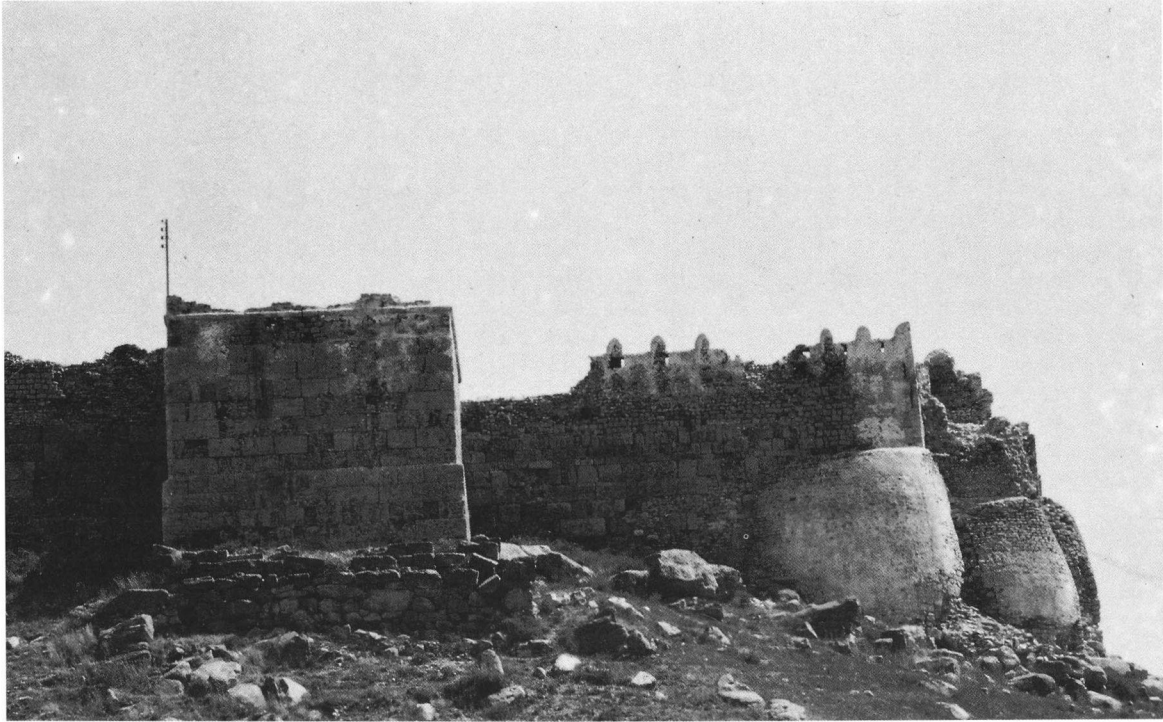
Devenue colonie julienne, peut-être du vivant même de César, et bien que Pliny ne la considère que comme une ville libre, Clipea devint la ville la plus importante du Cap Bon. *Colonia Julia Clipea* connut une certaine prospérité durant les siècles de l'empire romain. Elle devint le siège d'un évêché dont le titulaire fut présent aux conciles de 411, de 525 et de 649. L'évêque de Clipea est également inscrit sur la notice de l'Eglise d'Afrique de 484. Au VI^e siècle, les Byzantins renforcent ou reconstruisent les fortifications ; la forteresse actuelle est la forteresse byzantine à peine remaniée. C'est de l'époque byzantine que date le magnifique baptistère, aujourd'hui déposé au Musée du Bardo, qui fut trouvé à quelques kilomètres au nord de Clipea, en bordure de la mer, sur la rive droite de l'oued Haïdra. Clipea fut la dernière possession byzantine en Afrique ; de son port s'embarquèrent les réfugiés pour Cossyre ; c'est du moins ce que nous disent El Bekri et El Tijani.

Clipea, devenue Kelibia, intéressa les puissances maritimes européennes tout le long du Moyen Âge ; au XVI^e siècle, les Espagnols l'occupèrent plusieurs fois et reconstruisirent la forteresse que les Turcs entretenirent médiocrement. La ville tomba peu à peu en somnolence, son port trop peu profond et ensablé perdit de son intérêt. Elle n'a retrouvé sa vitalité qu'avec le développement récent du tourisme balnéaire.

G. CAMPS

Le toponyme

Le toponyme Clipea est attesté dans un vers de Quintus Ennius et rapporté par Apulée de Madaure « Quintus Ennius a décrit une Gastronomie en vers.. je me rappelle quelques uns de ces vers ; je vais les réciter : "*Omnibus ut Clipea praestat mustela marina*" » (Apologie, XXXIX, 3).



La citadelle de Kelibia (Aspis) (photo M. Fantar).

Mais en ce qui concerne Aspis, on a proposé d'y voir la traduction d'un toponyme d'origine punique à savoir MGN qui signifie «bouclier». Nous savons par ailleurs que l'un des dieux du panthéon punique porte le nom de «B'l MGNM» c'est-à-dire «le maître des Boucliers. (CIS I, 3778). Dans le cadre de cette hypothèse fort séduisante, la ville s'appellerait MGN avant d'être baptisée «Aspis», on pourrait invoquer à ce propos la tendance des Grecs à vouloir tout ramener à leur propre langue, traduisant les théonymes, les anthroponymes et souvent aussi les toponymes; c'est ainsi que «Qrt Hdšt» est souvent rendu par Néapolis.

Mais il y aurait lieu aussi de verser au dossier le toponyme Taphitis donné par Strabon. Du toponyme libyque on peut, par altération voulue ou non voulue et par adaptation, parvenir à la forme Aspis; cela suppose la chute du «t» libyque, phénomène attesté puisque nous savons par un texte de Tijani que la ville de Gighthis portait au temps de ce voyageur hafside le nom de «Tagight : le passage d'Aphitis à Aspis paraîtrait donc également possible.

Le dossier archéologique

Au cours de ces dernières années, le dossier archéologique s'est considérablement enrichi pour les périodes punique et romaine. C'est ainsi qu'on a fouillé une nécropole aux caveaux de forme ternaire avec puits doté d'un escalier d'accès, dromos et chambre funéraire aménagés au flanc d'une colline gréseuse aux IV^e et III^e siècles avant J.-C. Certaines tombes semblent même du II^e siècle avant J.-C. On y a recueilli un riche matériel : poterie ordinaire, céramique à vernis noir, amulettes, objets en métal tels que ciseaux et strigiles etc.

Certaines chambres funéraires présentent sur l'une ou l'autre de leurs parois des textes puniques tracés à l'ocre rouge en caractère cursifs dits communément néo-puniques. L'une d'elles concernerait le maître de l'ouvrage : une véritable signature.

Pour la période romaine, les apports de ces dernières années ont été considérables : le Capitole dont il reste une partie du podium et un fragment de l'entablement pourvu d'une riche décoration architecturale. Non loin de cette zone sacrée, on a mis au jour des belles villas qui témoignent de l'opulence de ceux qui les avaient fait bâtir. A la magnificence de l'architecture s'ajoutent les merveilles de la mosaïque riche de couleurs et d'images empruntées à la nature, aux préoccupations socio-culturelles et à la mythologie : des scènes de chasse décorent les sols d'un édifice immense qui semble avoir été une habitation privée ou le siège d'une association de chasseurs ; dans l'une des pièces, une mosaïque est consacrée au culte de Diane, la déesse chasserresse. Installé au pied du fort de Kélibia, cet édifice a succédé à une fabrique de garum dont on a reconnu des bassins au dessous de certains sols de mosaïques ; on y a retiré une quantité considérable d'arêtes de poissons.

Bien que l'étude chronologique n'ait pas encore été faite avec toute la minutie requise, la céramique et la stylistique de la mosaïque permettent d'ores et déjà de proposer la fin du III^e ou le début du IV^e siècle après J.-C. comme un *terminus post quem*.

D'autres mosaïques ont été mises au jour, les unes païennes (mythe de Marsyas) les autres paléochrétiennes (épitaphes).

Avec le dossier archéologique, on peut donc couvrir une tranche de l'histoire d'Aspis allant du IV^e siècle avant J.-C. jusqu'aux V^e et VI^e siècles de l'ère chrétienne.

M. FANTAR

BIBLIOGRAPHIE

- BARRECA F., Le fortificazioni puniche sul Capo Bon : prospezione archeologica, Rome, 1983, p. 29-38.
 COURTOIS C., « Sur un baptistère découvert dans la région de Kelibia (Cap Bon) », *Karthago*, VI, 1955, p. 97-127.
 FANTAR M., « Présence punique au Cap Bon », *Africa*, t. V-VI, 1978, p. 51-70 ; Id. « L'archéologie punique au Cap Bon. Découvertes récentes », *Rivista di Studi fenici*, t. XIII, 2, p. 211-221.
 MOSCATI S., *Tra Cartagine e Roma*, 1971, p. 30-31.

A298. AŞRARFI, courtier (Maroc du sud)

Ce nom est attesté dans un récit autobiographique en chleuh (berbère du Sud marocain), dicté à P. Galand-Pernet, en 1974, par Abdelkader ben Abdallah, chanteur professionnel originaire des Aştukn (Chtouka) de l'Anti-Atlas. *aşrarfi* représente l'arabe dialectal *şrārfi*, singulier formé sur un schème de pluriel (Cohen 1975, p. 179) à partir de la racine ŞRF. Le sens premier paraît être, en arabe, celui de « changeur » (Tedjini 1942, p. 137 ; Ferré, p. 213 ; Cohen 1975, p. 179), en accord avec le verbe *şarraf* « changer (de la monnaie) », mais il désigne aussi le « receleur » (Surdon 1938, p. 323 ; Mercier 1951, p. 195). Ce terme français semble trop péjoratif pour traduire le berbère *aşrarfi*, tel que l'emploie Abdelkader, né en 1923, dans les *Souvenirs* où il rapporte des récits que lui faisait son père et surtout son grand-père ou les amis de celui-ci. La situation décrite est celle d'une région qui, sous le gouvernement des chefs locaux (*imɣarn*) et des notables, échappait encore au pouvoir central. Les rapt de bétail n'étaient pas rares, commis par des bandes armées qui pénétraient en force jusqu'aux enclos et pouvaient faire front, si elles étaient surprises par les propriétaires ou par leurs gardes. Après le rapt, on chan-

geait de « pays » (*tamazirt*) et l'on passait avec les bêtes sur le territoire d'un autre *amɣar*. C'est alors qu'intervenait l'*aşrafî* du district. Dûment prévenu, il achetait le bétail et n'avait plus qu'à attendre la visite du légitime propriétaire, visite réglée selon les exigences du « bien, de la courtoisie et des bonnes manières » (*s wafulki d lihsan d ladab*). Ayant franchi seul la limite du territoire, le propriétaire offrait quelques pains de sucre à l'*aşrafî*, qui le recevait dans son salon devant un plateau garni. On en venait à parler de la disparition des bêtes et du plaisir qu'éprouverait leur maître à obtenir des nouvelles de son bien. Invité à les reconnaître, le volé pouvait alors les racheter au courtier pour la somme que ce dernier disait avoir versée aux ravisseurs. L'affaire se trouvait ainsi réglée à la satisfaction générale : le courtier, on s'en doute, n'y perdait rien ; les auteurs du rapt évitaient le risque qu'ils auraient couru en se montrant au marché ; la victime elle-même s'en tirait à meilleur compte que si elle avait dû se procurer d'autres bêtes. De plus, l'ordre public était sauf et la paix du marché, règle primordiale, n'était troublée par aucun incident. Aussi l'*aşrafî* faisait-il figure de personnage quasi-officiel, exerçant ouvertement ses fonctions sur un territoire défini, sans encourir la réprobation. La description qui fut faite à Abdelkader enfant évoquait pour lui une sorte de « notaire ». Tout au plus les gens parlaient-ils, avec l'humour toujours présent en pays chleuh, de « l'ami des voleurs ». Les termes *aşrafî* et receleur n'ont donc pas les mêmes connotations. Ils ne renvoient pas non plus aux mêmes pratiques, puisque l'*aşrafî* escompte la visite du volé, ce qui n'est pas le cas du receleur. Enfin l'*aşrafî* ne s'intéresse qu'au bétail ; le vol de vêtements ou de céréales, selon Abdelkader, n'aurait présenté aucun attrait.

Il n'est pas impossible que ce témoignage, indirect et fondé sur des souvenirs, demande à être précisé ou même rectifié sur tel ou tel point. Mais, pour l'essentiel, il est confirmé par d'autres. En 1918, E. Laoust publiait, dans son étude sur le parler berbère des Ntifa, proches de Demnat, un récit intitulé « Le vol des bestiaux » (p. 336-338), qui est très comparable à celui d'Abdelkader. Le courtier s'y montre encore plus actif, puisqu'il prend la précaution d'éloigner les moutons en les confiant à un collègue jusqu'à ce que le propriétaire soit décidé à négocier. La principale variante réside dans le nom donné au courtier : on l'appelle *axrafzi*, de l'arabe dialectal *xrafzi* qui présente le même schème producteur de noms d'artisans que *şrafî*, mais cette fois la racine est XFZ (notion de « sortir ») ; le terme arabe désigne un « homme sans moralité » (Brunot 1952, p. 227, qui renvoie au sens bien connu du classique *xāraziyyun* « rebelle, hérétique »).

Ce même courtier, sous le nom de *xrafzi* ou de *kəmmən* (de *kmən* « s'embusquer ») est signalé dans le Gharb arabophone, dès 1917, par E. Biarnay, qui donne une description très vivante de l'institution. L'auteur (distinct du berbérisant S. Biarnay) se présente comme « colon à Petitjean » et avait sans doute obtenu des informations directes, dont plusieurs correspondent parfaitement au récit d'Abdelkader ben Abdallah : on remarque le soin qu'apporte le courtier à fixer sa résidence dans une zone favorable, le cérémonial bien réglé de sa rencontre avec les propriétaires en quête de leur bétail et, surtout, l'influence que possède le *xrafzi* malgré son nom discrètement péjoratif. Biarnay lui attribue le rôle du « cerveau » dans la direction des bandes, mais insiste à juste titre sur l'indulgence que manifeste la société traditionnelle, dans beaucoup de cas, à l'égard de ce que nous appelons « vol », faute d'un meilleur terme.

Aşrafî et *axrafzi* sont bien proches de l'*abşar* dont le rôle est défini par R. Aspinion (1946, p. 101) à propos des Berbères Zayans, mais qui est également connu ailleurs. Le terme provient encore de l'arabe dialectal, où le verbe *bəşşar* peut signifier « offrir à quelqu'un de lui révéler l'endroit où se trouve l'objet qui lui a été volé » (Brunot 1952, 48), moyennant une gratification qu'on appelle *bşara*, nom berbérisé en *lbşrt*. Le *bəşşar*, devenu *abşar* en berbère, est l'homme qui pratique ce

système. L'un ou l'autre de ces termes apparaît dans les pages déjà citées d'E. Laoust et d'E. Biarnay.

Une recherche systématique livrerait sans doute d'autres exemples, comme le suggère une observation fort ancienne de Daumas (1864, p.240) parlant de la Kabylie : « Des receleurs autorisés, qu'on nomme *oukaf* (= *awqqaf*), vendent publiquement les effets dérobés. Il semble que le but de cette législation blessante soit de faciliter au propriétaire lésé le rachat de son bien à bas prix ». Le nom arabe *wəqqāf* « gardien, surveillant », etc. est également connu avec le sens de « receleur » (Beaussier 1958, p. 1074).

On se demandera pourquoi tous ces noms du courtier sont empruntés à l'arabe. On peut déjà noter que rares sont en berbère les métiers ou les charges désignés par des termes du vieux fonds lexical, qui remonte à un état social où la division du travail n'était pas très poussée. Il est possible, en outre, que des appellations berbères du type « ami des voleurs », mentionné plus haut, aient paru trop brutales pour être employées ouvertement : l'emprunt est souvent un moyen de faire passer ce qu'on n'oserait pas dire simplement. Il faut enfin tenir compte pour le Maroc, comme le suggère P. Galand-Pernet, de l'influence exercée aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, dans le domaine du droit local, par le système notarial arabe et décrite par J. Berque (1955, p. 381, 382, 392, 393).

Quelle que soit l'origine de notre courtier, son existence est liée à une conception de l'abigéat ou « détournement de bétail » qui n'est proprement ni berbère, ni arabe. W. Vycichl (1984-1985) a attiré l'attention sur le « marché aux voleurs » qui, d'après Diodore de Sicile, fonctionnait chez les anciens Egyptiens : marché reconnu par la loi et administré par un « chef des voleurs » qui restituait les objets à leur propriétaire contre paiement du quart de leur valeur. Les sociétés pastorales, en particulier, acceptent souvent que dans certains cas définis le bétail change de maître. Le responsable est absous s'il a agi par nécessité, il peut même s'attirer de l'estime pour l'adresse et le courage dont il a fait preuve. De l'Hymne homérique à Hermès ou de l'*Iliade* à l'Italie antique, de la poésie touarègue à la Sardaigne de naguère (v. Galand 1986), on relève maint exemple de ces rapt de bétail auxquels la société reconnaissait des excuses, un rôle économique et des vertus éducatives.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDEKADER BEN ABDALLAH et GALAND-PERNET P., *Souvenirs d'un trouveur marocain*, enquête inédite.
- ASPINION R., *Contribution à l'étude du droit coutumier berbère marocain (Etude sur les coutumes des tribus zayanes)*, Casablanca-Fès, Moynier, 2^e éd., 1946, 308 p.
- BEAUSSIER M., *Dictionnaire pratique arabe-français*, Alger, La Typo-Litho et Carbonel, nouv. éd., 1958, 1093 p.
- BERQUE J., *Structures sociales du Haut-Atlas*, Paris, P.U.F., 1955, VIII et 470 p.
- BIARNAY E., « Voleurs, receleurs et complices dans les vallées inférieures du Sebou et de l'Ouargha », *Les Archives berbères*, Paris, Leroux, 2/2, 1917, 135-148.
- BRUNOT L., *Textes arabes de Rabat. II. Glossaire*, Paris, Geuthner, 1952, XIX et 835 p.
- COHEN D., *Le parler arabe des Juifs de Tunis. II. Etude linguistique*, The Hague-Paris, Mouton, 1975, 318 p.
- DAUMAS E., *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, Paris, Hachette, 4^e éd., 1864, VI et 442 p.
- FERRE D., *Lexique marocain-français*, Fédala, Nejma, 8 et 313 p.
- GALAND L., « Le vol de bétail dans le monde berbère et dans le monde méditerranéen », *Gli interscambi culturali e socio-economici fra l'Africa settentrionale et l'Europa mediterranea : Atti del Congresso Internazionale di Amalfi, 5-8 dicembre 1983*, Napoli, I.U.O., vol. 1, 1986, 369-378.
- LAOUST E., *Etude sur le dialecte berbère des Ntifa*, Paris, Leroux, 1918, XVI et 446 p.
- MERCIER H., *Dictionnaire arabe-français*, Rabat, La Porte, 2^e éd., 1951, IV et 290 p.
- SURDON G., *Institutions et coutumes des Berbères du Maghreb*, Tanger-Fès, Editions internationales, 2^e éd., 1938, 532 p.

TEDJINI B., *Dictionnaire arabe-français (Maroc)*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1942, VI et 271 p.

VYCICHL W., « Le marché aux voleurs : une institution égyptienne de l'époque ptolémaïque ; l'organisation du système », *Bulletin, Société d'égyptologie*, Genève, n° 9-10, 1984-1985, p. 337-344.

L. Galand

A299. ASSABET-EL-MEDDAHIA

Entre un relief en « cuesta » de grès infracambriens, l'Assabet-el-Meddahia, et la bordure nord de l'erg du Makteir, à 110 km à l'est de la Kédia Idjil s'étend une dépression dont les rives abondent en vestiges préhistoriques et préislamiques. Elle se situe entre 22°06' et 22°09' Nord et entre 11°48' et 11°51' Ouest environ.

Des emplacements de campements néolithiques occupent d'anciennes collines à la lisière des sables du Makteir. Plusieurs foyers domestiques ont fourni des restes de grande faune (équidés et bovidés). Deux datations radiométriques ont été obtenues (2500 ± 100 et 2590 ± 100 B.P.).

De nombreuses meules dormantes, plates ou creuses mais toujours bien façonnées, en grès ou en quartzite micassé, avec leurs molettes, des haches épaisses en roche verte polie, des hachettes et des herminettes, des ciseaux et des repoussoirs sur plaquettes de phtanite à tranchant poli sont associés à de l'outillage lithique taillé où figurent de nombreuses armatures de flèches pédonculées, des grattoirs, des perçoirs et des pièces en T.

Le façonnage de l'œuf d'autruche n'apparaît que dans les perles discoïdales et des fragments polygonaux découpés.

Bracelets en roches diverses polies, perles et pendeloques en test d'œuf d'autruche, perles en amazonite, en coquille et cristaux de quartz hyalin représentent la parure.

Les poteries, généralement d'assez grande taille, souvent entières, sont à panse globulaire tantôt largement ouvertes tantôt à col resserré, rarement à goulot. Le décor au peigne couvre parfois la totalité du vase ou forme un bandeau sous le bord.

Une modeste série d'objets en cuivre, recueillis entre le fond lacustre et le site de Dechra I, sont à mettre en rapport avec les traces d'un petit atelier métallurgique découvert sur cet habitat. Des scories, quelques résidus de fonte, des chutes de minces tôles de cuivre signalent l'emplacement où a dû travailler un forgeron. Les analyses spectrophotiques faites sur ces fragments et sur une alène montrent une composition très proche de celles observées dans les cuivres d'Akjoujt*.

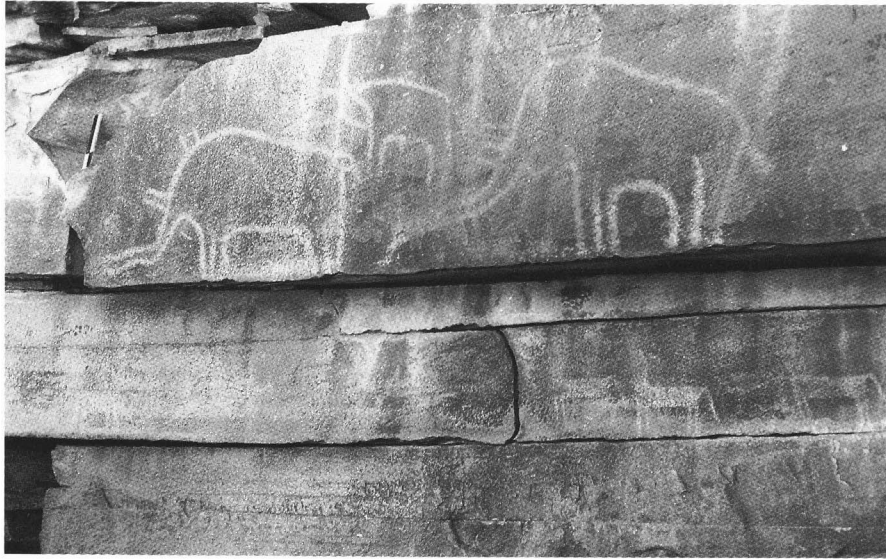
Sur la rive nord de la dépression, l'Oued Rkeiz coule entre deux petites falaises qui ont servi de support aux artistes néolithiques. On peut y voir des peintures à l'ocre jaune qui se détachent sur la patine brun-noir des grès. Les silhouettes de trois éléphants surmontent quatre antilopes.

Ce site offre également des gravures piquetées : girafes, signes anthropomorphes et surtout bovidés. Une belle composition représentant une douzaine de bœufs, de vaches et de veaux, marchant de gauche à droite, couvre une grande dalle inclinée de 3,25 m de long.

Le plafond d'un petit abri au pied de la falaise présente quelques caractères tifi-nagh peints à l'ocre jaune et rouge.

Les reliefs rocheux qui limitent la dépression vers le Nord ont servi de nécropole. De nombreux tumulus sont dispersés de part et d'autre de l'Oued Rkeiz. Il faut signaler également deux tumulus à chapelle à Aouchich, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest.

Mais les monuments qui attirent l'attention sont surtout ceux qui se dressent au débouché de l'oued Rkeiz dans le fond lacustre. Ils sont au nombre de trois,



En haut : Éléphants et antilopes peints d'Assabet (photo N. Lambert).
Ci-dessus : Gravures de bovidés (photo N. Lambert).

espacés de quelques centaines de mètres. De faible hauteur mais de grandes dimensions ils se composent :

a) d'une grande aire circulaire (de 10 m de diamètre environ) légèrement surélevée par rapport au sol environnant, cernée de blocs de grés profondément enfoncés dans le sol et plantée de petites pierres levées (entre 110 et 30 pierres) sur toute sa surface. Vers l'est un petit espace vide limité lui aussi par un alignement de pierres, ouvre vers l'extérieur, empiète sur l'aire circulaire et interrompt l'enceinte. Deux ou quatre pierres dressées marquent, à l'extérieur, l'entrée du monument vers l'est.

b) de plusieurs petites aires circulaires (3 à 6, de 2 à 5 m de diamètre) limitées par de grosses pierres. Ces aires sont plus ou moins tangentes les unes aux autres et disposées en arc de cercle face à l'entrée de l'aire principale. Leur surface est couverte de cailloutis ou de plaquettes de pierre.

La distance entre le grand cercle et ses satellites est variable : ceux-ci sont presque juxtaposés à l'aire principale dans le monument est mais une quinzaine de mètres les en séparent dans le monument ouest 1.

A l'intérieur et aux alentours de ces monuments on a recueilli quelques perles en test d'œuf d'autruche et en amazonite ainsi que des esquilles osseuses portant des traces d'utilisation et, parmi celles-ci un poinçon.



Assabet el Médina, monument circulaire avec pierres dressées et trois aires satellites au second plan (photo N. Lambert).

Cet ensemble de l'Assabet-el-Meddahia, qui se trouve entre les sites néolithiques du nord de l'Adrar (Oumm Arouaba) et ceux de la région de Zouerate (Azreg) fournit les premières données sur l'occupation humaine durant les dernières phases des temps préhistoriques, sur les activités artistiques (rupestres) et artisanales (métallurgie) dans cette partie nord de la Mauritanie. Il confirme enfin la réalité des échanges de cette région avec la côte atlantique (600 km) d'où viennent des coquilles marines façonnées ou non, avec l'Adrar (200 km) d'où viennent les plaquettes de phtanite et avec la région d'Akjoujt (400 km) d'où viennent les roches vertes et le cuivre.

BIBLIOGRAPHIE

- LERICHE A., « Terminologie géographique maure », *Etudes mauritaniennes* n° 6, 1955, Centre I.F.A.N. Mauritanie, Saint-Louis.
- MILBURN M., *Monuments lithiques et funéraires anciens du Sahara (premiers éléments d'une enquête)*, Thèse d'université, Paris I, 1978.
- MONOD Th., « Sur quelques monuments lithiques du Sahara occidental Homenaje a Juan Martinez Santa-Olalla, III », *Actas y Memorias de la Sociedad Espanola de Antropologia, Etnografia y Prehistoria*, XXIII, Cuaderno 1-4, Instituto Bernardino de Sahabun, Madrid 1948.
- RENOUX Lt A., « Vestiges humains dans la région d'Aouriche (Mauritanie) », *Bull. Com. Et. Hist. et Sc. A.O.F.*, 1937, p. 147-152.
- VERNET R., *La préhistoire de la Mauritanie. Etat de la question*, Thèse Univ. de Paris I, 1983, 3 vol. 792 p. ronéo.

N. LAMBERT

A300. ASSIMILATION (Tentatives d')

Il importe d'abord de préciser les limites et le sens de l'étude.

Le monde berbère est particulièrement difficile à saisir. Au moment de l'occupation française, il comprend deux éléments différents : les Berbères judaïsés et les Berbères islamisés. Tous les juifs algériens ne sont pas d'origine berbère, mais celle-ci domine et il serait vain de chercher à isoler les autres groupes, depuis ceux qui vinrent avec les Phéniciens jusqu'aux Livournais, dont le sort fut identique en ce qui concerne le phénomène étudié. Quant aux Berbères islamisés, de beaucoup les plus nombreux, c'est à la population arabe qu'il faut les rattacher dans le sens où nous entendons étudier les tentatives d'assimilation.

Celle-ci peut prendre, en effet, au moins trois formes. La plus réussie se traduit par la *fusion* à laquelle on aboutit grâce aux mariages mixtes : elle fut recommandée par des officiers aussi éminents que Pellissier de Reynaud et Charles Richard, pratiquée par des hommes comme Ismaël Urbain et le peintre Dinét qui, en se convertissant à l'islam, pouvaient même ouvrir le chemin à une assimilation à rebours, mais ce sont là des exceptions qui n'eurent aucune influence sur l'évolution générale. Par contre l'*acculturation* est un phénomène beaucoup plus étendu quoique d'intensité variable allant du simple vernis de civilisation occidentale à la transformation psychologique profonde faisant que les intéressés disent « Nous, Français » comme Staline, Géorgien, disait « Nous, Slaves » ; évolution difficile à apprécier quant à sa réalité et, dans tous les cas, très lente, ce qui explique qu'un éminent juriste tel Emile Larcher, au début du siècle, se refusait à « modifier la législation (il s'agissait d'accorder la citoyenneté aux musulmans) avant que les mœurs aient changé ». Ce sont cependant ces tentatives d'*assimilation juridique* que nous étudierons, en les plaçant dans leur contexte historique, parce que seules elles peuvent être appréhendées avec précision. On parle le plus souvent de naturalisation, terme impropre, surtout depuis le sénatus-consulte du 14 juillet 1865 qui avait décidé que l'indigène musulman était français : à partir de ce moment, il s'agit seulement d'une « augmentation de capacité » c'est-à-dire pour l'indigène qualifié de « sujet » français de devenir « citoyen » français. C'est autour de cette notion d'accession à la citoyenneté que s'organisera notre étude aussi bien pour les Juifs que pour les Musulmans, étant entendu que pour ces derniers le cas des Berbères ne peut être isolé, sauf exception, de l'ensemble de la communauté islamique.

1. Les Juifs

Numériquement c'est un groupe peu important, estimé en Algérie à quelque 30 000 individus en 1830, mais dont l'évolution mérite d'être soulignée car elle sera très différente de celle des Berbères islamisés.

1. *La situation en 1830 et l'occupation française.*

Il semble inutile de s'étendre sur les diverses activités qui sont alors celles des Juifs, en particulier le commerce, la banque, l'artisanat. Population en grande partie urbaine, elle compte 5 à 6000 représentants à Alger et presque autant à Constantine. Cependant il faut signaler le maintien dans les campagnes de tribus juives dont certaines nomades : les « Bahoutzim » (ceux du dehors) appelées encore « Yehoud el-Arab » (les Juifs des Arabes) qui parfois subsistèrent jusqu'au début de ce siècle. On les trouvait notamment entre le Kef et Constantine, autour de Bône, mais aussi en Kabylie, menant la même vie que leurs voisins musulmans, exerçant en particulier la profession de bijoutiers, et soumis aux mêmes superstitions, groupes types de Judéo-Berbères que l'Histoire avait conservés. Ceux qui pratiquaient le nomadisme allaient progressivement se stabiliser après l'occupation française et devenir, pour la plupart, des citadins tandis que d'autres s'adonnèrent au commerce des cotonnades ou de la droguerie notamment dans la vallée de l'oued Sahel.

Après avoir connu, avec les Arabes, un régime tolérant, les Juifs souffrirent sous les Turcs toutes sortes d'exactions, accablés d'impôts, n'ayant pas le droit de sortir de la ville sans être protégés par un Turc qu'ils payaient, obligés de porter des vêtements de couleur sombre, ne pouvant compter sur une véritable justice. Aussi beaucoup recherchaient la protection du consul de France et, à Alger tout au moins, ils accueillirent les Français comme des libérateurs.

Cependant leur état juridique ne fut pas immédiatement modifié. Certes, dans la capitulation du 5 juillet 1830, le général en chef avait pris l'engagement de respecter la liberté de religion, la propriété « des habitants de toutes les classes » ce qui paraissait impliquer l'égalité entre Musulmans et Israélites. Mais aucune disposition ne modifiait le statut de la « nation » juive qui conservait ses tribunaux (arrêté du 22 octobre 1830) avec à sa tête un chef, Jacob Bacri, qui remplaçait le caïd el Yhoud (arrêté du 16 novembre), assisté d'un conseil hébraïque (arrêté du 21 juin 1831). À côté des « Maures », les Juifs étaient intégrés dans les corps nouvellement créés, conseil municipal et chambre de commerce, mais sans que rien ne les différenciât des Musulmans sinon que leur existence propre était reconnue.

2. *De 1834 à 1870 : vers une différenciation.*

Selon Emile Larcher, l'annexion de l'Algérie à la France par l'ordonnance du 22 juillet 1834 eut pour conséquence de faire des Juifs, comme des Musulmans, des Français, mais sans leur accorder la qualité de citoyens et en les laissant soumis à leurs anciennes lois et coutumes.

C'est cependant à partir de ce moment que l'évolution se dessine. Déjà, devant la Commission d'enquête nommée en 1833, Aaron Moatti, chef de la nation juive, avait déclaré que ses compatriotes se soumettraient volontiers aux lois civiles et commerciales de la France « pourvu qu'il n'y ait rien de contraire à la loi de Moïse ». Effectivement aucune opposition ne se manifesta lorsque l'ordonnance du 10 août 1834 réduisit la compétence des tribunaux rabbiniques qui devaient être supprimés quelques années plus tard (ordonnances du 24 février 1841 et du 26 septembre 1842), les Israélites relevant désormais des tribunaux français lesquels, pour les contestations relatives à l'état civil, devaient, avant de statuer, demander l'avis écrit des rabbins. Les Musulmans restaient sous la juridiction du caïd.

Dès 1830 pour les inhumations et depuis 1836 pour les naissances, les Israélites sont astreints à une inscription sur les registres de l'état civil. En 1843, une circulaire du procureur général lue dans les synagogues invite les Juifs à faire constater leurs unions par l'officier de l'état civil français et l'usage s'en répand assez facilement, le mariage devant un maire français n'abolissant pas la soumission de principe au statut mosaïque.

En créant un Consistoire algérien à Alger et des consistoires provinciaux à Oran et Constantine, l'ordonnance du 9 novembre 1845 constituait une nouvelle étape et, selon André Chouraqui, l'installation du Consistoire algérien par le comte Guyot « au début de l'année 1847, marque la fin de l'ancien monde juif du Maghreb désormais en voie d'être complètement assimilé au judaïsme français dont il adoptait les institutions ».

En 1848 déjà, il est question de la naturalisation en masse des Israélites algériens et progressivement s'établit une situation confuse, les Juifs étant traités parfois comme des Indigènes et parfois comme des Français. Cette qualité ne leur est pas reconnue, mais depuis la loi du 16 juin 1851 les immeubles possédés par les Israélites étaient soumis à la loi française et en 1860 on impose aux Juifs le service de la milice.

Le sénatus-consulte du 14 juillet 1865 (qui intéressait aussi les Musulmans comme nous le verrons plus loin) pouvait paraître l'aboutissement de cette évolution puisqu'il déclarait dans son article 2 : « L'indigène israélite est français ; néanmoins il continue à être régi par son statut personnel... il peut, sur sa demande, être admis à jouir des droits de citoyen français ; dans ce cas il est régi par la loi française ». Il s'agissait donc de « naturalisation » individuelle et non collective. Ce fut un échec : les contraintes sociologiques l'emportèrent et seuls les plus évolués optèrent pour la citoyenneté (289 en quatre ans). Avec le soutien d'Adolphe Crémieux, devenu président de l'Alliance Israélite universelle, et celui de l'opposition libérale qui appuyait les consistoires de la métropole, ils poursuivirent leur campagne en vue d'une mesure générale et obligatoire. Ils obtinrent gain de cause et le 8 mars 1870, Emile Ollivier transmit au Conseil d'Etat un projet de loi leur donnant satisfaction, mais la guerre et la chute de l'Empire interrompirent le processus entamé.

3. 1870-1940 : la citoyenneté octroyée et vécue.

La question sera reprise pendant la guerre. Lorsque se constitue le Gouvernement de la Défense nationale, Crémieux, qui avait fait 17 voyages en Algérie dont le dernier en juin 1870, fut chargé des affaires algériennes. Investi des fonctions intérimaires de ministre de l'Intérieur et de la Guerre, il prit l'initiative du décret du 24 octobre 1870 (signé également par Gambetta, Glais-Bizoin et Fourichon) déclarant citoyens français les Israélites indigènes des départements de l'Algérie : leur statut réel et leur statut personnel étaient désormais réglés par la loi française. Il devait en résulter l'incorporation de près de 34 000 Israélites dans la population française et européenne. C'était une véritable révolution politique et sociale et, dans un colloque récent (avril 1977), M. Herly, ambassadeur de France à Jérusalem, pourra dire : « La France a, en réalité, décolonisé les Juifs d'Afrique du Nord. De colonisés qu'ils étaient, ils sont devenus les associés » pour ne pas dire des colonisateurs. Mais cela n'alla pas sans difficultés.

Difficultés d'interprétation d'abord sur la définition de Juif algérien. Pour écarter les Juifs tunisiens et marocains, le ministre de l'Intérieur Félix Lambrecht prit le décret du 7 octobre 1871 qui précisa que seuls étaient concernés « les Israélites nés en Algérie avant l'occupation française ou nés depuis cette occupation de parents établis en Algérie à l'époque où elle s'est produite ». La procédure de justification donna lieu à bien des contestations jusqu'au jour où elle fut assouplie par un décret du 16 janvier 1939 ! Et il n'est peut-être pas sans intérêt de noter que dans le décret

du 18 octobre 1892 relatif à l'enseignement primaire des indigènes les écoles privées israélites sont assimilées aux écoles privées musulmanes.

Autre difficulté d'interprétation : le sort des Juifs du Mzab (annexé en 1882) et, plus généralement, de tous ceux des territoires sahariens devenus français après le 24 octobre 1870. Contrairement à l'avis de juristes comme E. Larcher et M. Tissier, l'Administration refusa de les considérer comme citoyens et les rangea, pour leur statut électoral, dans les électeurs du 2^e collège lorsque fut appliquée la loi du 20 septembre 1947 portant statut organique de l'Algérie et c'est seulement avec l'établissement du collège unique en 1958 qu'ils devinrent des Français à part entière. A noter aussi que l'exigence d'un nom de famille et de prénoms fixes ayant été formulée dans le décret Lambrecht, les Juifs du Sud restèrent dépourvus d'un état civil régulier puisque la loi de 1882 relative à l'état civil s'appliquait seulement aux Musulmans.

Dans le domaine politique les difficultés ne furent pas moins grandes. La légalité du décret Crémieux fut immédiatement contestée et sans l'opposition de Crémieux et le besoin que le gouvernement avait de la banque juive, il est probable que Thiers l'aurait abrogé. Surtout les luttes électorales vont exacerber un antisémitisme latent car, dans une population électorale française encore peu nombreuse, votant en bloc selon les ordres du consistoire, les Juifs pouvaient être les maîtres du résultat et s'attirer l'animosité aussi bien de la gauche que de la droite comme le montrèrent les émeutes antijuives de la fin du siècle. Ce sont des radicaux qui demandèrent alors à la Chambre l'abrogation du décret Crémieux. La tourmente passera et, sans fusionner réellement avec les Européens (entre 1884 et 1896 par exemple il n'y a que 124 mariages mixtes), les Juifs assimileront remarquablement la civilisation occidentale. La guerre, où 1391 Juifs algériens laissèrent leur vie, consacra l'Union sacrée, mais dans les années qui suivirent des poussées antijuives se manifestèrent encore (à Oran dès 1921, de façon plus générale lors du Front populaire) et chaque fois des voix s'élevèrent contre le décret Crémieux.

4. 1940-1943 : la citoyenneté retirée.

La victoire de l'Allemagne nazie allait avoir des conséquences directes sur le sort des Juifs d'Algérie. La loi du 7 octobre 1940, signée par le maréchal Pétain et le garde des Sceaux Alibert, abrogea le décret Crémieux et, retirant aux Juifs la citoyenneté, les soumit à nouveau au régime du sénatus-consulte de 1865. Logiquement, assimilés désormais aux Musulmans, ils auraient dû pouvoir recourir à la loi du 4 février 1919 qui facilitait l'accession individuelle à la citoyenneté (voir plus loin) mais une loi du 11 octobre 1940 le leur interdit car ayant depuis longtemps la jouissance du statut civil français et, par suite, ne craignant pas comme les Musulmans de perdre leur statut personnel, ils auraient recouvré aisément la citoyenneté. Par les lois du 2 juin 1941 et du 18 février 1942, le gouvernement de Vichy établit un statut des Juifs qui non seulement excluait ceux-ci de la vie politique mais les chassait des écoles et les vouait à la misère sinon à la mort.

On s'explique donc la grande part des Juifs dans l'organisation de la résistance et la préparation du débarquement des Alliés en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942. Mais, la victoire acquise, dans les semaines et les mois qui suivirent, le plus étonnant fut de voir, sous l'autorité de l'amiral Darlan puis celle du général Giraud, que le sort des Juifs n'était pas modifié. Certes une ordonnance du 14 mars 1943 avait déclaré nulles toutes les dispositions législatives et réglementaires prises en France depuis le 22 juin 1940 et contenant une discrimination fondée sur la qualité de juif, mais le même jour une autre ordonnance abrogeait à nouveau le décret Crémieux encore plus complètement qu'en 1940 puisqu'elle s'étendait aux anciens combattants pour lesquels Vichy avait fait une exception lorsqu'ils étaient titulaires de certaines décorations.

5. 1943-1962 : la citoyenneté recouvrée.

Comme cette ordonnance prévoyait qu'un décret déterminerait dans les trois mois les conditions de cette nouvelle abrogation du décret Crémieux et que ces conditions ne furent pas précisées dans les délais prévus, le Comité Français de la Libération Nationale, qui siégeait alors à Alger, put décider, le 20 octobre 1943, sans heurter de front Giraud encore au gouvernement, que le décret Crémieux était toujours en vigueur. Mais c'est l'ordonnance du 9 août 1944 sur le rétablissement de la légalité républicaine qui annulera celle du 14 mars 1943 abrogeant le décret Crémieux.

Les Juifs retrouvent donc le *statu quo ante* et ils reprennent leur place dans la communauté algérienne, toujours de plus en plus proches de la population européenne par leur évolution, mais continuant à former un groupe particulier, nettement différencié. Durant la guerre d'Algérie, le F.L.N. essaya à plusieurs reprises de les attirer à lui en affirmant leur « appartenance à la nation algérienne », notamment en 1956. Par la voix du Comité Juif Algérien d'Etudes Sociales, les Juifs répondent alors qu'ils « entendent rester fidèles à la vocation qui les fait également proches des deux autres communautés religieuses, musulmane et chrétienne ». Par suite de leur origine et de leur formation, ils se trouvaient évidemment en porte-à-faux, mais lorsqu'il fallut faire le choix décisif, ils optèrent, dans l'immense majorité, pour la patrie française : très peu restèrent en Algérie ; certains, à partir d'Oran, gagnèrent l'Espagne ; malgré l'envoi d'agents recruteurs, Israël n'en accueillit que 15 000. Au total, sur un peu plus de 140 000 vivant en Algérie, 125 000 environ devinrent, comme les autres Français, des « rapatriés ». Et dans le creuset ethnique français intervint désormais une composante berbère non négligeable.

II. Les Musulmans

La population algérienne en 1830 devait compter environ trois millions d'individus dont un tiers en « pays berbère ». Avec l'extension de la conquête tous subirent par contact une certaine transformation (on dirait aujourd'hui une acculturation) et on estimera rapidement que les « Kabyles » (le mot désignant au début les montagnards) étaient plus susceptibles d'évolution que les « Arabes ». Rien ne permet de l'affirmer avec certitude dans l'étude juridique que nous allons faire car les statistiques relatives à l'application des lois assimilationnistes (1) ne distinguent pas les deux éléments.

Si, comme pour les Juifs, l'accession à la citoyenneté est au centre de l'étude, les grandes dates historiques, à l'exception de 1865, ne sont pas les mêmes et les résultats absolument différents.

1. *Jusqu'en 1865 : la citoyenneté impossible.*

Les idées assimilatrices se manifestèrent rapidement et, à la date du 10 juillet 1830, le *Sémaphore de Marseille* écrivait : « Le complément à cette victoire est une loi en deux articles : 1) Alger, Oran et Constantine font partie du territoire français ; 2) Ils forment trois départements français ». Une telle décision aurait eu évidemment des conséquences immédiates sur la condition des habitants. Elle ne fut pas prise mais beaucoup considérèrent dès ce moment que les indigènes de l'Algérie n'étaient plus des étrangers et pour certains militaires leur vocation à devenir citoyens français ne faisait aucun doute : « Nous avons des citoyens français qui sont juifs, protestants, catholiques ; pourquoi n'ajouterions-nous pas à cette liste les musulmans ? » écrivait en 1849 le capitaine Richard et Bugeaud lui-même assignait aux Bureaux arabes en ce qui concerne les Indigènes : « à la longue les iden-

tifier avec nous, de manière à ne former qu'un seul peuple sous le gouvernement paternel du roi des Français». En 1852, devenu président de la République, le prince Napoléon affirme, dans son grand discours à Bordeaux : « En face de Marseille nous avons un vaste royaume à assimiler à la France » et en 1858, le prince Jérôme, ministre de l'Algérie et des Colonies, parle d'« une fusion des races à obtenir » et d'« une nationalité armée et vivace qu'il faut éteindre par l'assimilation ». Débarquant à Alger, lors de son second voyage en 1865, Napoléon III dit aux Européens : « Traitez les Arabes au milieu desquels vous devez vivre comme des compatriotes ». De plus, jusqu'en 1870 tout au moins, les Français d'Algérie lorsqu'ils réclament l'assimilation à la France, si c'est d'abord à leur condition propre qu'ils pensent, ils demandent aussi la naturalisation collective des Indigènes.

La législation, dans son ensemble, va dans le sens assimilationniste et on pourrait citer nombre de décisions concernant directement les Indigènes dans divers domaines : judiciaire (ordonnances du 28 février 1841 et du 26 septembre 1842, cette dernière subordonnant la justice indigène à la justice française), sanitaire (la vaccination) et surtout foncier (la législation sur les habous, les ordonnances de 1844 et 1846, la loi du 16 juin 1851 et certains aspects du sénatus-consulte du 22 avril 1863). Mais la condition juridique de l'Indigène ne s'en trouve pas modifiée. Il est vrai qu'à l'époque l'acquisition de la citoyenneté est difficile pour tout étranger et on sait que le général Yusuf, bien que converti au catholicisme en 1845, malgré les services rendus, ne fut intégré dans le cadre des officiers français qu'en 1851 grâce à Saint-Arnaud devenu ministre de la Guerre. Pour les Indigènes d'Algérie la « naturalisation » était juridiquement impossible. On n'avait pas admis, comme on le fera pour les établissements de l'Inde, que l'annexion créait la citoyenneté, mais on ne les considérait pas comme des étrangers et, par conséquent, on ne pouvait leur appliquer les règles suivies par ceux-ci pour changer de nationalité puisque la nationalité algérienne n'était pas reconnue. Le sénatus-consulte du 14 juillet 1865 mettra un terme à cette situation.

2. 1865-1946 : la citoyenneté par option individuelle.

a. Le sénatus-consulte du 14 juillet 1865

« L'indigène musulman est Français ; néanmoins, il continuera d'être régi par la loi musulmane. Il peut être admis à servir dans les armées de terre et de mer. Il peut être appelé à des fonctions et emplois civils en Algérie. Il peut, sur sa demande, être admis à jouir des droits de citoyen français ; dans ce cas, il est régi par les lois civiles et politiques de la France ». Tel est l'article 1 du sénatus-consulte, l'article 2, rédigé dans des termes presque identiques, concernant l'indigène Israélite (voir ci-dessus). Le texte ne précisait pas que la qualité du musulman ou de l'israélite non naturalisé était celle de « sujet français », mais c'est l'expression qui s'imposa. Un décret du 24 avril 1866 énuméra les emplois et fonctions ouverts aux non-naturalisés.

La qualité de citoyen était conférée par décret impérial rendu en Conseil d'Etat. Seule condition exigée : avoir 21 ans accomplis, les formalités à remplir étant intentionnellement peu nombreuses et très simples pour ne pas rebuter les demandeurs. Si le rapporteur devant le Sénat, M. Delangle, était assez sceptique sur les résultats à atteindre dans l'immédiat (faisant confiance par contre aux notables israélites), le conseiller d'Etat Flandin, responsable de l'exposé des motifs, manifestait une plus grande confiance dans un texte qui mérite d'être cité : « Le fanatisme musulman, écrivait-il, a bien perdu de son ardeur et de son intolérance ; sous l'influence de trente-cinq années de relations quotidiennes, le commerce, l'industrie, les travaux de l'agriculture, les besoins d'une existence plus sédentaire, ont rapproché les peuples, adouci les habitudes et les mœurs, et déjà un rayon de la civilisation française a pénétré dans la société africaine. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire

que la loi de Mahomet règne d'une manière également absolue sur la population musulmane; les Kabyles qui descendent de familles chrétiennes réfugiées (sic), diffèrent des autres Arabes (sic) sous le triple rapport des mœurs, des lois et du culte même. Ce million d'hommes qui ne pratique pas la polygamie, dont les familles sont constituées à l'instar des nôtres, qui s'est montré sensible aux avantages de la civilisation, voudra profiter du nouveau bienfait que lui apportera le sénatus-consulte».

L'illusion devait se dissiper au fil des années. Sans parler du fait qu'après 1870, l'administration algérienne devint franchement hostile à la «naturalisation» des Musulmans, ceux-ci restèrent indifférents à l'offre qui leur était faite, considérant la «naturalisation» comme une apostasie et ne voulant pas de droits politiques impliquant la renonciation à leur statut personnel et leur imposant des charges nouvelles tel le service militaire : de 1865 à 1900, il y eut 1151 nouveaux citoyens musulmans soit une trentaine par an. Si les Juifs avaient montré peu d'enthousiasme pour la citoyenneté française dans les années qui suivirent immédiatement le sénatus-consulte, si les étrangers boudaient également la naturalisation (moins de 30 000 de 1865 à 1900), il est certain que comparativement à leur nombre, ce sont les Musulmans qui s'en désintéressaient le plus et, faute d'avoir consulté les dossiers individuels, il n'est guère possible d'affirmer à coup sûr que la majorité des nouveaux citoyens musulmans était d'origine berbère. La chose reste cependant possible et même probable compte tenu de la politique particulière menée en Kabylie et que nous préciserons plus loin.

b. L'assimilation en marge du sénatus-consulte.

Sans que le régime défini par le sénatus-consulte changeât, s'ajoutant aux modifications imposées par les contacts d'une vie commune, la législation, sous les formes les plus diverses, intervenait dans le sens de l'assimilation. Nous ne pouvons que citer quelques exemples sans les développer : l'extension progressive du territoire civil, les lois foncières de 1873 et 1887, l'établissement de l'état-civil en 1882, l'application du code forestier français, l'organisation de la justice avec depuis 1870 des cours d'assises sur le modèle métropolitain (magistrats et jurés) et une justice de paix où des décrets de 1886 et 1889 diminuent la compétence des cadis au profit des juges de paix français (en Kabylie depuis 1874 le juge de paix s'était substitué à la djemaa), etc. La législation, tout en servant les intérêts de la colonisation, et peut-être pour cela, semblait vouloir marquer l'Algérie à l'effigie de la métropole avec pour but final une véritable assimilation qui ne se limiterait pas à l'élément européen.

Mais quelle part du pouvoir était dévolue aux indigènes? Dans les assemblées locales, ils avaient obtenu une représentation dès le début de l'occupation puisqu'on trouve des Maures et des Juifs au sein des l'administration municipale d'Alger en 1830. Par la suite la représentation des Musulmans fut étendue à tous les conseils municipaux, aux commissions municipales des communes mixtes, aux conseils généraux, aux Assemblées algériennes. Cependant elle demeura toujours limitée dans son nombre et ses attributions : dans les communes mixtes, l'administrateur détenait la réalité du pouvoir; dans les communes de plein exercice, les conseillers musulmans ne pouvaient former plus du quart de l'effectif total et ne participaient pas à l'élection du maire et des adjoints (décrets du 7 avril 1884); dans les conseils généraux, les assesseurs musulmans d'abord nommés furent élus à partir de 1908, leur nombre étant limité à six. Lors de la création des Délégations financières, en 1898, à côté des 48 délégués européens siégeaient 21 délégués indigènes dont 15 Arabes et 6 Kabyles. C'était peu, mais on pouvait penser qu'il y avait là l'amorce d'une véritable association des Musulmans à la vie publique française que viendrait couronner la citoyenneté.

Une institution cependant démentait le sens de cette évolution ou, tout au moins,

dressait un obstacle majeur : l'indigénat ou plus exactement « les infractions spéciales à l'indigénat » qu'on qualifia, à tort, de Code de l'indigénat. Dès 1874, un décret, destiné d'abord à la seule Kabylie récemment insurgée, avait organisé de manière différente la justice pénale pour les Indigènes soumis désormais à des infractions spéciales dont la répression fut ensuite remise aux administrateurs qui reprenaient ainsi certains pouvoirs des anciens officiers des bureaux arabes. La loi du 28 juin 1881 qui devait être une expérience provisoire prévue pour sept ans fut, en réalité, prorogée à maintes reprises et son application ne cessa qu'en 1928. Elle rejetait en somme les Indigènes dans une véritable « réserve » juridique et constituait la négation même de la politique d'assimilation.

Certains toutefois pensaient que celle-ci pouvait aboutir soit en prenant une forme spéciale, l'évangélisation, soit en s'adressant à une minorité qui serait privilégiée, les Kabyles.

Dans toutes les colonies, les religieux essayèrent d'amener à eux les Indigènes. En Algérie les autorités civiles et militaires furent rarement favorables à cette politique qui, par suite, demeura limitée. L'action porta essentiellement sur deux régions : les plaines moyennes du Chélif et la Grande Kabylie avec, dans les deux cas, l'influence prépondérante de Mgr Lavigerie. Dans le Chélif, il fonda deux villages, Saint-Cyprien (1873) et Sainte-Monique (1875) peuplés par des orphelins indigènes recueillis lors de la famine de 1867-1868 et qui, mariés, formèrent des ménages de petits colons catholiques : si l'expérience ne fut pas un plein succès, cependant un certain nombre de ces colons et surtout leurs descendants s'agrégèrent à la société européenne. En Kabylie agirent à la fois les protestants (dont des missionnaires anglais à Djema Saharidj en 1881) et les catholiques. Parmi ceux-ci, les Jésuites furent les initiateurs vers 1850 mais ils cédèrent ensuite la place aux Pères Blancs arrivés en 1873 et qui, comme leurs prédécesseurs, firent de l'enseignement la pièce maîtresse de l'apostolat, ne cherchant pas à obtenir des conversions immédiates mais escomptant l'évolution future vers la francisation. Leur première classe s'ouvrit en 1873 à Taguemount-Azzouz, dans l'arrondissement de Fort-National et, en 1885, une section Ecole normale fut adjointe avec l'espoir d'en faire une pépinière d'instituteurs kabyles. A la fin du siècle, les Pères Blancs disposaient de sept stations en Kabylie et parmi leurs anciens élèves on trouvait des convertis. Dès 1883 une partie de la Bible avait été traduite en kabyle sous le titre *Biblia Kabyli*. Mais, au total, c'est par dizaines tout au plus que pouvaient se dénombrer ces succès et la conversion n'impliquait pas *ipso facto* la citoyenneté.

Le choix de la Kabylie n'était pas propre aux religieux. Il y eut une *politique du privilège kabyle* reposant sur ce qu'on a appelé parfois le « mythe kabyle » en vertu duquel le Berbère était beaucoup plus assimilable que l'Arabe. Cette politique se manifesta surtout à la fin du XIX^e siècle avec l'administrateur Sabatier, futur député radical d'Oran, qui voulait « préparer les voies à une fusion ethnique entre Européens et Kabyles », et son caractère essentiel fut le développement de l'instruction. Commencée en 1882, malgré certaines réticences des intéressés et la mauvaise volonté des municipalités, les résultats furent notables : en 1909 la scolarisation en Kabylie avait touché plus de 13 000 individus et de 1883 à 1906 la seule école de Taourirt-Mimoun avait envoyé 56 élèves instituteurs à l'Ecole normale d'Alger-Bouzaréa où près des neuf dixièmes des élèves-maîtres indigènes d'origine rurale étaient des Kabyles, essentiellement de l'arrondissement de Tizi-Ouzou. Quelques-uns des kabyles scolarisés se feront naturaliser, mais en petit nombre, et on peut affirmer qu'à la veille de la guerre l'accession à la citoyenneté par option individuelle était un échec que Burdeau constatait déjà en 1891 lorsqu'il écrivait, après avoir cependant exprimé ses espoirs dans les Kabyles : « Il faut s'y résigner : la naturalisation des indigènes sera le dernier terme d'une longue évolution ».

c. La loi du 4 février 1919 et l'évolution jusqu'en 1944.

Mais la scolarisation, en Kabylie et ailleurs, fut dans les années précédant la guerre, la source du mouvement « Jeune Algérien » qui, loin d'avoir, à l'origine, un caractère nationaliste, exprimait, au contraire, des revendications allant dans le sens de l'assimilation comme la suppression du régime de l'indigénat et l'extension de la représentation politique des Musulmans. Par la suite certains de ces Jeunes Algériens parlèrent de la « naturalisation dans le statut musulman » d'autant plus que la population indigène d'Algérie avait fourni un effort de guerre important et qu'une loi du 29 septembre 1916 avait conféré aux Sénégalais des quatre communes (Dakar, Gorée, Saint-Louis, Rufisque), qui étaient déjà électeurs à la Chambre des députés, la citoyenneté sans abandon du statut personnel.

Les réformes qui intervinrent après la guerre n'allèrent pas aussi loin. Si les Indigènes obtinrent quelques améliorations comme l'accès à de larges secteurs de la fonction publique, l'exemption pour beaucoup du régime de l'indigénat, l'égalité fiscale, l'élargissement du corps électoral, l'augmentation du nombre des conseillers municipaux et généraux, par contre l'accès à la citoyenneté ne fut guère facilité : la loi du 4 février 1919, dite loi Jonnart, ouvrait une procédure judiciaire offrant plus de garanties puisqu'elle retirait, en principe, la décision à l'arbitraire du gouvernement, mais elle exigeait des conditions qui la rendaient en fait plus restrictive que le sénatus-consulte de 1865 lequel d'ailleurs demeurait en application. En effet, il fallait d'abord remplir quatre conditions : être âgé de 25 ans, être monogame ou célibataire, n'avoir jamais subi une condamnation grave, avoir deux ans de résidence consécutive. Une condition supplémentaire s'ajoutait parmi sept autres : avoir servi dans l'armée et justifier de sa bonne conduite ; savoir lire et écrire en français ; être propriétaire ou fermier ou commerçant patenté et sédentaire ; être titulaire d'une fonction publique ou retraité ; avoir été investi d'un mandat public électif ; être titulaire d'une décoration française ; être né d'un père devenu citoyen français alors que le demandeur avait atteint l'âge de 21 ans. La loi ne s'appliquait pas aux Territoires du Sud et durant quelques années elle fut même interprétée comme ne s'appliquant qu'aux Indigènes du sexe masculin et c'est une loi du 18 août 1929 qui décida que la femme indigène pourrait acquérir la citoyenneté dans les mêmes conditions que les hommes.

Aussi, tout en s'accroissant, les naturalisations restèrent peu nombreuses. D'une quarantaine par an dans les années qui précèdent la guerre, le nombre s'éleva ensuite pour atteindre une moyenne de 138 de 1919 à 1937 (ce qui n'est pas négligeable si l'on considère la permanence de l'hostilité administrative) avec toutefois une différence importante entre le début et la fin de la période : 83 de 1919 à 1925, près de 400 de 1931 à 1936. A ce moment on comptait 7635 naturalisés musulmans pour toute l'Algérie. Le nombre maximum doit s'établir autour de 10 000 et jusqu'en 1936 les statistiques démographiques les comptaient dans les non-musulmans, effaçant ainsi la religion par le statut juridique. En se reportant au total de la population française musulmane de l'Algérie (6 161 000 en 1936, 7 612 000 en 1948, 8 365 000 en 1954), on doit conclure que si les résultats s'améliorèrent après 1919, les Musulmans, dans leur immense majorité, restèrent hostiles à l'accession à la citoyenneté française. On s'en étonnera moins si l'on sait qu'en 1948, seulement un peu plus de 250 000 étaient capables d'écrire en français. Et comme l'effort de scolarisation fut surtout poussé en Kabylie, on s'explique qu'un nombre appréciable de petits fonctionnaires et de commerçants se firent « naturaliser » au point que l'ancien gouverneur Viollette cite même une commune, celle de Mékla, où la majorité des citoyens inscrits sur les listes électorales était composée de « naturalisés ». Est-ce l'exception qui confirme la règle ?

Peut-être n'est-il pas inutile de signaler, à la suite de Jacques Lambert, l'une des conséquences d'une loi du gouvernement de Vichy, la loi du 17 février 1942, précisant les conditions d'application de la législation sur la naturalisation en Algérie.

De cette loi il résultait que l'enfant né en France de deux Indigènes algériens serait citoyen avec statut civil et politique français s'il était domicilié en France. Du seul fait de sa naissance et de son domicile en France, il devenait citoyen à part entière. C'était toujours la conception assimilationniste avec accession individuelle à la citoyenneté, mais dans ce cas elle n'était pas sollicitée.

3. 1944-1962 : la citoyenneté collective non sollicitée.

a. Une idée ancienne.

Depuis longtemps certains avaient pensé étendre aux Musulmans les dispositions prises à l'égard des Juifs en 1870 et nous ne pouvons que présenter un panorama rapide des principales de ces tentatives.

En 1887 les députés Michelin et Gaulier, tous les deux députés de Paris et radicaux, proposent de déclarer citoyens français les indigènes musulmans de l'Algérie tout en leur permettant de conserver leur statut personnel et, en 1889, Michelin renouvelle la proposition avec son collègue Cluseret, ex-général de la Commune. C'était une demande émanant de l'extrême-gauche et Michelin disait : « Il est inadmissible que les indigènes musulmans n'aient que des obligations et des devoirs sans recevoir aucune compensation. Il est impossible que les juifs d'Algérie continuent à bénéficier seuls des faveurs de la République ».

En 1890, le député Martineau, de tendance modérée, propose une « naturalisation » collective mais progressive, s'étendant sur plusieurs années. En Algérie, pour des raisons différentes, elle soulève l'opposition des Européens et des Musulmans. Elle n'est pas discutée.

Le député Bazille, de la Vienne, qui s'intéressait spécialement aux questions militaires et coloniales, demande en 1895 d'accorder la citoyenneté aux officiers musulmans tandis que les sous-officiers et soldats devaient la solliciter après un temps déterminé de service. Sa demande n'est pas examinée mais, pendant la guerre, les propositions de loi se multiplieront pour faciliter aux militaires et anciens militaires musulmans l'accession à la citoyenneté, toujours sans résultats à cause notamment de l'opposition de l'administration algérienne.

Avant la guerre, le mouvement des « Jeunes Algériens » avait comporté une tendance très assimilationniste représentée par des naturalisés et par d'autres disposés à accepter le *compelle intrare* (le « forcez-les d'entrer » de l'Evangile) qui leur ouvrirait d'autorité l'accès de la cité française en abandonnant leur statut personnel. Après la guerre, sous l'influence de l'émir Khaled, la majorité des Jeunes Algériens refuse une « naturalisation » impliquant l'abandon du statut personnel.

Certains réformateurs sont amenés à penser que l'accession à la citoyenneté devait passer par la pratique des droits politiques et, dans ce sens, sont formulées, à la Chambre, les propositions Soulier (socialiste) en 1924, Moutet (socialiste) en 1926 et Guernut (radical-socialiste) en 1930, toutes demandant une représentation spéciale au Parlement des indigènes non-citoyens, en précisant parfois que seuls des citoyens français seraient éligibles.

A cause du nouveau contexte politique, l'arrivée au pouvoir du Front populaire en 1936, l'un de ces projets devait avoir des répercussions particulières. C'était une proposition de loi de 1931 due à Maurice Viollette, ancien gouverneur général de l'Algérie (1925-1927), et prise en compte par le gouvernement Blum : elle accordait le droit de vote aux élections parlementaires à une élite indigène (quelque 25 000 individus au début mais beaucoup plus par la suite avec le développement de l'instruction) sans abandon du statut personnel musulman. L'opposition fut telle, en Algérie surtout de la part des citoyens français, que le projet ne vint jamais en discussion.

Quant aux deux propositions, en 1938, de Cuttoli (radical-socialiste de Constantine) et Devaud (Parti Social Français de Constantine), elles passèrent inaperçues

malgré leur originalité puisqu'elles accordaient automatiquement la citoyenneté à certaines catégories de Musulmans avec la faculté pour chaque individu de renoncer à cette assimilation qui comportait l'abandon du statut personnel.

b. L'application : l'Indigène citoyen.

C'est à Alger, pendant la guerre, que le Comité de la Libération Nationale, avec les généraux de Gaulle et Catroux, fit un pas décisif. Dans son article 3, l'ordonnance du 7 mars 1944 déclara « citoyens français, à titre personnel... les Français musulmans de sexe masculin » appartenant à diverses catégories : anciens officiers, titulaires de certains diplômes ou de certaines décorations, fonctionnaires, personnalités diverses, au total 50 à 60 000 personnes.

L'ordonnance du 14 mars 1945 accorda curieusement une demi-citoyenneté aux Françaises et Français musulmans algériens résidant « en France continentale d'une façon continue depuis le 3 septembre 1938 » : ils pouvaient exercer le droit de vote sur le territoire continental aux élections municipales et cantonales mais non aux élections législatives.

La loi Lamine-Gueye du 7 mai 1946 semblait marquer le terme de l'évolution en débordant largement le cadre de l'Algérie puisqu'elle intéressait tous les ressortissants des territoires français qui se voyaient attribuer la qualité de citoyen en conservant leur statut personnel. Cette loi révolutionnaire qu'on a comparé à l'édit de Caracalla de 212 n'hésitait pas à dissocier le statut politique et le statut civil. Et, dans ses articles 80 et 82, la Constitution du 27 octobre 1946 confirma cette décision capitale.

Mais, dans l'application, les principes subirent quelques entorses. Si le statut de l'Algérie du 20 septembre 1947 confirme la qualité de citoyens à « tous les ressortissants de nationalité française des départements d'Algérie », cependant pour l'exercice des droits électoraux, il les répartit en deux collèges et il laisse à l'Assemblée Algérienne (qui ne le fera jamais) le soin de se prononcer sur le vote des femmes.

Il faudra attendre la guerre d'Algérie pour que l'évolution se précipite. En 1955 le gouverneur Soustelle préconise « l'intégration » : l'Algérie aurait conservé son « originalité ethnique, linguistique, religieuse » (à l'opposé de la politique d'assimilation) mais dans tous les autres domaines aurait été considérée comme une province française, ce qui impliquait le collège unique et le vote des femmes. Il en sera ainsi après les journées de mai 1958 et le voyage du général de Gaulle.

Les Musulmans d'Algérie acquéraient donc la pleine citoyenneté au moment où l'Algérie allait cesser d'être française et, avec les accords d'Evian du 18 mars 1962, on assiste à un renversement de la situation : c'est la nationalité algérienne qui était offerte dans un délai de trois ans à certains Français nés en Algérie et y résidant depuis dix ans ou justifiant de vingt années de résidence. Quant aux Musulmans qui voulurent rester Français, et que le gouvernement français n'était guère disposé à accueillir, ils durent, quand ils le purent, quitter l'Algérie, emportant avec eux leur statut de citoyens français. Du moins ils le croyaient, ne serait-ce qu'après le discours du général de Gaulle les proclamant « Français à part entière » le 4 juin 1958, mais il fallut des dispositions spéciales (un décret du 27 novembre 1962) pour qu'ils puissent faire reconnaître leur citoyenneté par une déclaration soumise à enregistrement (payant) devant les tribunaux civils : de la citoyenneté collective non sollicitée on en était revenu à la citoyenneté par option individuelle. A la fin des années 70 ces Français constituaient une communauté d'environ 250 000 individus encore mal intégrés. Du point de vue qui est le nôtre, il serait très intéressant de connaître la proportion de ceux qui revendiquent une origine berbère.

Le bilan des tentatives d'assimilation de la population indigène d'Algérie se traduit donc par un diptyque à deux volets très contrastés. Sur l'un, concernant les Juifs, on lit le succès : une assimilation réussie à peu près au même titre que celle des étrangers européens venus s'établir en Algérie et les effets du décret Crémieux

se comparent à ceux de la loi en 1889 relative à la naturalisation automatique. Sur l'autre volet concernant les Musulmans, les faits et les chiffres montrent l'échec à peu près total de l'idéal d'un Jules Ferry (« La politique française n'a et ne peut avoir qu'une formule : l'assimilation ») : s'il est probable que la politique du privilège kabyle a favorisé les « naturalisations » des Berbères, il n'en demeure pas moins que celles-ci sont peu nombreuses. Dans la vie politique française seuls comptent aujourd'hui, comme apport algérien non européen : d'une part les Juifs et, d'autre part, les Musulmans qui ont pu suivre le flot des « rapatriés ». On notera que numériquement au départ les deux groupes étaient d'importance à peu près égale mais que l'un représentait la quasi totalité d'une communauté expatriée et l'autre moins des deux centièmes d'une communauté demeurée enracinée.

(1) On écrit le plus souvent assimilationniste au lieu de assimilatrice. Le mot assimilationniste n'ayant pas encore acquis droit de cité dans les dictionnaires, qui ne connaissent qu'assimilateur, on l'écrit indifféremment avec un *n* comme traditionaliste ou deux *n* comme illusionniste.

BIBLIOGRAPHIE

L'histoire de l'assimilation constituant le fond même de l'histoire de l'Algérie contemporaine (1830-1962), les travaux qui abordent ce sujet sont très nombreux. Aussi nous ne pouvons que signaler quelques instruments de recherche et des ouvrages essentiels présentés dans l'ordre chronologique.

I. Les textes législatifs

Ils sont évidemment la base de toute étude et il faut recourir aux *Journaux officiels* de la République française et de l'Algérie qui, sous des titres divers, forment des séries continues pour toute la période étudiée.

Pour les périodes déjà anciennes, les textes concernant l'Algérie sont rassemblés et commentés dans des ouvrages de grande valeur :

MENERVILLE M.P. de, *Dictionnaire de la législation algérienne*, 3 vol., 1830-1860, 702 p.; 1860-1866, 356 p.; 1866-1872, 341 p.

ESTOUBLON R. et LEFEBURE A., *Code de l'Algérie annoté. Recueil chronologique des lois, ordonnances, décrets, arrêtés, circulaires, etc. formant la législation algérienne actuellement en vigueur avec les travaux préparatoires et l'indication de la jurisprudence*, Vol. 1, 1830-1895, 1064 + 135 p., suivi de suppléments annuels dont le dernier paraît être celui de 1914-1915 publié en 1924, à Alger.

II. Ouvrages généraux

LARCHER E. et RECTENWALD G., *Traité élémentaire de législation algérienne*, Paris, 1923, 3^e éd., 3 vol. (777 p., 670 p., 652 p.).

GIRAULT A., *Principes de colonisation et de législation coloniale... L'Algérie*, 7^e éd. révisée par L. Milliot, Bordeaux, Paris, 1938, XI-493 p.

PASSERON R., *Cours de droit algérien*, Alger, 1947, 410 p.

III. Etudes sur les Juifs

COHEN J., *Les Israélites algériens et le décret Crémieux*, Paris, thèse, 1900, VIII-304 p.

EISENBETH M., *Le judaïsme nord-africain. Etudes démographiques sur les Israélites du département de Constantine*, Constantine, 1931, XI-285 p.

MARTIN C., *Les Israélites algériens de 1830 à 1902*, Paris, Héraclès, 1936, thèse, 389 p.

ANSKY M., *Les Juifs algériens, du décret Crémieux à la Libération*, Paris, éd. du Centre, 1950, 375 p.

EISENBETH M., « Les Juifs en Algérie et en Tunisie à l'époque turque (1516-1830) », *Revue africaine* 1952, p. 114-187, 343-384 (sources et bibliographie).

CHOURAQUI A., *Les Juifs d'Afrique du Nord*, Paris, P.U.F. 1952, 398 p. (bibliographie) et *La saga des Juifs en Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1972, 395 p.

CHEMOUILLI H., *Une Diaspora méconnue : les Juifs d'Algérie*, Paris, chez l'auteur, 1976, 327 p.

AYOUN R. et COHEN B., *Les Juifs d'Algérie, deux mille ans d'histoire*, Paris, J.C. Lattès, 1982, 264 p.

ABITBOL M., *Les Juifs d'Afrique du Nord sous Vichy*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1983, 220 p.

IV. Etudes sur les Musulmans

HAMET I., *Les Musulmans français du nord de l'Afrique*, Paris, Colin, 1906, 315 p.

VIOLLETTE M., *L'Algérie vivra-t-elle ?* Paris, Alcan, 1931, 503 p.

VIARD P.E., *Les droits politiques des Indigènes d'Algérie*, Paris, Recueil Sirey, 1937, 226 p.

LAZARD C., *L'accession des indigènes algériens à la citoyenneté française*, Paris, thèse de droit, 1938, 138 p.

BOUSQUET G.H., *L'Islam maghrébin*, Alger, 4^e éd. 1955, 244 p.

LACOSTE C., *Bibliographie ethnologique de la Grande Kabylie*, Paris, La Haye, Mouton et Cie 1962, 104 p. (utiles indications bibliographiques avec analyses).

AGERON C.R., *Les Algériens musulmans et la France*, Paris, P.U.F., thèse, 1968, 2 vol., 1298 p. (abondante bibliographie).

IBAZIZEN A., *Le pont de Bereq'Mouch ou Le bond de mille ans*, Paris, la Table Ronde, 1979, 326 p., Id., *Le Testament d'un Berbère*, Paris, Albatros, 1984, 212 p.

X. YACONO

A301. ASSODÉ

Située au cœur du massif de l'Aïr, par 18°27'50" N et 08°36'00" E, Assodé est une immense cité aujourd'hui désertée et en ruines. Couvrant une superficie de plus de 70 ha, elle est établie en rive droite du kori qui porte ce nom, étirée au pied de collines peu élevées selon une orientation nord-ouest sud-est. C'est là que résidait encore au début du siècle l'anastafidet*, le chef élu des Touaregs de souche Kel Owey.

On est assez bien renseigné sur les dernières années d'occupation d'Assodé. En 1850, se rendant à Agadez, l'explorateur allemand H. Barth passe à proximité; sans voir lui-même la ville, il apprend de source sûre qu'Assodé est toujours un marché actif, bien que la ville soit déjà en grande partie en ruines; en 1909, R. Chudeau signale encore 69 maisons habitées et la présence de 200 habitants; en 1922, Fr. Rodd trouve la ville complètement abandonnée. En 1978, nous avons nous-même eu la chance de pouvoir nous entretenir à deux reprises avec un touareg réputé nonagénaire, Hamadou El Hadji Dogeri, qui nous a déclaré être né à Assodé, y avoir passé son enfance et avoir assisté à l'abandon définitif de la ville. Celui-ci aurait eu lieu en 1917 et serait à mettre en relation avec la révolte de Kaossen et le soulèvement de l'Aïr. Les dernières maisons habitées auraient été incendiées cette année-là, lors des troubles nés de la dissidence, et leurs habitants auraient fui sans jamais revenir.

Si la tradition unanime rapporte que l'ancienne capitale de l'Aïr a toujours été une ville Kel Owey, les ruines n'avaient par contre jamais fait l'objet de recherches archéologiques systématiques jusqu'à une époque très récente. En l'absence de tout document de fouilles, il était donc à peu près impossible d'évaluer leur ancienneté réelle. C'est pour tenter d'apporter une réponse à ce problème que nous avons effectué plusieurs campagnes de fouilles sur le site à partir de 1977, dans le cadre de recherches destinées à reconstituer les phases successives du peuplement préhistorique et historique du massif.

Ces différentes campagnes ne nous ont pas permis de déceler de stades successifs d'occupation du sol à Assodé. Les maisons et leurs dépendances, souvent étroitement imbriquées les unes dans les autres, forment un tissu urbain parfois très dense, qu'éclaircit un dédale d'allées et de courettes séparées par des murets. Il est visible que tous ces bâtiments ont été édifiés en maçonnerie de blocs et d'éclats rocheux



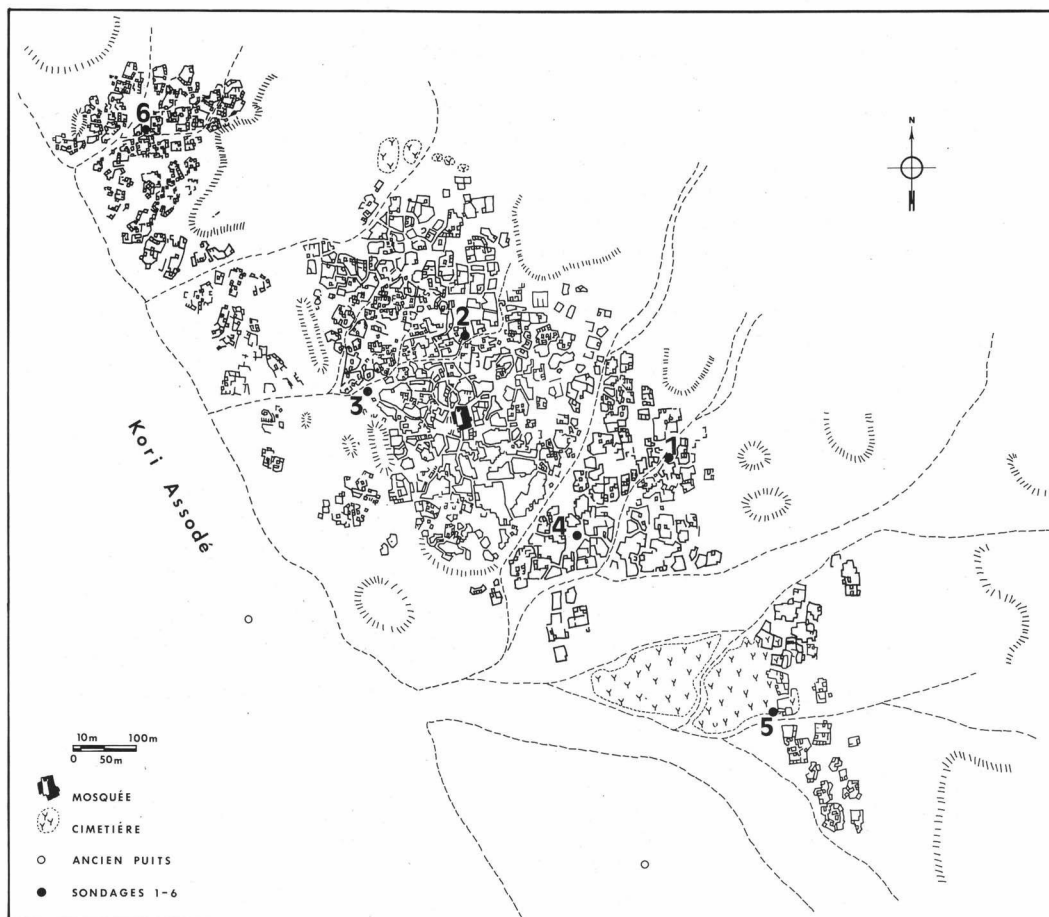
Vue d'ensemble des ruines d'Assodé, avec la grande mosquée au dernier plan. Celle-ci n'est que partiellement en ruines; elle est de plan rectangulaire et du type à couloirs traditionnel dans l'Aïr. Ses dimensions sont par contre inhabituelles : cinq couloirs communicants orientés nord-sud parallèles à la façade orientale, qui ne mesure pas loin de 35 m de long, une grande cour intérieure avec son minaret, des bâtiments sur le côté ouest en font un édifice très important couvrant environ 900 m², le plus vaste que nous connaissions dans le massif. Fr. Rodd en a publié un plan fidèle mais succinct en 1926; de nouveaux relevés, détaillés et complets, ont été effectués en 1986 par P. Cressier (photo J.-P. Roset).

de toute taille, provenant des collines voisines et liés au torchis; aucun ne semble avoir été implanté sur les décombres de constructions antérieures ou sur les vestiges d'un habitat beaucoup plus ancien. Différents sondages pratiqués notamment dans les endroits où les ruines sont un peu surélevées par rapport au reste de la ville ont régulièrement montré que ces petites éminences correspondent en réalité à des reliefs naturels.

Tout semble donc n'exister qu'en surface. Cet immense champ de ruines matérialise-t-il une ou plusieurs périodes d'occupation distinctes? Rien à notre avis ne permet de le voir dans l'aspect extérieur des différents quartiers de la ville.

Les divers éléments architecturaux que nous avons répertoriés ne paraissent pas du tout s'intégrer dans des styles différents, reflétant la chronologie de l'occupation du site. On est plutôt conduit à penser que si la ville s'est étendue au fil du temps, depuis l'installation des premiers arrivants, dans les directions laissées libres par le relief et selon l'orientation nord-ouest sud-est que nous avons constatée, ce qui paraît être une évidence, les différentes étapes de sa croissance n'ont pas laissé de traces apparentes.

En différents points de la ville, il existe cependant des buttes plus ou moins importantes qui ne sont pas de simples élévations de terrain mais qui résultent de l'accumulation de dépôts artificiels. Extérieurement ces buttes ont des formes arrondies par l'érosion et des pentes sableuses mêlées de gravillons. Elles sont plus ou moins



Plan d'Assodé, d'après le plan des ruines établi par H. Bouchart, architecte, et P. Colombel, du C.N.R.S., lors de la mission d'H. Lhote dans l'Aïr en 1972. Les points numérotés de 1 à 6 indiquent l'emplacement des sondages que nous avons pratiqués dans les buttes de déchets choisies pour leur dispersion dans les différents secteurs de la ville. Redessiné avec ces précisions par André Lombardini (1982).

étalées, les plus grandes pouvant avoir jusqu'à 3 mètres de haut et couvrir une centaine de mètres carrés, mais la plupart sont de taille plus modeste; on les trouve au carrefour des rues ou dans les espaces dégagés, toujours à l'extérieur des constructions. D'un bout à l'autre de la ville elles présentent une structure identique : elles sont constituées sur toute leur hauteur par la superposition désordonnée en couches discontinues de fumiers pailleux où abondent les déjections de chèvre ou de mouton, de niveaux sableux de quelques centimètres d'épaisseur et de cendres contenant des parcelles charbonneuses. L'ensemble est truffé de déchets de cuisine, surtout d'ossements de bovins et de petits ruminants, de tessons de poterie, d'ustensiles en bois détériorés, de pierres chauffées éclatées, de lambeaux de tissus ou encore de petits objets de fer rongés par la rouille.

La sédimentation en lentilles, qui apparaît rapidement lorsqu'on élargit les coupes et la nature de ces dépôts indiquent sans équivoque que les buttes ne sont pas autre chose que des tas d'ordures séculaires, où l'on venait se débarrasser des litières du bétail, des vidanges de foyer et des objets de rebut. Autant que l'importance de certaines d'entre elles, leur répartition dans les différents quartiers est intéressante car elle montre qu'il s'agit de véritables décharges publiques. Cela laisse entrevoir qu'Assodé devait être une ville très bien tenue au temps de son activité, avec une gestion des détritiques et une voirie bien organisées.

En l'occurrence, ces décharges nous ont offert la possibilité de recueillir des éléments de datation sans doute plus fiables qu'ailleurs. Nous avons pu de la sorte prélever des charbons à la base de coupes effectuées au maximum d'épaisseur des buttes, dans des conditions à chaque fois strictement identiques, et choisir nos points de récolte en fonction de leur situation topographique. Six sondages ont été pratiqués. Ils ont livré des échantillons de charbons qui ont été soumis à l'analyse du Carbone 14. Les résultats ont été regroupés dans le tableau ci-après :

AGES A.D. CALIBRÉS

| | | d'après J. Klein intervalle de confiance 2 σ probabilité 95 % | | d'après M. Stuiver intervalle de confiance 1 σ probabilité 70 % | |
|-------------|---------------|--|---------------|--|---------------|
| Assodé | Âges B.P. | Possibilité 1 | Possibilité 2 | Possibilité 1 | Possibilité 2 |
| Sondage 1 | 565 \pm 40 | 1315-1420 | | 1316-1348 | 1388-1414 |
| Sondage 2 | 245 \pm 60 | 1500-1675 | 1715-1805 | 1636-1673 | |
| Sondage 3 | | | | | |
| (1) -2,20 m | 250 \pm 90* | 1425-1950 | | 1514-1600* | 1616-1673* |
| (2) -3,25 m | 635 \pm 40 | 1260-1405 | | 1283-1318 | 1346-1389 |
| Sondage 4 | 205 \pm 40 | 1525-1570 | 1605-1815 | 1653-1680 | |
| Sondage 5 | 290 \pm 60 | 1435-1665 | | 1486-1654 | |
| Sondage 6 | 260 \pm 40 | 1490-1670 | 1725-1795 | 1636-1660 | |

* arrondi à 260 \pm 80

On pouvait attendre des âges 14 C échelonnés dans le temps. Les résultats se regroupent au contraire en deux séries : d'une part deux dates anciennes assez proches l'une de l'autre (S1 et S3/2), d'autre part cinq dates voisines beaucoup plus récentes.

Cette première tentative de datation semble indiquer en définitive l'existence de deux épisodes successifs dans la fréquentation d'Assodé, quel que soit l'intervalle de confiance retenu pour la calibration des âges 14 C. Le site a été occupé, probablement pour la première fois, à une date qui se situe dans le courant du XIV^e siècle, avec une probabilité de 70 % comme de 95 %, donc pratiquement à coup sûr. Mais il n'y a qu'une probabilité de 70 % pour que l'essor véritable de la ville ne se situe que plus tard, à partir du XVI^e siècle et surtout au XVII^e siècle. A cette époque la ville devait avoir atteint son extension maximale.

La céramique ancienne d'Assodé

Le deuxième problème qui se pose, à Assodé est celui de l'origine ethnique des fondateurs de la cité et de ceux qui l'ont habitée par la suite. L'étude minutieuse de la céramique récoltée sur le site et une enquête extensive dans la région devaient nous conduire à rassembler également des informations qui permettent, aujourd'hui, de proposer une réponse bien docu-

mentée à cette seconde question. Nous en donnerons ci-après les éléments les plus significatifs.

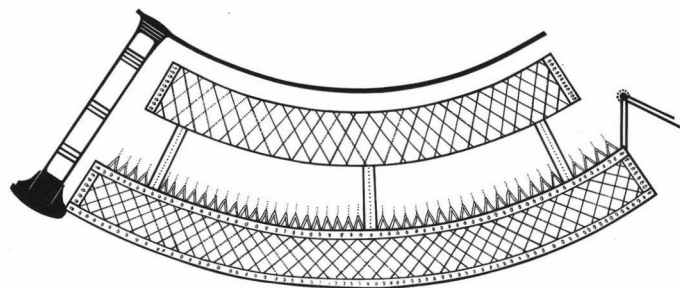
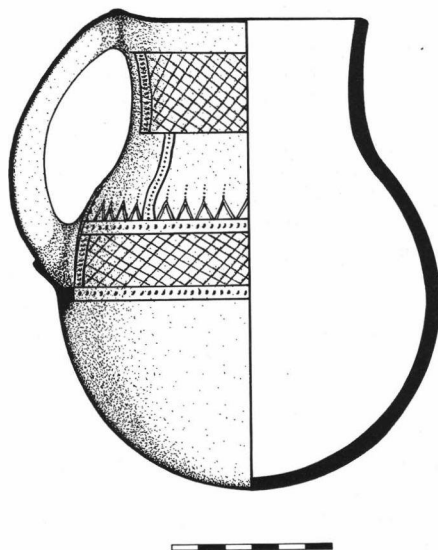
Parmi les vestiges associés aux charbons recueillis à la base des buttes 1 et 3 (échantillon S3/2) se trouvaient de nombreux tessons, dont quelques uns proviennent d'une poterie très particulière, un pichet muni d'une anse verticale portant un décor rectilinéaire gravé et peint. Des tessons identiques se retrouvant, dispersés à tous les niveaux, dans l'épaisseur de toutes les buttes qui ont été sondées, mais aussi en abondance en surface, il nous est apparu que ce vase, par sa fréquence, se distinguait bien des autres types de poterie recensés dans les ruines et qu'il était, en réalité, très représentatif de la céramique ancienne d'Assodé.

Nous connaissons déjà ce pichet à anse pour l'avoir rencontré auparavant, sur la bordure orientale de l'Aïr, au milieu des vestiges de constructions également abandonnées, dans le kori Ibine; les charbons d'un foyer, soumis au Laboratoire du Radiocarbène de Dakar, avaient alors permis de dater l'ensemble de 685 ± 100 ans B.P. (1977). Si nous nous reportons aujourd'hui aux tables de J. Klein et M. Stuiver, la calibration de ce résultat peut s'effectuer ainsi :

probabilité 95 % : 1215-1410

probabilité 70 % : 1260-1390

Ces fourchettes de dates en années réelles concordent bien avec les résultats de S1 et S3/2 qui viennent d'être exposés.



Profil, coupe et décor développé du pichet d'Ibine (dessin Ch. Linéatte); ses dimensions sont les suivantes : diam. d'ouverture, 92 mm; diam. maximum, 142 mm; hauteur, 175 mm.

Nous n'avons pas eu la chance, par contre, de renouveler dans les amas de déchets d'Assodé la découverte faite naguère à Ibine d'un exemplaire intact de ce type de pichet. L'identification des tessons trouvés dans les buttes s'est cependant faite sans difficulté d'après leurs formes, leurs décors et leurs proportions, chacun retrouvant immédiatement sa place sur le pichet d'Ibine : celui-ci reste donc le vase de référence, dans une production qui apparaît très stéréotypée.

Ce pichet comporte un corps sphéroïde un peu aplati verticalement, sur lequel est monté un col légèrement concave aboutissant à une ouverture circulaire, évasée et large, dont la lèvre est ronde. L'anse est bien dégagée, de section plano-convexe, la convexité vers l'intérieur ; elle comporte un petit ressaut dans sa partie inférieure. La présence d'un bourrelet interne au niveau du diamètre maximum atteste le raccord entre un fond sans doute moulé et la partie supérieure montée aux colombins. Sur la surface extérieure soigneusement lissée a été appliquée un engobe d'argile rouge ; celle-ci a été polie, avant de recevoir un décor en creux combiné avec un décor peint noir. Cette décoration se situe au-dessus du diamètre maximum. Le décor en creux associe incision et impression. Il est fait aussi appel à la peinture noire pour rehausser des traits incisés et certains motifs. Le décor comprend principalement deux bandeaux, l'un sur le col, l'autre sur la panse. Ils sont remplis d'un fin quadrillage incisés ; celui du bas est surmonté d'une frise de triangles peints sommés chacun de 3 ou 4 points disposés verticalement.

L'anse est aussi ornée : deux touches de peinture agrémentent ses attaches inférieure et supérieure, celle-ci portant également trois incisions horizontales. En outre, ses bords sont soulignés, sur toute leur longueur, d'un filet peint que recoupent deux séries de trois ou quatre traits horizontaux.

Enfin, l'intérieur de l'ouverture est décoré, immédiatement sous la lèvre, d'un filet de peinture qui traverse, au niveau de l'anse, un petit quadrillage incisé sur et sous cette lèvre.

Si ce décor composite très élaboré et remarquable est certainement un des plus anciens que l'on puisse exhumer à Assodé, il faut aussi préciser que ce n'est pas le seul qui ait été appliqué sur ces formes en pichet, qui semblent bien, quant à elles, compter parmi les formes revenant le plus fréquemment dans la céramique en place dans les buttes : nous y avons répertorié et analysé huit autres décors de pichet associant motifs peints, incisés et imprimés dans des combinaisons différentes, et trois autres encore, uniquement en creux ceux-là.

Cette forme très prisée ne se rencontre pas que dans l'ancienne Assodé : on en trouve des vestiges dans les ruines de tous les villages abandonnés attribués aux Kel Owey par la tradition orale, notamment dans ceux, fort nombreux, de la région toute proche de Tin Telloust ou encore, plus au sud, dans le secteur des Bagzanes. Il est surtout étonnant de constater qu'elle a traversé le temps sans dommage, puisque des pichets de terre cuite à fond rond tout à fait identiques continuent d'être fabriqués de nos jours dans certains villages de l'Aïr. C'est par exemple le cas à Abarakane, petit village proche de Timia, où nous avons eu la chance de pouvoir observer en novembre 1977 toutes les étapes de la confection d'un de ces pichets, par une potière Ikazkazan. La décoration rectilinéaire, uniquement peinte, qu'elle appliquait ensuite sur l'argile sèche était certes différente, mais non sans rappeler quelque peu celle qui vient d'être décrite. Divers tessons prélevés sur les sites archéologiques permettent d'ailleurs de voir assez bien comment le décor des pichets a évolué au cours des siècles, alors que leur forme est restée stable. A Abarakane, nous devions apprendre que ces vases servent actuellement à conserver tout ce qui doit rester frais ; c'est pourquoi ils ont reçu le nom de *tesomet* (de *isommidan* : garder au frais).

La céramique ancienne d'Assodé comporte évidemment bien d'autres récipients, destinés à tous les usages domestiques courants : parmi ceux-ci, nous signalerons encore de grandes jarres à anses verticales qui, elles, ne semblent plus être confectionnées de nos jours et sur lesquelles nous avons pu reconstituer une quinzaine de décors peints rectilinéaires différents, incluant des motifs variés (J.-P. Roset, recueil en préparation).

Quoi qu'il en soit, l'attribution des plus anciennes poteries mises à jour à Assodé aux ancêtres des actuels habitants du massif ne semble guère faire de doute. Les observations archéologiques et la tradition orale vont ainsi dans le même sens, pour faire de l'ancienne capitale de l'Aïr une ville Kel Owey dès son origine. Si, par ailleurs, nous confrontons ces résultats aux données historiques, il apparaît que le choix du site d'Assodé pour édifier cette capitale a dû suivre de peu l'arrivée des Kel Owey dans l'Aïr, qu'on estime généralement s'être produite dans le courant de ce ^{xiv}^e siècle (Y. Urvoy, 1936 ; J. Nicolaisen, 1963 ; Ed. Séré de Rivières 1965 ; Cl. Laurent, 1966).

BIBLIOGRAPHIE

- BARTH H., *Travels and Discoveries in North and Central Africa in the years 1849-1851*, Londres, vol. I, II, III, 1857; vol IV et V, 1858.
- BARY Erwin de, *Le dernier rapport d'un européen sur Ghât et les Touaregs de l'Aïr*, *Journal de voyage d'Erwin de Bary, 1876-1877*, traduit et annoté par Henri Schirmer, Paris, Librairie Fischbacher, 1898.
- CHUDEAU R., *Sahara Soudanais*, Paris, 1909.
- HAMANI D., *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie. Le sultanat de l'Ayar*, thèse d'Etat soutenue en mars 1985, en cours d'impression.
- KLEIN J., LERMAN J.C., DAMON P.E. et RALPH E.K., «Calibration of radiocarbon dates : tables based on the consensous data of the workshop on calibrating the radiocarbon time scale», *Radiocarbon*, 24, n° 2, 1982, p. 103-150.
- LAURENT Cl., «L'Aïr et ses gens», *Mémoire du C.H.E.A.M.*, 1966.
- LHOTE H., *Vers d'autres Tassilis*, Arthaud, Paris, 1976.
- NICOLAISEN J., «Structures politiques et sociales des Touaregs de l'Aïr et de l'Ahaggar», *Etudes Nigériennes*, n° 7, 1963.
- ROSET J.-P., «Un site à céramique peinte dans l'Aïr oriental (Niger)», *Cahiers ORSTOM*, sér. Sc. Hum., vol. XIV, n° 3, 1977, p.337-346.
- ROSET J.-P. et SALIÈGE J.-Fr., «Datation par la méthode du radiocarbène de l'ancienne ville d'Assodé dans l'Aïr, au Niger», *C.R. Acad. Sci.*, Paris, t. 307, série II, 1988, p. 267-272.
- ROSET J.-P. «Contribution à la connaissance de la culture matérielle des Touaregs de l'Aïr. I : La céramique archéologique et actuelle des Kel Owey» (en préparation).
- RODD Fr., *People of the veil*, Londres, Mac Millan and C°, 1926, réédité en 1970 par Anthropological Publications, Oosterhout N.B., the Neterlands.
- SÉRÉ DE RIVIÈRES, Ed., *Histoire du Niger*. Mondes d'Outre-Mer, 1965.
- STUIVER M. et PEARSON G.W., «High-Precision Calibration of the Radiocarbon Time Scale», AD 1950-500 BC, *Radiocarbon*, vol. 28, n° 2B, 1986, p. 805-838.
- URVOY Y., *Histoires des populations du Soudan central*, Paris, Larose, 1936.

J.-P. ROSET

A302. ASTAKOURES / ASTAKOURI

Les Astakoures sont mentionnés par Ptolémée (IV, 3, 6, éd. C. Müller, p. 641) «sous» les Nigitimi, lesquels bordent le littoral entre les Kinithii (Cinithi), groupés autour de *Gigthis* (Bou Ghara), et les Lotophages*, considérés à tort par le Géographe alexandrin comme des riverains du fleuve Kinups (*Cinyps*), actuel oued Oukirré (*ibid.*, p. 638), mais en réalité liés à l'île de Djerba. Il ne semble donc pas qu'il faille les situer trop loin au sud du golfe de Gabès. Comme le suggère Chr. Courtois (*Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 348, n° 7, A 3), ils sont probablement à assimiler aux Astrices de Corippus.

Des Astakouri sont, par ailleurs, signalés par Ptolémée (IV, 6, 6, p. 748), mais en Libye Intérieure et non plus en Afrique. Ils étaient voisins des Gorges garamantiques (vallée de l'ouadi el-Agial, cf. Ch. Daniels, *The Garamantes of Southern Libya*, Stoughton, 1970, pl. 2 et 3). Il semble toutefois difficile de séparer les Astakouri des Astakoures. De la même façon, les Dolopes, mentionnés par Ptolémée immédiatement avant les Astakouri, dans la Libye Intérieure, ont été déjà nommés par le Géographe en Afrique, non loin des Lotophages. Peut-être faut-il supposer que les mêmes tribus ont été signalées par lui à chaque extrémité d'un axe de nomadisation unissant le Fezzan ou le Grand Erg oriental au Golfe de Gabès.

J. DESANGES

A303. ASTRICES

Cités à plusieurs reprises par Corippus (*Joh.*, II, 75, VI, 391; 404; 431; 464), ils semblent avoir été établis, en 547 de notre ère, dans le voisinage de *Gallica*, elle-même proche de *Marta* (Mareth) et de la Syrte (*Joh.*, II, 77-81; VI, 485-491; cf. J. Partsch, éd. de Corippus, *M.G.H.a.a.*, III/2, Berlin, 1879, p. XXXII-XXXIII; Ch. Diehl, *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896, p. 230-231 et 374). Ils sont dès lors probablement identiques aux Astakoures, si l'on admet que leur nom a subi une métathèse consonantique.

J. DESANGES

A304. ATAKOR

L'*Atakor* ou bien *Atakor-n-Ahaggar* qui signifie nœud hydrographique de l'Ahaggar est aussi appelé *Ahağ* (poils de la bosse du chameau), *Tehunt* (grosse pierre), *Takerkort-n-Ahaggar* (crâne de l'Ahaggar) ou encore *Kudia* (montagne). Ce massif montagneux dont 1800 km² sont situés au-dessus de 2000 m d'altitude constitue la région la plus élevée d'Algérie. Compris entre les 5^e et 6^e méridiens de longitude-est et les 23^e et 24^e parallèles de latitude nord, il se trouve au centre du Sahara et il est traversé par le Tropique du Cancer. C'est un massif cristallin érigé sur la partie bombée du bouclier antécambrien saharien et modifié par le volcanisme sur un quart de sa surface. À l'ouest, il présente de larges vallées. À l'est et au sud il offre des



Partie centrale de l'Atakor vue de l'Adrar T-in Terin (photo G. Camps).

plateaux de lave entaillés par des gorges assez profondes. Son arête centrale comporte, alignés d'est en ouest, les plus hauts sommets d'Algérie (*Asekrem* 2 726 m, *Ilâman* 2 739 m, *Tahat* 2 908 m).

L'Atakor est le point de départ de trois grandes vallées fossiles sahariennes.

1. l'Igharghar (Iγarγar) issu de *Tarôda* « coulant » vers le nord jusqu'à l'*Oued Righ*
2. le réseau hydrographique de la partie occidentale du massif converge vers une très large vallée basse qu'on suit vers l'ouest jusqu'au *Tanezrouft*
3. l'*Azaouagh* (azawarγ) qui recueillait les eaux du versant oriental de l'Atakor constituait au sud un important affluent du fleuve Niger.

L'Atakor reste encore le château d'eau du Sahara Central. Grâce aux pluies estivales les crues d'oued maintiennent la pérennité des eaux dans les petits lacs (*guelta*) et les ruisseaux d'altitude et alimentent les nappes aquifères qui s'épandent au pied du massif.

Le climat y a subi maintes variations ainsi qu'en témoignent les tilapias fossiles de *Temurt* (vestiges d'un climat tropical humide), les pierriers du *Tahat* (témoins d'une activité glaciaire), les pistachiers et les oliviers (reliques d'une végétation méditerranéenne).

Le peuplement des hautes vallées de l'Atakor est très ancien. Des civilisations néolithique et préhistorique, il reste encore des sites avec poterie, des stations de gravures et de peintures, des monuments (tumulus aux formes diverses). Il semble que la tradition orale ait conservé de ces époques lointaines quelques témoignages légendaires : la querelle des montagnes de l'ouest du massif, le mystère de la grotte aux cent nez, la mort d'Akkar* près de l'Asekrem, les exploits d'Elias* dans la Taessa.

L'islamisation de l'Ahaggar remonte aux premiers siècles de l'expansion musulmane comme l'atteste l'ancienneté de la mosquée d'Ilâman*. Mais il semble que les habitants de l'Atakor à cette époque, les Isebeten*, n'aient pas profité immédiatement des enseignements de la nouvelle religion.

Plus tard l'installation des tribus touarègues Dag-γali et Aguh-en-tahlé a permis une exploitation pastorale de l'Atakor dans le cadre d'une société nomade de type féodal qui a duré jusqu'à nos jours.

Le climat aride et désertique de l'Atakor a été l'objet de plusieurs études dont les résultats contribueront à améliorer les conditions de vie locale (recherches préliminaires pour la pluie provoquée). En attendant, le tourisme devient la principale activité du massif. Il est motivé par la beauté des paysages autant que par l'attrait du dépaysement.

Les événements qui jalonnent l'histoire contemporaine de l'Atakor sont :

- la défaite subie par les Kel-Ahaggar devant les Kel-Ajjer alliés aux Ibeluyen dans la vallée de Tanhart (novembre ou décembre 1875)
- la construction de l'ermitage de l'Asekrem (printemps 1910)
- le combat d'Ilâman que les Touaregs remportèrent sur un détachement militaire français (5 mai 1917)
- la construction de trois voies carrossables à travers le massif (de 1938 à 1950).

BIBLIOGRAPHIE

Voir **Ahaggar** (Encyclopédie berbère III, p. 269-305)

CHATELARD A., « Etudes d'Antoine Chatelard », *Courrier de la fraternité séculière Charles de Jésus*, n° 16, p. 43-93, Paris 1975.

DUBIEF J., *Le climat du Sahara*, Institut de recherches sahariennes, deux tomes, Alger 1959-1963.

FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres*, Larose éditeurs, Paris 1940.

LHOTE H., *Les Touaregs du Hoggar (Ahaggar)*, Payot, Paris 1955.



Atakor, vue prise de l'Asekrem (photo G. Camps).

MAÎTRE J.-P. « Contribution à la préhistoire récente de l'Ahaggar dans son contexte saharien », *Bulletin de l'Institut fondamental d'Afrique noire*, n° 38, p. 715-789, Dakar 1977.

ROGNON P., « La confédération des nomades Kel-Ahaggar (Sahara Central) », in *Annales de géographie*, 1962.

ROGNON P., *Un massif montagneux en région tropicale aride : l'Atakor*, imprimerie Dehan, Montpellier 1971.

G. BARRÈRE

A305. ATAR

Principal centre de l'Adrar* mauritanien, à 230 m d'altitude, Atar est situé sur la piste transsaharienne Tindouf-Saint-Louis. A 1300 km de Tindouf, Atar est la première oasis qu'on rencontre en venant du Nord; ceci explique l'importance de son rôle commercial dès le moment de sa fondation. Le ksar fut fondé au XVI^e ou

au ^{xvii}^e siècle à la suite de dissensions chez les habitants de Chinguetti*. Traditionnellement c'était aux Simacides qu'il revenait de fournir l'imam du pèlerinage à La Mekke. Cette primauté ayant été contestée, les Simacides sortirent de Chinguetti et se rendirent près d'une ancienne ville forte almoravide, Azougui, centre commercial suffisamment important pour que les Portugais aient, au ^{xv}^e siècle, établi un comptoir. C'est à proximité de cette ville abandonnée que les Simacides fondèrent Atar.

Atar, héritière d'Azougui, supplanta Chinguetti et devint, dès le ^{xviii}^e siècle, le principal centre de peuplement de l'Adrar. Place de commerce la plus importante de l'Ouest saharien, elle recevait les produits du Maroc qu'elle redistribuait dans l'Adrar et vers le fleuve; ces importations alimentaient en outre un artisanat réputé. Au moment de la constitution de l'émirat de l'Adrar, Atar devint naturellement la capitale de cet embryon d'Etat. La prise de possession de la ville par le colonel Gouraud en janvier 1909 ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire d'Atar. Centre administratif et commercial, elle connaît un nouveau développement. En 1960 la palmeraie compte 50 000 palmiers et la ville 6 000 habitants. Mais les deux dernières décennies furent moins favorables : Atar subit la concurrence de Nouakchott, ville nouvelle, capitale de la Mauritanie moderne, et même celle de Nouadhibou (ex Port-Etienne) qui assurent désormais, l'un et l'autre, le rôle de redistributeur des produits importés d'Europe. Le commerce est donc en déclin, l'artisanat disparaît, l'agriculture, peu rentable malgré la multiplication des moto-pompes, périclité : artisans et cultivateurs sont devenus mineurs à Idjil et Zouérate ou maçons à Nouakchott.

E.B.

A306. ATARANTES

A dix journées des Garamantes, sur le « bourrelet de sable », habitait, selon Hérodote (IV, 184), une population que les manuscrits nomment Atlantes. Mais à dix journées plus loin, en allant vers le couchant selon toute apparence, sont mentionnés de nouveau des Atlantes qui vivent au voisinage de la montagne que l'on appelle l'Atlas. Une citation de Rhianos (ⁱⁱⁱ^e siècle avant notre ère) par Stéphane de Byzance (s.v., éd. Meineke, p. 142) nous apprend que la première population, caractérisée par l'absence de noms individuels et la haine du soleil, se nomme en réalité Atarantes, ethnonyme que l'on retrouve sous la forme Apharantes chez Nicolas de Damas (Stobée, *Floril.*, XLIV, 41). Méla (I, 43) et Pline l'Ancien (V, 45) ont attribué aux Atlantes les caractéristiques des Atarantes, parce qu'ils ont puisé à une même source, qui usait d'un manuscrit d'Hérodote déjà corrompu. La localisation des Atarantes est hypothétique, mais assurément ils habitaient une région torride, ce qui les conduisait à maudire le soleil, tout comme les Ethiopiens « athées » établis au sud de l'île de Méroë (Diodore, III, 9, 2; Strabon, XVII, 2, 3, C 822).

J. DESANGES

A307. ATEBAN (Aṭban)

Aṭban est le premier nom de personne qui figure en tête de l'inscription bilingue du célèbre mausolée de Dougga. La partie libyque de l'inscription est mutilée au début de la première ligne, le texte ne commence qu'à la lettre N qui est la finale du nom. La concordance très satisfaisante des textes libyque et punique de cette inscription sert au déchiffrement du libyque. On sait que l'inscription fut arra-

chée du mausolée en 1842 par le consul anglais à Tunis, Thomas Reade, qui la déposa au British Museum.

De la présence du nom d'Ateban, en tête de l'inscription on en déduit que le mausolée était le monument funéraire de ce personnage. J.-B. Chabot proposait de lire ainsi le début de l'inscription punique : [MN]SBT S 'TBN soit « Monument d'Ateban », suit la filiation du personnage qui est fils d'Iepmatath, fils de Palu, puis une longue liste des « constructeurs de pierre », dont l'un est le propre fils d'Ateban dont la filiation est répétée, des « charpentiers » et des « forgerons ».

S. Gsell s'était déjà étonné qu'Ateban, s'il était le personnage nécessairement important pour qui avait été élevé ce mausolée, ne porte aucun titre sur l'inscription et que son fils soit cité parmi les maçons qui participèrent aux travaux. Ajoutons qu'il est aussi surprenant qu'une inscription funéraire ne fasse pas plus longue mention du personnage, des différentes parties du monument, voire des pratiques cultuelles qui lui sont liées. La comparaison avec l'inscription dite funéraire du roi Micipsa, trouvée à Cherchel, est particulièrement éloquent. Celle du mausolée de Dougga paraît d'une sécheresse qui frise la désinvolture. On peut s'étonner aussi que ce monument, haut de 21 m, ait été qualifié de MNSBT, terme qui s'applique plus à une simple stèle qu'à un mausolée de cette importance.



Le mausolée de Dougga (photo G. Camps).

Malgré ces difficultés, Ateban fut considéré comme un personnage important pour qui avait été édifié le mausolée. En 1958, dans *Les ruines de Dougga*, Cl. Poinssot, écrivait au sujet de ce monument : « Fin du III^e siècle ou première partie du II^e siècle av. J.-C. Monument funéraire d'Ateban fils d'Iepmatath, fils de Palu, chef numide qui dut mourir à l'époque où Massinissa commençait à étendre son hégémonie sur tout le pays ».

Mais l'année suivante, le même auteur publiait, en collaboration avec J.W. Salomonson, des textes et des illustrations extraits des Mémoires inédits du Comte Borgia, voyageur italien qui avait visité Dougga en 1845. Borgia avait dessiné le mausolée tel qu'il apparaissait encore à l'époque, bien avant les prélèvements inconsidérés de Thomas Reade qui le ruinèrent totalement. Or les manuscrits du Comte Borgia apportent une précision du plus haut intérêt : ils montrent que l'inscription occupait la partie droite de la façade à l'étage inférieur, entre la baie rectangulaire centrale et le pilastre d'angle à chapiteau éolien. Sur la partie gauche de cette même façade, il existait une inscription symétrique, malheureusement illisible, soit qu'elle ait été volontairement martelée, soit que la qualité marneuse de ce bloc n'en ait pas permis la conservation (J. Ferron, 1969-1970). Il y avait donc deux inscriptions sur le mausolée. Il est donc possible que celle qui a malheureusement disparu ait été la véritable dédicace alors que celle qui nous est parvenue ne mentionnait que l'équipe de construction. Cette hypothèse suggérée par les auteurs fut reprise plus fermement par A. Merlin qui rappela que cette attribution avait été déjà soupçonnée par S. Gsell. La communication de Cl. Poinssot et J.W. Salomonson fut à l'origine d'un nouvel examen de l'inscription, d'abord par J. Février (1959-1960) puis par J. Ferron (1969-1970). On a vu que les premières lettres avaient été lues [MN]SBT par J.B. Chabot, J. Février ne croit pas que la première lettre conservée soit un *sadé*, il y voit plutôt un *qof* et reconnaît la moitié d'un '*ayin* à droite de cette lettre, ce qui le conduit à proposer 'QBT, mot ayant pour sens premier « talon, arrière-garde » et comme sens dérivé : « suite, équipe ». Il s'agirait donc de « l'équipe d'Ateban », le maître d'œuvre du mausolée. À gauche de cette inscription, de l'autre côté de la baie, devait être gravée la dédicace qui donnait le nom du prince ou du chef numide pour qui avait été élevé ce monument insigne.

Dix ans plus tard, J. Ferron proposait une nouvelle lecture du début de l'inscription, qui tout en modifiant le sens ne faisait que confirmer le statut et la fonction d'Ateban. Estimant que la première lettre subsistante du texte punique ne peut être un *qof* mais bien un *sadé*, comme l'avait lue J.B. Chabot, mais croyant à l'existence d'un '*ayin* précédant le *sadé* et constatant qu'il y a encore la place pour une autre lettre, J. Ferron propose de lire M'SBT, voire Z M'SBT. Le trilitère 'SB signifie « travail » en hébreu, on pourrait, selon J. Ferron, traduire « équipe de travail » et même « Ceci est l'équipe de travail » d'Ateban.

Quelles que soient les différentes lectures proposées, il est acquis aujourd'hui qu'Ateban était le constructeur du mausolée de Dougga et non le personnage pour qui fut édifié le monument. Mais les avis sont partagés sur la véritable fonction de ce mausolée car il n'est pas sûr, quoi qu'en pense certains auteurs (C. Picard 1973), que le mausolée de Dougga ait été un véritable tombeau.

BIBLIOGRAPHIE

- CHABOT J.B., *Recueil des Inscriptions libyques*, Paris, Imprimerie nationale, 1940, inscription n° 1.
 POINSSOT Cl., *Les ruines de Dougga*, Tunis, 1958, 81 p.
 POINSSOT Cl. et SALOMONSON J.W., « Le mausolée libyco-punique de Dougga et les papiers du Comte Borgia », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, 1959, p. 141-149.
 FÉVRIER J.G., « L'inscription du mausolée dit d'Atban (Dougga) », *Karthago*, t. X, 1959, p. 53-57.

FERRON J., « L'inscription du Mausolée de Dougga », *Africa*, t. III-IV, 11969-1970, p. 83-110.
 PICARD C., « La conception du mausolée chez les puniques et les Numides », *Rivista di Studi fenici*, t. I, p. 31-35.

G. CAMPS

A308. ATHAKAE

Ethiopiens mentionnés par Ptolémée (IV, 8, 2, éd. C. Müller, p. 789), à l'est d'autres Ethiopiens, les Hesperii, ou « Occidentaux », riverains de l'océan Occidental, et à l'ouest, semble-t-il, du pays d'*Agisymba*, en tout cas à la limite de la terre inconnue.

On a parfois proposé (cf. L. Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, 1863, p. 176 ; C. Müller, éd. de Ptolémée, p. 789, col. b) d'assimiler les Athakae aux « nombreuses nations » d'Ethiopiens Asachae dont Pline l'Ancien fait état comme d'éléphantophages vivant à cinq jours de distance de la mer Rouge ou du golfe d'Aden (VI, 191), ou même immédiatement sur le littoral (VIII, 35). Bien qu'il existe des exemples de confusion entre le littoral occidental et le littoral oriental de l'Afrique, l'hypothèse est fragile.

BIBLIOGRAPHIE

DESANGES J., *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar, 1962, p. 245-246.

J. DESANGES

A309. ATHENA

Dès l'époque archaïque le culte d'Athéna fut important à Cyrène au point qu'on a pu se demander si cette importance ne s'expliquait pas par l'existence d'une divinité libyque qui aurait été identifiée à la déesse guerrière et industrielle. A l'appui de cette opinion, on peut retenir plusieurs données de qualités diverses. Il faut citer en premier lieu la déesse égypto-libyque Nît, très ancienne mais particulièrement adorée durant l'époque saïte, au moment où la Basse-Egypte est soumise à une forte influence libyenne et où règne une dynastie de même origine. Nît, déesse de Saïs, était connue des Libyens dès le ^{xiv}^e siècle av. J.-C., ou du moins les Egyptiens établissaient-ils des relations particulières entre ces populations et la déesse puisque les chefs Temehou du tombeau de Séthi 1^{er} sont représentés portant, en tatouage, le symbole de Nît.

Plus détaillé, grâce à la curiosité d'Hérodote, est le témoignage sur le culte d'Athéna dans la région de la petite Syrte au ^v^e siècle. Chez les Auses et les Machlyes est célébrée annuellement une fête, au bord du lac Triton, en l'honneur d'une déesse assimilée formellement à Athéna bien qu'elle soit « née dans le pays », ce qualificatif s'explique peut-être par la ressemblance entre le nom d'Athéna Tritogénéia, appellation très ancienne de la déesse, et celui que portent au moins deux lacs africains, l'un à proximité d'Euhespèrides (Benghazi), l'autre à l'ouest de la petite Syrte. C'est ce lac Triton, que l'on assimile volontiers aujourd'hui à la « mer » de Bou Grara, entre l'île de Jerba* et le continent (P. Troussset et J. Peyras 1988). Hérodote précise qu'Athéna était la déesse à laquelle les Libyens voisins de ce lac sacrifiaient de préférence (IV, 189). Elle possédait, dans les parages, un sanctuaire, d'après le pseudo-Scylax (110). C'est en Afrique encore que fut préparée pour la première fois l'égide dont est revêtue la déesse (Hérodote IV, 189). Mais c'est le récit de

la fête en l'honneur d'Athéna chez les Auses* et les Machlyes* (Hérodote, IV, 180) qui constitue la pièce maîtresse du dossier de l'Athéna libyque. Voici la traduction par S. Gsell de ce passage d'Hérodote : «(lors de cette fête annuelle) les jeunes filles se partagent en deux troupes et se battent les unes contre les autres avec des pierres et des bâtons, disant qu'elles suivent une coutume instituée par leurs pères en l'honneur de la divinité que nous appelons Athéna. Elles prétendent que celles qui meurent de leurs blessures sont de fausses vierges. Avant de cesser le combat, voici ce qu'elles font. De chaque côté elles ornent la jeune fille la plus belle d'un casque corinthien et d'une armure grecque complète; elles la font monter sur un char et la promènent autour du lac... »

Gsell commenta sobrement ce texte curieux en ajoutant que la jeune fille choisie changeait de nature, devenait véritablement la déesse et répandait sa bénédiction sur le pays : conceptions fort intéressantes mais qui ne sont pas exprimées dans le texte d'Hérodote. Le savant commentateur s'est intéressé davantage à l'aspect belliqueux de la cérémonie qu'à l'étroite relation entre le rite et la virginité des filles qui y participaient. Il note, en effet, la survivance de tels combats rituels non seulement au IV^e siècle de notre ère à Césarée de Maurétanie où les habitants se partageaient en deux camps à une date fixe de l'année et se battaient à coups de pierres, mais encore à notre époque, dans les villages kabyles et même dans de grandes villes comme Marrakech. Ces combats auraient une origine magique destinée à expulser les maux qui se sont logés dans le corps des combattants. Plus récemment, S. Ribichini voyait dans le rite des Machlyes et des Auses plutôt un rite d'initiation comme en connaissent les classes d'âge de garçons et de filles dans de nombreuses sociétés. Mais ni Gsell, ni Doutté, ne connaissaient une pratique, au moins aussi curieuse que celle décrite par Hérodote, qui se déroulait dans la région de Ghat, au Fezzan, tous les ans le 27 ramdhâm jusqu'en 1954 où la cérémonie fut interdite par les autorités libyennes. Une « fête du sel » rassemblait les femmes parées de leurs plus beaux vêtements et de tous leurs bijoux. Elles se donnaient une allure guerrière en croisant leur longue ceinture comme les cartouchières des méharistes, se faisait précéder de drapeaux et de musiciens elles se rendaient à Tin Djaraben, lieu où on recueille le sel et où elles retrouvaient les femmes d'El Barkat; chacune était armée, qu'il s'agisse d'un bâton, qu'il s'agisse d'un fouet de chamelier, et commençait alors un simulacre de combat qui prenait très vite un aspect rythmique, accompagné de chants n'ayant plus un sens clair. Quand le combat prenait fin, avait lieu, en public, par deux ou trois matrones, l'inspection de la virginité des jeunes filles des deux villages. Les parents attachaient le plus grand intérêt à cette présentation traditionnelle qui, de l'avis de l'informateur, se pratiquait en toute simplicité.

Certes les deux cérémonies telles qu'elles nous sont rapportées à vingt-quatre siècles d'intervalle et qui, de surcroît, ne se déroulent pas dans la même région, ne sont pas identiques mais les coïncidences sont trop nombreuses pour qu'on puisse les négliger. Chez les Ghâti du XX^e siècle, comme chez les Auses du V^e siècle av. J.-C., on retrouve le même simulacre de combat entre les personnes de sexe féminin appartenant à deux collectivités voisines, le même souci de parure inhabituelle et guerrière, la même relation entre ce combat et la virginité, tout cela au cours d'une fête annuelle. Ainsi un récit particulièrement suspect d'Hérodote se trouve-t-il en grande partie confirmé par l'information contemporaine.

Déesse vierge et guerrière, l'Athéna libyque pouvait-elle être confondue avec la Tanit* punique? Movers s'était prononcé en faveur de cette assimilation, mais, comme le fait remarquer S. Gsell, on peut tout aussi bien faire le rapprochement avec Ashrat*, opinion reprise et développée (voir *supra*) par M. Fantar. Tanit est à la fois déesse mère et vierge; Junon, qui lui emprunte ses fonctions à l'époque romaine, sera appelée Virgo Caelestis.

Nît, Ashrat, Tanit, Athéna, chacune de ces déesses présente avec les autres de telles analogies qu'il est difficile de préciser leurs relations exactes. Il reste acquis

que dès le ^v^e siècle avant J.-C., une grande déesse vierge et guerrière était adorée par les Libyens et que son culte semble avoir été particulièrement important dans les Syrtes, entre les pays de culture grecque et ceux sous influence phénicienne.

BIBLIOGRAPHIE

- BATES O., *The eastern Libyans*, Londres, 1914, p. 139 et pl. III.
 MOVERS E., *Die Phönizier*, t. II, p. 463-465.
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 253, t. IV, p. 152.
 CHAMOUX F., *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1953, p. 270.
 CAMPS G., « Pour une lecture naïve d'Hérodote — Les récits libyens (IV, 168-199) », *Histoire de l'Historiographie*, 1985, n° 7, p. 38-59.
 DESANGES J., *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Ecole française de Rome, 1978.
 TROUSSET P. et PEYRAS J., « Le lac Tritonis et les noms anciens du Chott el Jerid », *Antiquités africaines*, t. 24, 1988, p. 149-204.
 RIBICHINI S., « Athéna » libica e le Partenoi de Lago Tritonis (Hérodote, IV, 180), *Studi storico religiosi*, II, 1978, p. 39-60.

G. CAMPS

A310. ATLANTES

Les Atlantes sont localisés par Hérodote (IV, 184) sur le « bourrelet sablonneux », à proximité d'une montagne qui s'appelle Atlas* et passe pour la colonne du ciel, et à vingt journées à l'ouest des Garamantes. Ils sont végétariens et ne voient rien en songe. Ils se trouvent apparemment assez loin des Colonnes d'Héraklès (IV, 185). Une partie des données d'Hérodote sera reprise par Méla (I, 23 et 43), qui situe vaguement les Atlantes au couchant, Pline l'Ancien (V, 44-45), qui fait état d'une opinion les plaçant « au milieu des solitudes », Solin (31, 2), Martianus Capella (VI, 673) et même Ammien Marcellin (XV, 3, 6), qui les nomme Atlantei.

En revanche, Diodore de Sicile, qui les nomme Atlantii (III, 1, 3), les situe, d'après des sources hellénistiques, près de l'océan et de l'Atlas (III, 54, 1; 56, 2; 59, 8; 60, 1) et même, pour certains d'entre eux, dans le pays de Cernè (III, 54, 4), si bien qu'il n'hésite pas à les appeler « Cernéens » (III, 54, 5). Quant à Pausanias (I, 33, 5), au ^{II}^e siècle de notre ère, il prétend à tort que les Atlantes sont assimilés par Hérodote aux Nasamons, dont il fait lui-même les derniers Libyens, limitrophes de l'Atlas, et en contact avec des Ethiopiens.

Bref, il apparaît que si les Atlantes d'Hérodote ne peuvent être localisés en bordure de l'Atlantique, on a tendu par la suite à les rapprocher en bordure de l'Atlantique, mais sans précision, d'autant plus que la position de l'Atlas marocain était mal fixée dans l'Antiquité.

J. DESANGES

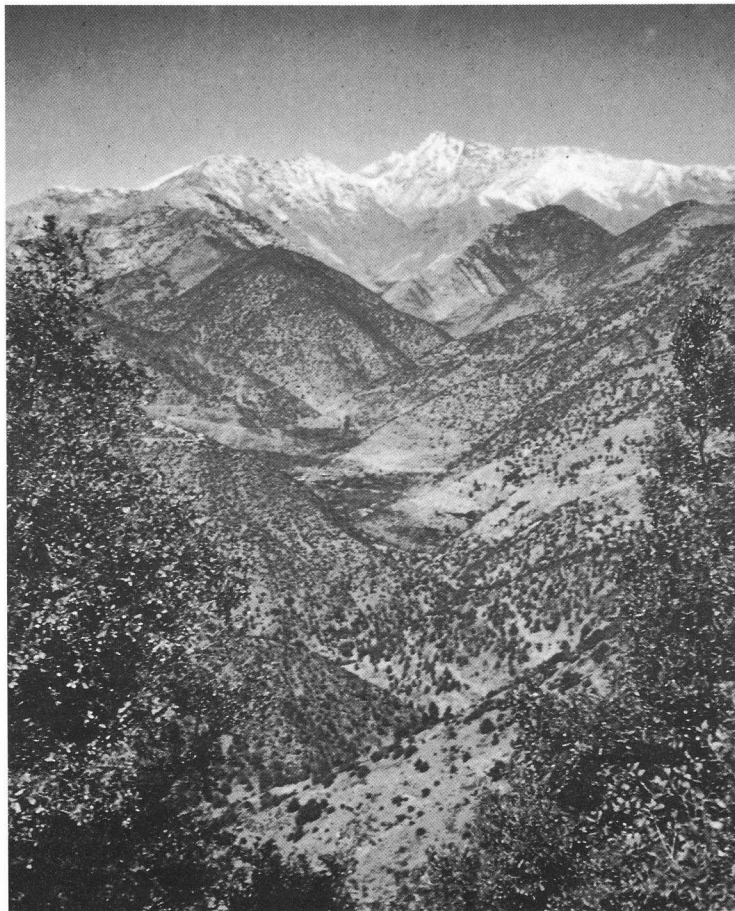
A311. ATLAS

Antiquité

Atlas est dans la mythologie grecque un géant condamné par Zeus à soutenir de ses épaules, de ses bras ou de sa tête, la voûte du ciel (Hésiode, *Théog.*, 517-519). Selon une variante du mythe, il passait pour soutenir (ou simplement garder) la ou les colonnes qui porte(nt) le ciel (Hom., *Od.*, I, 53-54; Eschl., *Prom.*, 347-349).

Dès le VIII^e ou le début du VII^e siècle avant notre ère, Hésiode (*Théog.*, 518) fixe Atlas aux limites du monde, en face des Hespérides, ou «filles du soir», liées tout naturellement au couchant. Phérécyde (*Fragm. hist. Graec.*, I, p. 78-79, n° 33 et 33a) au VI^e siècle, puis Eschyle (*Prom.*, 347) le situent sur les bords de l'océan. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'Hérodote (I, 203) ait nommé «la mer située en dehors des Colonnes d'Héraclès» Atlantis, sans doute d'après le nom du géant, plutôt que d'après celui du mont, bien que Pline l'Ancien (V, 6) prétende expressément que cet océan doit son nom au mont Atlas. Au reste, pour Aristote (*Mund.*, 3), la mer Atlantique entoure l'œcoumène entière et n'est qu'un autre nom de l'océan conçu comme un tout (cf. toutefois du même, *Problem.*, sect. XXVI, 52, qui semble confiner l'Atlantique à l'ouest de l'œcoumène).

C'est que le mont Atlas tel qu'il est mentionné pour la première fois par Hérodote (IV, 184 : «étroit et rond de tous les côtés, et si haut, dit-on, qu'il est impossible d'en voir les sommets, car les nuages ne s'en écartent jamais, ni pendant l'été,



Maroc. Haut Atlas central au printemps. Chaîne du Toubkal enneigée au-dessus de 2 800 m. Versants façonnés dans les formations métamorphiques du socle africain soulevé. Couvert végétal : chêne vert et thuya, dégradation par l'homme surtout au bas des versants, au contact des fonds de vallées irrigués.

ni pendant l'hiver; les gens du pays disent qu'il est la colonne du ciel», trad. St. Gsell), ne semble pas border l'océan; Hérodote en effet s'excuse de ne pouvoir donner le nom de ceux qui habitent au-delà, sur une élévation de sable qui va de Thèbes d'Egypte aux Colonnes d'Héraclès (IV, 181). Il est vrai que les trois zones qui divisent l'Afrique, selon Hérodote (*ibid.*), à savoir le littoral, la Libye des bêtes sauvages et le bourrelet sablonneux, ne peuvent être partout parallèles, du moment où la plus méridionale d'entre elles aboutit aux Colonnes (cf. *contra* St. Gsell, *Hérodote*, Alger, 1915, p. 75 et 103). On doit se représenter que le bourrelet se recourbe à l'ouest du continent et voisine déjà l'Atlantique, bien avant d'atteindre le détroit de Gibraltar. Hérodote estimant en effet que l'Atlantique fait immédiatement suite à l'océan Erythrée, notre océan Indien (I, 203), devait imaginer qu'il dessinait rapidement un coude vers l'est et bordait la Libye non seulement à l'ouest, mais aussi au sud (cf., pour une conception semblable, Diodore, III, 38, 1). Comme à tous les hommes de son époque, la Libye lui apparaissait comme un continent peu étendu en latitude (ne dépassant pas vers le sud la péninsule arabique, qui lui fait face : III, 107 et 114). Il reste qu'Hérodote ne fait aucune allusion à un voisinage du mont Atlas et de l'océan.

Par la suite cependant, il semble bien que le nom d'Atlas ait été réservé par les auteurs grecs et romains à des montagnes du Maroc actuel, plus ou moins proches de l'océan Occidental... ou Méridional. En s'inspirant de Dionysios Scytobrachion (milieu du II^e siècle avant notre ère), Diodore (III, 60, 1) situe le géant Atlas et le mont Atlas, la plus haute montagne de Libye, au voisinage de l'océan, ainsi que les peuplades des Atlantes* (III, 56, 2, et 59, 8), dont une fraction habitait notamment « un pays nommé Cernè* » (III, 54, 4). Leur terroir fertile (III, 54, 1 et 56, 2) n'évoque en rien le bourrelet de sable d'Hérodote.

Polybe (dans Plinie l'Ancien, VI, 199), instruit par l'expédition navale qu'il avait menée, dans l'été de 146 av. J.-C., le long des côtes de la Maurétanie, plaçait le mont Atlas à l'extrémité méridionale de ce royaume, face à l'île de Cernè. Mais



Algérie. Aurès. Reliefs conformes à la structure. Deux monts de type jurassien dominant un large val. On aperçoit, à gauche du cliché, les ruz et les chevrons de la retombée orientale de l'anticlinal. En position d'ubac, belle futaie de pins d'Alep.

un autre passage de Pline l'Ancien (V, 10) semble indiquer, de façon contradictoire, que l'historien grec localisait l'Atlas sur la côte méridionale fictive de l'Afrique, à peu près à mi-distance de la Corne de l'Occident et du Theôn Ochêma. Il est très possible toutefois qu'il faille attribuer ce passage non point à Polybe (qui ne croit pas d'ailleurs, en Libye, à la proximité d'un océan Méridional), mais aux commentaires d'Agrippa, influencés peut-être par Cornélius Népos (Pline l'Ancien, VI, 199) : vers la même époque, Statius Sébosus plaçait aussi l'Atlas sur l'océan méridional, à l'est de la Corne de l'Occident (Pline l'Ancien, VI, 201).

Selon Strabon (XVII, 3, 2), quand on sort du détroit qui fait suite aux Colonnes, on aperçoit tout de suite, sur la gauche, l'Atlas, nommé Duris par les indigènes, dont un pédoncule forme le promontoire des Kôteis, qui ne peut guère être que le cap Spartel. Mais Strabon (*ibid.*) étend cette chaîne jusqu'aux Syrtes par le milieu de la Maurousie et nous dit qu'elle est peuplée de Maures et de Gétules. C'est pourquoi, peut-être, Pausanias (I, 33, 5) assimilera aux Atlantes les Nasamons* de la Grande Syrte. Il faut aussi comprendre à partir de cette acception large de l'Atlas, l'assertion de Claudien (*IV^e consulat d'Honorius*, 35) que le comte Théodose, sous Valentinien, cerna pour la première fois l'Atlas avec ses troupes, car il ne peut être question que des massifs situés en Césarienne. Dans un autre passage (XVII, 3, 6), Strabon signale que l'on retrouve l'Atlas non loin de l'embouchure du fleuve Molochath (Moulouya). Il s'agit là du terme extrême du Rif qui, par le djebel Kebdane, se prolonge en quelque sorte jusqu'au Cabo de Agua.

Avec Vitruve (VIII, 2, 6) apparaît un thème, qui n'était cependant peut-être pas nouveau : l'Atlas donne naissance, dans sa partie septentrionale, au fleuve *Dyris*, qui coule vers l'ouest et, après des pertes, devient l'*Agger* et finalement le Nil. A quelques nuances près, c'est une opinion que partageait et propageait, pour des raisons dynastiques, le roi Juba II (Pline l'Ancien, V, 51) et que partageront Pausanias (I, 33, 6), Dion Cassius (*Ep.*, LXXV, 13, 3-4), lequel allègue le témoignage des Macénites, et Orose (I, 2, 29).

Pline l'Ancien a décrit longuement l'Atlas (V, 6-7 et 11-16), que, selon lui, les indigènes appellent *Addiris* ou *Diris* (V, 13 : la tradition du texte ne permet pas de trancher). Suétonius Paulinus fut le premier à le traverser, au début du principat de Claude (V, 14). On s'y rendait à partir de *Sala* (Chella, près de Rabat) par le territoire des Autololes* (V, 5). Selon Pline encore, Juba II avait écrit une description de l'Atlas, où son médecin Euphorbe découvrit la plante merveilleuse qui lui doit son nom (V, 16, et XXV, 78). L'Atlas était situé à la limite du pays des Mauri (XIII, 91); des Gétules le peuplaient (XXV, 79) et des Ethiopiens, les Perorsi*, étaient établis dans le voisinage, vers le sud (V, 16). Bref, on pouvait dire qu'il s'élève « à l'endroit même où s'arrête la nature » (XXVII, 2).

Au II^e siècle de notre ère, le géographe Ptolémée distingue un Petit Atlas sur la côte, au sud-ouest (?) de *Sala*, comme un promontoire qui s'avancerait dans l'Atlantique (IV, 1, 2, p. 577, Müller), et un Grand Atlas, qu'il situe, également sur la côte, au sud-ouest d'un fleuve *Sala* (Bou Regreg?), par une confusion manifeste (*ibid.*, p. 579). Mais il mentionne diverses chaînes de montagnes en Tingitane, jusqu'au promontoire Rhysadeir (cap Ghir?) (IV, 4, 6, p. 587), ainsi qu'en Libye intérieure (IV, 6, 3, p. 735), qui correspondent, selon toute apparence, à diverses parties de ce que nous appelons l'Atlas marocain.

Comme on le constate, l'Atlas des Anciens est resté une région mal définie et mal connue (cf. les plaintes de Pline l'Ancien, V, 11-12, à ce sujet). Situé d'abord, semble-t-il, non loin des Colonnes d'Héraclès, il fut par la suite associé à la théorie de l'origine occidentale du Nil. Le voyage de Polybe incita les Anciens à en étendre la localisation loin vers le sud. L'opinion commune l'imaginait à l'angle sud-ouest du continent, non loin de la Corne de l'Occident, dans une sorte de *no man's land* entre la Maurétanie et l'Ethiopie (Méla, III, 100-104), c'est-à-dire entre l'Afrique et l'Asie, que partageait plus à l'est le système fluvial « prénilotique », que l'on imaginait perpendiculaire au véritable Nil nubo-égyptien.

Méconnu, il gardait son mystère et provoquait une crainte religieuse. Son sommet le plus élevé était, en toute saison, couvert d'une épaisse couche de neige (Pline, V, 14). Il passait pour toucher le ciel, ou peu s'en faut (Méla, III, 101; Pline, V, 7; Pausanias, I, 33, 6). Il était inaccessible et même hors de vue (Pausanias, *ibid.*; Dion Cassius, *Ep.*, LXXV, 13, 3). Selon Pausanias (*ibid.*), on connaissait les franges continentales du massif, mais on n'avait jamais pu le longer par mer : assertion contraire à des indications données auparavant par Cornélius Népos (Pline, VI, 199) et Statius Sebosus (Pline, VI, 201), mais qui reprend un thème déjà développé par Lucrèce (V, 35-36). Si sa façade atlantique était considérée comme particulièrement abrupte et rocailleuse (Pline, V, 6; Maxime de Tyr, VIII, 7), la fertilité de ses vallées intérieures était célébrée avec emphase (Pline, *ibid.*; Maxime de Tyr, *ibid.*). Le silence qui régnait sur ses solitudes le rendait sacré, comme aussi l'aspect lunaire de son sommet surgissant au-dessus des nuages (Pline, V, 7) et sa disposition d'ensemble même : à en croire Maxime de Tyr, *ibid.*, il s'ouvre comme un théâtre suspendu sur les flots, dont le « mur » le presse en vain et ne parvient pas même à se déverser dans les vallées les plus creuses. L'observateur, s'il pouvait se jucher sur sa cime, verrait à travers les airs la mer et les gorges fertiles comme au fond d'un puits abrupt où il ne pourrait descendre. « C'est à la fois le sanctuaire, le dieu, le lien des serments et l'idole des Libyens ».

BIBLIOGRAPHIE

GSELL St., *Hérodote*, Alger, 1915, p. 107-110; 218, 221.

J. DESANGES

Géographie

Les chaînes des Atlas représentent des montagnes très différentes les unes des autres, à cause de leur climat et de leur structures géologiques.

Les caractéristiques biogéographiques principales de ces reliefs viennent de leur situation respective par rapport à l'Atlantique et à la Méditerranée d'une part et au Sahara d'autre part.

Au Nord, la chaîne Rif Atlas Tellien, sur 1 600 km, domine la Méditerranée par des côtes escarpées. A l'Ouest, le Haut Atlas et le Moyen Atlas, de direction WSW-ENE séparent le Maroc des plaines agricoles de celui, désertique, des oasis. Prenant le relais du Haut Atlas calcaire, l'Atlas Saharien et l'Aurès constituent un balcon semi-aride au-dessus des plateaux sahariens et des chotts. Entre Atlas Tellien et Atlas Saharien, s'étendent les hauts plateaux steppiques où les influences méditerranéennes se manifestent d'octobre à avril tandis que le souffle brûlant du Sahara envahit le pays le reste de l'année.

Cette disposition du relief est capitale pour comprendre le climat du Maghreb tout entier. Les influences maritimes sont rapidement bloquées par les chaînes atlasiques. En revanche, en été, les effluves sahariennes surchauffées ne parviennent pas toujours jusqu'aux littoraux atlantiques et méditerranéens.

Les hautes chaînes atlasiques sont aussi plus arrosées que les bas-pays qu'elles dominent. Au Maghreb marqué par la sécheresse, elles sont un réservoir hydrologique naturel, dispersant vers les piémonts l'eau indispensable aux communautés paysannes des vallées et des plaines.

L'organisation du relief du domaine atlastique est complexe. Il faut distinguer quatre grands types de chaînes montagneuses dont l'originalité vient de leur genèse, des roches qui les composent et des volumes montagneux actuels.

A l'Ouest, le Haut Atlas est une imposante barrière culminant au J. Toubkal,

à 4 176 m, au J. Mgnoun, à 4 071 m et au J. Ayachi, à 3 747 m (J. Dresch 1941, R. Raynal 1961, F. Joly 1962, G. Couvreur 1981).

Prenant le relais vers le N-W, le Moyen Atlas est composé de deux grandes familles de reliefs : un causse tabulaire au N-W et une chaîne plissée de type jurassien SW-NE, au S-E (J. Martin 1981).

L'Atlas Saharien est formé de plis amples, individualisés en une série de massifs aux reliefs aérés : Mont des Ksour, dj Amour, Mont des Ouled Naïl, Hodna. Avec l'Aurès apparaît le bastion le plus original et le plus isolé de tout l'Atlas Saharien. C'est un massif constitué de longs monts SW-NE séparés par de larges et profondes vallées où se concentre la vie agricole (J.L. Ballais 1984).

Ces trois grandes chaînes de montagnes sont dites autochtones car enracinées sur place. Il n'en est pas de même de la dernière.

Au Nord, la chaîne Rif-Atlas Tellien est très complexe à cause de sa mise en place tardive sous forme de nappes de charriage empilées et par définition allochtones et de la diversité des roches en contacts anormaux à cause de contraintes tectoniques violentes.

Ces différentes chaînes de montagnes ont cependant deux points communs essentiels. Elles font toutes parties du système orogénique alpin et elles sont sous l'influence du climat méditerranéen. Ces deux caractères vont avoir des conséquences nombreuses sur le milieu physique.

Ces montagnes sont jeunes, leur relief est vigoureux, les pentes fortes, les roches, même tendres, ont été portées à de hautes altitudes et n'ont pas encore eu le temps d'être profondément érodées.



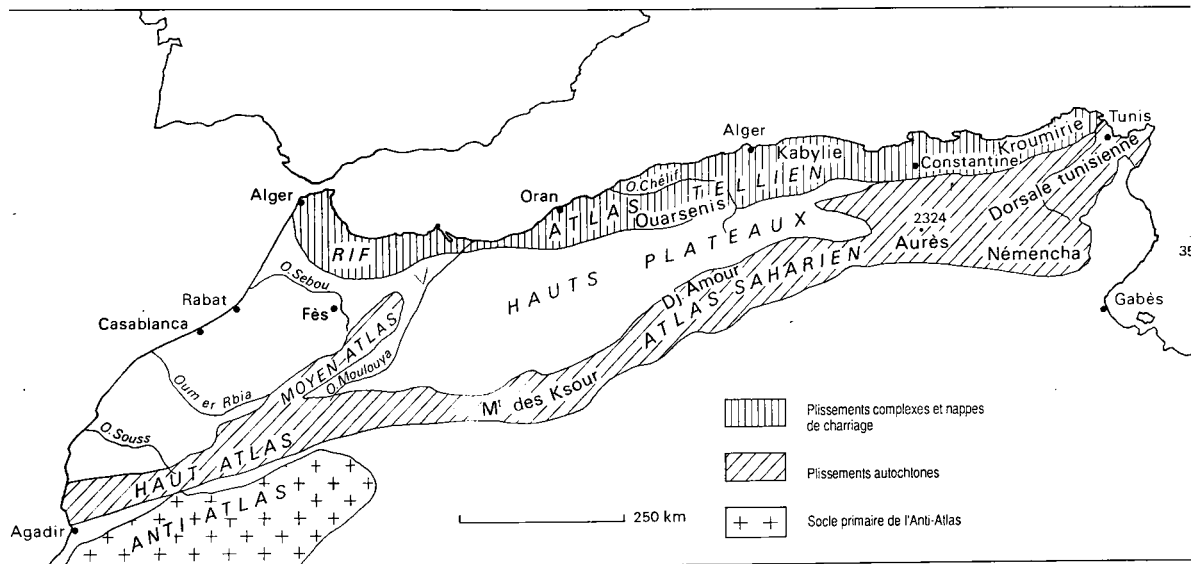
Maroc. Haut Atlas, vallée de l'Ourika. Sur les formations lie de vin du Trias, cône de déjection du Quaternaire moyen, emboîtées et démantelées par l'érosion fluviale. Sur les versants, formation végétale à chênes verts et thuyas.

La végétation méditerranéenne, souvent dégradée, recouvre les pentes et l'originalité d'un massif par rapport à un autre dépend du degré de dégradation et de l'altitude qui favorise un étagement plus ou moins complet de cette végétation.

Enfin, le système morphogénétique méditerranéen est en pleine action sur ces volumes montagneux. Le ruissellement est le principal agent d'érosion mais dès

que l'altitude est suffisante, le gel et la neige façonnent aussi les versants. L'empreinte des climats du passé est profonde, soit sur les piémonts avec des accumulations alluviales étendues liées à l'activité du ruissellement, soit en montagne où l'intensité du gel et les volumes neigeux ont permis le développement de formes nivales, cryo-nivales et même glaciaires.

I. Histoire géologique et structures



Grands ensembles morphostructuraux du Maghreb.

A. L'Atlas Tellien et le Rif

La mise en place de l'Atlas Tellien est intimement liée à l'histoire géologique de la Méditerranée et à l'ouverture de l'Atlantique. (R. Trumphy 1983, D. Obert 1984, P. Broquet et al. 1983, Y. Hervouët 1986). Dans la formation de la chaîne, l'un des rôles les plus intéressants est joué par la micro-plaque d'Alboran qui délimite des fosses ou des flyschs se sédimentent pendant le Secondaire. Ceux-ci vont être éjectés lorsque la plaque d'Alboran va venir se coincer, au début du Tertiaire, contre le continent africain, au moment de la fermeture de la Thétys. Ainsi, par l'intermédiaire de cette plaque, le Rif et l'Atlas Tellien se trouvent pris entre la marge du continent africain et le socle ibérique. L'édification de la chaîne est cependant l'œuvre d'une longue orogénie s'étendant du Carbonifère au Plio-Quaternaire avec des phases parasyssiales essentielles (Éocène moyen, Miocène moyen et supérieur, Plio-Quaternaire). L'Atlas Tellien est né de fosses profondes où se déposaient les flyschs. Ces fonds abyssaux étaient bordés par une série de massifs anciens constituant le bourrelet liminaire du vieux socle africain. Ces massifs sont métamorphiques et granitiques : J. Zahara dans le Rif, grande Kabylie, massif de Collo, Edough. Ces massifs anciens portent au Sud, des chaînes plissées, les dorsales calcaires (Rif, Djurdjura) dont les plis chevauchants vers le Sud, recouvrent de leurs écailles des formations plus récentes. Ces chevauchements ont pour origine la poussée des nappes de charriage qui recouvrent en partie les dorsales calcaires et qui ont jailli des fosses situées au Nord du bourrelet liminaire. Au cours des paroxysmes orogéniques tertiaires, ces nappes glissent bien au-delà de la barrière démantelée des dorsales

calcaires et elles recouvrent, en lambeaux, les formations autochtones de la bordure nord des Hauts Plateaux actuels. La plus importante d'entre elles est celle des flyschs numidiens (D. Obert 1984). Postérieurement à leur mise en place, ces nappes furent à leur tour plissées. Les synclinaux sont alors envahis par les mers du Miocène supérieur et les dépôts post-nappes subissent de vigoureuses déformations à la fin du Tertiaire et au Quaternaire. Les autres chaînes, à la différence de l'Atlas Tellien et du Rif, sont comme nous l'avons vu, constituées par des plis autochtones.

B. Le Moyen Atlas

Il domine les plaines du Saïs, du Tadla et la vallée de la Moulouya par des escarpements abrupts. Ce bastion de hautes terres peut être divisé structuralement en deux parties.

Au Nord-Ouest, des plateaux aux couches calcaires jurassiques presque essentiellement subhorizontales, épaisses, donnent naissance à des paysages de Causse : Causse d'El-Hajeb et d'Aïn-Leuh. Les modelés karstiques sont nombreux et variés : lapiez géants, reliefs ruiniformes, vallées sèches, dolines. Des volcans quaternaires s'élèvent sur ces plateaux et leurs coulées basaltiques ont souvent comblé et barré les vallées. Au Sud-Ouest, ces séries calcaires sont plissées. Crêtes et vallées sont parallèles, orientées SW-NE. Les plis anticlinaux rectilignes sont presque tous dissymétriques, présentant un escarpement plus marqué vers le N ou le NW. Tels apparaissent le Tichoukts, le Bou-Nasseur et le Bou-Iblane ; la ligne des crêtes de ces deux derniers dépassant largement, par endroits, 3 000 m d'altitude.

Le Moyen Atlas s'accrole par une série de plis chevauchants ou faillés comme le J. Rhénim aux plissements lourds et puissants du Haut-Atlas calcaire.

Les deux chaînes, au niveau du haut oued El-Abid et d'Arbala présentent des directions tectoniques sensiblement différentes. Le Moyen Atlas est SW-NE tandis que le Haut Atlas s'oriente WSW-ENE. En s'éloignant peu à peu l'une de l'autre, elles laissent entre elles se développer la vaste plaine triangulaire de la Moulouya, ouverte vers la Méditerranée.

C. Le Haut Atlas

Le Haut Atlas est une barrière supportant les plus hauts sommets de toute l'Afrique du Nord. Des plateaux et bassins intérieurs comme celui de Semrir, des vallées profondes comme celle de l'oued Nefiss, de puissants crêts calcaires comme le J. Rat ou le J. Mgoun identifient le Haut Atlas aux reliefs de type pyrénéen mais l'analogie est aussi valable pour la structure.

Le cœur de la chaîne est primaire. Il est épaulé par des assises sédimentaires secondaires et tertiaires de plus en plus épaisses vers l'Est. Cette disposition résulte principalement d'un vaste pli de fond qui a affecté le socle ancien et sa couverture dès le Secondaire et surtout au début du Tertiaire. Les phases du Miocène et du Quaternaire ont modifié les volumes montagneux. Au Quaternaire ancien par exemple, des dépôts détritiques de piémont ont été déformés profondément sur les bordures de la chaîne où des plis d'avant pays sont encore en train de se développer (G. Couvreur 1981).

Le Haut Atlas peut être divisé en trois grandes régions morphostructurales. A l'Ouest, les plateaux calcaires sont séparés des hauts massifs cristallins portant le J. Toubkal par le couloir triasique d'Argana. Au centre, dans le Haut Atlas de Marrakech, affleurent des roches cristallines du socle africain : granite, rhyolite, trachyte. A l'Est, le Haut Atlas calcaire est formé d'anticlinaux étroits, monts percés de cluses imposantes comme celles de la vallée du Zad, séparés entre eux par des vaux très larges (F. Joly 1962).



Maroc. Piémont du Haut Atlas, vallée de l'Ighyghayene, pentes entièrement défrichées et soumises au pacage des ovins. Au premier plan, profonds ravinements et tentatives de reboisement en pins d'Alep.

D. L'Atlas Saharien

Vers l'Est, l'Atlas Saharien prend le relais des hautes chaînes calcaires de la région de Figuig (J. Grouz). Ce sont, d'Ouest en Est, les Monts des Ksour, le dj. Amour, les Monts des Ouled Naïl, des Ziban, le massif de l'Aurès et enfin les Monts de Nementcha, de Tebessa et la Dorsale tunisienne. A cet ensemble orienté généralement WSW-ENE, il faut ajouter les Monts du Hodna qui, s'étendant entre l'Atlas Tellien et l'Atlas Saharien, coupent les hauts plateaux en deux parties inégales.

Tous ces ensembles montagneux ont des points communs. Ce sont des chaînes d'âge tertiaire, aux plis autochtones affectant la couverture du socle hercynien. L'érosion a dégagé les combes, les ruz et les chevrons sur les flancs des monts, creusé des cluses permettant aux oueds de gagner, vers le Sud, les plaines sahariennes.

Le massif de l'Aurès a une histoire plus complexe. Aucune montagne de l'Atlas Saharien ne présente une aussi grande épaisseur de sédiments secondaires et surtout tertiaires (Eocène). Ils ont été plissés après le Lutétien selon une direction SW-NE. Pendant l'Oligocène, les agents de l'érosion vont disséquer profondément le massif qui sera presque aplani au moment de la transgression du Burdigalien (Miocène). Les paroxysmes alpins redonnent alors vigueur aux volumes montagneux dont la mise en place définitive est l'œuvre des derniers mouvements orogéniques, très vigoureux du début du Quaternaire (J.L. Ballais 1984). La montagne offre une succession de lourdes croupes anticlinales aux versants accidentés de ruz et de chevrons. Les vallées synclinales sont coupées de gorges profondes. Le réseau hydrographique présente une adaptation imparfaite aux structures géologiques.

II. Les tendances climatiques

Les massifs atlastiques sont tous compris dans la zone d'influence du climat méditerranéen. Toutefois, derrière les premiers reliefs élevés, imprégnés de douceur marine et copieusement arrosés durant l'hiver, apparaissent très vite les stigmates de la continentalité africaine car le Maghreb s'enracine, au Sud, à la bordure nord-saharienne. L'Afrique du Nord est ainsi soumise pendant trois ou quatre mois au régime de la zone désertique et pendant huit à neuf mois à celui des régions tempérées. Deux saisons alternent dans l'année, l'une sèche et chaude l'été, de plus en plus longue en allant vers l'intérieur, et l'autre humide et fraîche pendant l'automne, l'hiver et une partie du printemps. Ces données générales du climat sont modifiées par les barrières montagneuses qui sont des écrans successifs à ces diverses influences.

Au-dessus d'une frange côtière où les gelées sont évidemment exceptionnelles, les massifs côtiers (Atlas Tellien) sont froids. Les températures baissant rapidement avec l'altitude, à 2 000 m, les sommets du dj. Babor et de la petite Kabylie restent habituellement couverts de neige quatre à cinq mois.

Le Moyen Atlas et le Haut Atlas exposés aux courants atlantiques et d'altitude très élevée sont le siège de nombreux contrastes : opposition entre la haute montagne froide et enneigée et les vallées plus tièdes et très chaudes en été, dissymétrie très prononcée entre les ubacs et les adrets moins arrosés et plus chauds. Malgré les oppositions et les contrastes, ces montagnes ont des caractères communs : grande sécheresse de l'air, gel vigoureux en hiver, surtout à haute altitude, fortes oscillations diurnes des températures, violence des orages d'été. Les plaines et vallées intramontagnardes sont, en revanche, moins arrosées et les oscillations de température y sont plus marquées : les froids tardifs prolongent les gelées blanches jusqu'au cœur du printemps.

Au-delà des Hauts Plateaux au climat continental sec et froid, l'Atlas Saharien et l'Aurès sont plus profondément influencés par le climat saharien. Toutefois, à cause de leur altitude (2 008 m au dj. Ksel dans le dj. Amour, 2 160 m dans les Monts des Ksour, 2 328 m au dj. Chelia), les massifs de l'Atlas Saharien sont moins arides que les hautes steppes au Nord et le piémont saharien au Sud. Les versants nord reçoivent encore des pluies de front polaire (300 à 450 mm bon an mal an au dj. Amour, 340 à Aflou, 310 à Djelfa). Il neige en moyenne 10 à 15 jours par an, en particulier dans les Monts des Ksour.

La sécheresse augmente rapidement sur le versant sud et Aïn Sefra, dans son bassin intérieur, ne reçoit plus que 192 mm de pluie. La station connaît des températures de 40 ° et il peut geler encore cinq mois par an. En revanche, à El-Abiodh-Sidi-Cheikh, sur le versant saharien des Monts des Ksour, les températures atteignent et dépassent 40 ° entre juin et septembre et les gelées, moins fréquentes, ne sont cependant pas rares, en hiver, pendant quatre à cinq mois.

III. Une hydrologie capricieuse

Dans ces conditions, l'hydrologie est capricieuse. Les oueds descendus des plus hauts massifs calcaires du Haut Atlas et du Moyen Atlas sont évidemment pérennes, même sur le versant saharien (Zad ou Dades par exemple). Les fleuves côtiers, alimentés par des bassins versants de l'Atlas Tellien, sont aussi pérennes (Chelif, Soumman, Medjerda). Leur régime est pluvio-nival avec les hautes eaux d'hiver soutenues au printemps par la fonte des neiges. En revanche, la plupart des oueds descendant de l'Atlas Saharien vers le Sahara, ont souvent un régime dont les crues sporadiques sont la seule manifestation spectaculaire. C'est le cas de la Saoura, de la Zousfana ou des oueds Rharbi et Ez-Zergoun.

IV. Un couvert végétal dégradé par l'homme

Malgré la diversité des massifs montagneux, leur situation par rapport à la Méditerranée, à la façade atlantique et au Sahara, leur altitude et leurs expositions variées, leur végétation est directement influencées par le climat méditerranéen d'une part et par l'action souvent dévastatrice de l'homme d'autre part.

La sécheresse estivale, si défavorable à la vie végétale, est atténuée en montagne mais il faut distinguer cependant les formations végétales des montagnes humides comme le Rif, l'Atlas Tellien, le Moyen Atlas occidental et le Haut Atlas central et les formations végétales des massifs plus secs comme le versant sud du Haut Atlas, le Haut Atlas occidental et extrême oriental, le Moyen Atlas oriental et l'Atlas Saharien.

Les formations végétales des montagnes humides où les précipitations dépassent 500 mm sont diversifiées. Le Rif, très arrosé, porte encore de belles suberaies, des cèdres au-dessus de 1 300 m et des forêts de sapins uniques au Maroc, dans la dorsale calcaire, au-dessus de 1 800 m (*Abies pinsapo*).

Dans l'Atlas Tellien, s'observent les mêmes essences mais le cèdre est peu représenté, en revanche, sur les sols acides issus des grès, le chêne liège présente de belles futaies au riche sous-bois de bruyères arborescentes, cistes, phillaires, arbousiers, laurier-tins, lentisques, chênes zéens et afarès, à feuilles caduques. Cette formation végétale est encore présente dans l'arrière pays montagneux d'Alger. Dès que les conditions climatiques deviennent plus sèches, apparaît comme dans les Monts de Saïda par exemple, l'association pin d'Alep, thuya qui existe aussi dans le Haut Atlas.

Ces formations sont souvent profondément dégradées. Elles se présentent alors sous l'aspect d'un matorral à chênes verts espacés avec quelques pins d'Alep, genévriers oxycèdres et palmiers nains (*chamerops humilis*). Le Moyen Atlas qui reçoit entre 650 et 1 000 mm de précipitation, offre sur les causses, une chênaie (yeuse) souvent dégradée sous forme de matorral parfois très dense (causse de Sefrou) et la cédraie de belle venue. Les montagnes plissées nord orientales comptent elles aussi des peuplements de chênes verts et de cèdres. A haute altitude, le cèdre cède la place à la thuriféraie mieux adaptée à la fois aux froids rigoureux, à l'enneigement prolongé et à la sécheresse d'été (M. Lecompte 1969). Entre les îlots forestiers de chênes ou de cèdres, s'étendent de vastes surfaces planes sur calcaire ou basalte occupées par des pelouses d'altitude.

Les versants Ouest et Nord-Ouest du Haut Atlas, dans l'étage montagnard, présentent des formations végétales proches de celles du Moyen Atlas avec un plus grand développement de la callitraie. Le cèdre en revanche, n'apparaît que dans le massif de l'Ayachi. A très haute altitude, aussi bien dans le Moyen Atlas que dans le Haut Atlas, s'étendent des pelouses à xérophytes épineux mêlées d'ailleurs souvent de genévriers thurifères.

Sur les versants sud et est, plus continentaux de ces deux chaînes, les caractères de la végétation sont plus xérophiles.

Dans la cuvette de Skoura par exemple (Moyen Atlas septentrional), s'étendent des callitraies à genévriers de Phénicie. Sur le versant dominant la plaine de la Moulouya, les pentes du Moyen Atlas voient le cèdre céder rapidement la place au chêne vert qui lui-même, au contact de la plaine, disparaît au profit de la steppe à alfa.

Dans le Haut Atlas, les versants à l'adret et orientaux sont piquetés d'un matorral à chênes verts avec quelques thuyas, genévriers de Phénicie, armoise et alfa. Vers l'Ouest, au-delà du couloir d'Argana (Haut Atlas occidental), s'étend l'arganaie. En altitude, celle-ci s'arrête entre 1 500 et 1 700 m à cause de l'humidité trop grande, du froid hivernal plus vif et de la couverture neigeuse persistante. Elle entre alors en concurrence avec la formation à oléastre et lentisque et avec la callitraie (J.P. Peltier 1982).

L'Atlas Saharien et l'Aurès, aussi continentaux que le versant sud et est du Haut Atlas et du Moyen Atlas offrent une végétation arbustive plus clairsemée et au contraire une extension plus grande des steppes à affinités sahariennes, surtout au bas des versants et sur le piémont méridional. Dans l'Atlas Saharien, le taux de boisement est faible (6 % en moyenne) et il ne dépasse pas 20 % dans les Monts des Ksour. Les forêts sont claires (quelques dizaines d'arbres à l'hectare) et composées de pins d'Alep, chênes verts, genévriers oxycèdres et de Phénicie. Les pins d'Alep sont nombreux dans les Monts des Ouled Naïl mais aussi dans les Nementcha. Les chênes verts signalent les versants les plus arrosés et les plus élevés du dj. Amour (J.P. Barry et *al.* 1974) où ils se mêlent d'ailleurs à la steppe à alfa.

Hors de ces quelques lambeaux de forêt, la végétation est celle des hautes steppes avec prédominance de l'alfa. Sur le piémont sud de l'Atlas Saharien, l'alfa et les armoises se mêlent à des espèces plus sahariennes comme le remth (*Haloxylon scoparium*) et sur les sables le rtem (*Retama retam*) et le drinn (*Aristida pungens*).

Dans l'Atlas Saharien oriental, les Monts du Hodna, présentent une nette opposition des versants. Les versants nord, plus arrosés, sont couverts de l'illicaie et de matorral à chênes verts. A l'Est, le pin d'Alep prend la pas sur le chêne. Le versant sud, plus défriché, est piqué de genévriers de Phénicie parsemant la steppe à alfa.

Dans l'Aurès s'observe la même dissymétrie des versants. Les seules forêts sont sur les versants nord. La cédraie est très dégradée, les arbres sont vieux, espacés, aucun jeune sujet ne parsème le maigre sous-bois. La comparaison vient immédiatement à l'esprit entre ces cédraies moribondes et les futaies vigoureuses du Moyen Atlas. Outre le cèdre, les versants sont aussi boisés en chênes verts et pins d'Alep. Ce dernier est répandu en altitude sur les pentes sud de l'Aurès oriental où il domine la steppe saharienne des piémonts.

V. L'agressivité séculaire des agents de l'érosion

Plusieurs facteurs physiques et humains favorisent l'action des agents de l'érosion : les fortes pentes modelées dans des roches variées, des averses brutales, un couvert végétal clairsemé, détruit par le pacage des troupeaux et l'extension abusive des cultures. Le ruissellement sous toutes ses formes est l'agent d'érosion le plus actif mais en haute montagne, le gel et la neige jouent aussi leur rôle dans le modelé actuel des versants.

Toutefois, l'étagement des processus morphogénétiques en montagne a évolué au cours du Quaternaire en fonction des variations climatiques induites par les glaciations européennes.

A certaines époques, le ruissellement a été plus actif que de nos jours et les cours d'eau étaient pérennes, même sur les versants sahariens. En montagne, non seulement l'action du gel se manifestait avec plus d'âpreté mais le bilan glaciaire était devenu positif, au Riss et au Wurm par exemple et de petits glaciers s'installaient sur les plus hauts sommets.

Ainsi, aux manifestations actuelles de la morphogénèse méditerranéenne se superposèrent des formes héritées elles-mêmes remodelées, de nos jours par les agents de l'érosion. Les versants de l'Atlas offrent donc une grande variété de formes, toujours vivantes mais souvent remaniées. L'homme, comme partout ailleurs dans le monde méditerranéen, a du lutter pour préserver ses champs des morsures du ravinement, des glissements de terrain et des crues dévastatrices des torrents.

Au cours du Quaternaire, pendant des périodes plus humides comme l'Eemien, les ruissellements sur les bas de versant contribuèrent à l'édification des glacis d'ablation (R. Coque 1962), des épandages de piémont comme ceux du sillon sud-atlastique, des terrasses le long des cours d'eau.

Le gel actuel a une action secondaire mais il permet encore dans le Toubkal ou l'Ayachi, l'alimentation de quelques tabliers d'éboulis. Cependant, il fut l'un des agents essentiels du modelé dans la haute montagne atlastique au Quaternaire (J.P. Tihay 1973). Associé à la neige, il a permis le développement, dans les cônes d'éboulis, de couloirs d'avalanches parfois encore fonctionnels de nos jours. Il fut l'agent de la fragmentation initiale qui a fourni le matériel aux versants pour construire les grèzes litées, aux oueds tumultueux pour édifier cône de déjection, terrasses et épandages de piémont. Enfin, en très haute montagne : massifs du Toubkal, du Mgoun, de l'Ayachi, chaînes du Bou-Naceur et du Bou-Iblane, quelques formes glaciaires se sont développées essentiellement lors des deux dernières glaciations : courtes vallées glaciaires du Toubkal (J. Dresch 1941, M. Chardon et J. Riser 1981), cirques en van de la face nord du Mgoun et de l'Ayachi (F. Joly 1962, G. Couvreur 1982), puits à neige du Bou-Naceur (J. Martin 1981), cirques du Djurdjura.

Les agents de l'érosion sont donc agressifs dans ces montagnes parfois surpeuplées. Les aménagements du milieu montagnard ont été amorcés par les autorités des trois États du Maghreb à des degrés divers et avec, hélas parfois, de rudes déconvenues. C'est au Maroc que la politique de lutte contre l'érosion a commencé le plus tôt. Plusieurs méthodes sont utilisées actuellement dans l'ensemble du Maghreb. Le reboisement en pins d'Alep mais aussi en acacias et eucalyptus permet de fixer les sols et de freiner le ravinement. Il favorise ensuite la reconquête de la végétation climacique. L'eucalyptus a l'avantage d'assécher la partie superficielle du sol et de limiter l'action de la solifluxion.

La mise en place de banquettes parallèles aux courbes de niveau sur les versants, en particulier dans le Prérif par exemple, favorisent le reboisement ou la plantation de vergers mais elles entraînent l'accumulation inopinée de l'eau en amont de la banquette, facilitant ainsi la solifluxion. Les labours le long des courbes de niveau, la construction de murets en pierre, l'abandon par l'agriculture, même traditionnelle, des terrains trop pentus, la limitation du cheptel, la rotation des parcours, les mises en défend sont autant de mesures parfois encore ponctuelles qui, peu à peu ralentiront les processus d'érosion. Le barrage vert est un des projets les plus spectaculaires de reboisement en Algérie. Il se développe sur toute la longueur du pays entre les frontières marocaines et tunisiennes. C'est une bande forestière de 4 à 20 km de large qui doit couvrir 3 millions d'ha et qui s'appuie sur les massifs de l'Atlas Saharien. Le projet a débuté dans six secteurs dont El Bayadh, Djelfa et Bou-Saada. Un programme de mise en valeur et d'aménagement de type agropastoral accompagne les reboisements. Le barrage vert apparaît donc comme un vaste périmètre d'intervention (J.F. Troin et al. 1985).

Les Atlas, refuges des populations berbères, sont actuellement des régions en crise. A proximité des plaines voisines en plein essor, ces montagnes sont restées trop longtemps négligées. Le niveau de vie reste médiocre et la surpopulation croissante entraîne de nouveaux déséquilibres. Les défrichements se multiplient, la forêt est mutilée par les incendies et le pacage des troupeaux. Cette destruction du couvert végétal pour un gain médiocre de terres ne fait qu'accroître l'instabilité des versants, surtout dans le Rif et l'Atlas Tellien. Les gouvernements prennent conscience de la gravité de la situation et des moyens variés sont mis en Œuvre pour lutter contre l'érosion des versants. Néanmoins, cette instabilité et les fortes pentes sont un handicap sérieux pour la mise en valeur de ces montagnes. Les constructions modernes sont difficiles à édifier sur des pentes qui menacent de glisser, les routes modernes pénètrent lentement, au prix de travaux de génie civil audacieux, au cœur de ces montagnes. Enfin, l'essor du tourisme qui se développe au Maroc dans le Haut Atlas et le Moyen Atlas est encore embryonnaire dans les massifs atlastiques d'Algérie.

BIBLIOGRAPHIE

- BALLAIS J., *Recherches géomorphologiques dans les Aurès (Algérie)*, Thèse Lettres, 2 vol., 1984, 626 p.
- BARRY J.P., CELLES J.C. et FAUREL., « Carte internationale du tapis végétal et des conditions écologiques, feuille d'Alger », *Soc. d'Hist. Nat. Afrique du Nord*, 1974.
- BOUILLIN J.P., « Nouvelle interprétation de la liaison Apennin — Maghrébides en Calabre; conséquences sur la paléogéographie téthysienne entre Gibraltar et les Alpes », *Rev. Géol. dyn. et Géo. phys.*, vol. 25, 1984, fasc. 5, p. 321-338, 6 fig.
- BROQUET P., DUEE G., MASCLE G. et TRUILLET R., « Evolution structurale alpine récente de la Sicile et sa signification géodynamique », *Rev. Géol. dyn. et Géo. phys.*, vol. 25, 1984, fasc. 2, p. 75 à 85, 6 fig.
- CHARDON M. et RISER J., « Formes et processus géomorphologiques dans le Haut Atlas marocain », *Rev. de géo. alpine*, t. LXIX, 1981, n° 4, p. 561-581, 3 fig., 4 phot., 1 tabl.
- COQUE R., *La Tunisie présaharienne, étude géomorphologique*, Thèse Lettres, Paris, A. Collin Edit., 1982, 476 p., 85 fig., 30 pl. phot., 4 cartes h.t.
- COUVREUR G., *Essai sur l'évolution morphologique du Haut Atlas central calcaire (Maroc)*, Thèse Lettres Strasbourg I, 1981, 2 vol., 877 p., 68 fig., XIII pl. phot.
- DESPOIS J. et RAYNAL R., *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*, Paris, Payot Edit., 1967, 570 p., 43 cartes et fig.
- DRESCH J., *Recherches sur l'évolution du relief dans le massif central du Grand Atlas, le Haouz et le Souss*, Thèse Lettres, Paris, 1941, 708 p., 206 fig., 40 pl. phot., atlas.
- HERVOUET Y., « Evolution tectonique de l'avant-pays oriental rifain (orogène alpin, Maroc) », *Rev. de géol. dyn. et de Géo. phys.*, vol. 27, 1986, fasc. 1, p. 25-35, 7 fig., 1 tabl.
- ISNARD H., *Le Maghreb*, PUF, coll. Magellan, 1966, 273 p., 21 fig., 4 phot.
- JOLY F., « Etudes sur le relief dans le Sud-Est marocain », *Trav. Inst. Sci. chérif. Sér. Géol. et Géo. phys.*, n° 10, 1962, 578 p., 98 fig., 12 pl. h.t., 4 cartes coul.
- LECOMPTE M., « La végétation du Moyen Atlas central », *R.G.M.*, n° 16, 1969, p. 3-34, IV tabl., 1 fig., 1 carte h.t.
- MARTIN J. et al., *Géographie du Maroc*, Hatier Edit., Casablanca, 1970, 254 p.
- MARTIN J., *Le Moyen Atlas central, étude géomorphologique*, Thèse Lettres, Notes et Mém. Sér. Géol. du Maroc, n° 258 bis, 1981, 445 p., 110 fig., 32 pl. phot.
- OBERT D., « Géologie des Babors (Algérie); importance de la paléotectonique alpine dans l'orogénèse tellienne », *Rev. de Géol. dyn. et de Géo. phys.*, vol. 25, fasc. 2, 1984, p. 99-117, 8 fig.
- PELTIER J.P., *La végétation du bassin versant de l'oued Sous (Maroc)*, Thèse Sci. Grenoble, 1982, 201 p., 56 tabl.
- RAYNAL R., *Plaines et piémonts du bassin de la Moulouya (Maroc oriental), Etude morphologique*, Thèse Lettres, Paris, 1961, 618 p., 79 fig., 52 phot.
- TIHAY J.P., « Notes sur quelques paléofformes « périglaciaires » observées en Algérie orientale », *Médit.*, t. 13, n° 2, 1973, p. 37-48, 3 fig., 1 tabl.
- TROIN J.F., *Le Maghreb*, A. Collin Edit., Coll. U, 1985, 360 p., 61 fig.
- TRUMPY R., « Le Rif et le Tell, leur place entre les océans et entre les continents », *Rev. Géol. dyn. et de Géo. phys.*, vol. 24, fasc. 3, 1983, p. 197-199.
- WILDI W., « La chaîne tello-rifaine (Algérie, Maroc, Tunisie) : structure, stratigraphie et évolutions du Trias au Miocène », *Rev. Géol. dyn. et de Géo. phys.*, vol. 24, fasc. 3, 1983, p. 201-297, 30 fig., 2 cartes h.t.

J. RISER

A312. 'ATTA (Ayt)

Historique

La confédération ou plus précisément la « supertribu » (D. Hart, 1967) des Ayt 'Atta regroupe, depuis le xvi^e siècle au moins, des éléments divers, d'origine berbère en majorité, ayant absorbé des arabes berbérisés, des nègres soudanais (Ignaouen des Ayt Ahlim), des ḥarrāṭīn, voire des juifs islamisés (Ayt bu Ya'qub des Ayt Y'azza). La plus ancienne mention les concernant est de Marmol Caravajal qui cite une pro-

vince d'Ytata dans sa *Description generale de Africa* (1571). Les Ayt 'Atta se seraient organisés au cours du XVI^e siècle pour résister aux Arabes Ma'qil qui avaient envahi le Sud marocain. Ils avaient été aidés, au début, par un marabout, Moulay 'Abdallah ben Hocein, fondateur de la Zaouïa de Tamesluth près de Marrakech, à laquelle les Ayt 'Atta, du moins les clans les plus importants, restent rattachés.

D. Hart considère les Ayt 'Atta comme une « supertribu » parce que toutes les tribus qui les composent se réclament d'un ancêtre commun Dadda 'Atta, bien qu'aucune ne soit capable de retracer exactement ses liens généalogiques avec ce personnage qui n'est pas entièrement légendaire. Dadda 'Atta aurait été un disciple de Moulay Abdallah ben Hocein, mais d'autres traditions, chez les Ayt 'Atta du nord, le rattachent à Sidi Saïd Ahansal* qui vécut au début du XIII^e siècle. En fait les Ayt 'Atta ont deux *igurramen* : le majeur Moulay 'Abdallah qui est honoré par les Ayt 'Atta du sud et par ceux situés à l'est de Bou Maln du Dadès, le mineur Sidi Saïd Ahansal qui reçoit l'allégeance des Ayt 'Atta situés au nord du Dadès. Les premiers n'hésitent pas à accomplir de longs déplacements pour apporter, en février-mars, leurs offrandes, en ziyara, au tombeau de Moulay Abdallah à Tamesluth, dans la région de Marrakech.



Femme Ayt 'Atta à Zagora originaire d'Alnif (photo M. Morin-Barde).

De la vie de Dadda 'Atta on ne connaît que ce que rapportent quelques récits plus ou moins légendaires. Il serait originaire du Jbel Sarho et il est à peu près sûr qu'il périt lors d'un combat qu'il livrait contre les Arabes Ma'qil et qu'il fut enterré à Taqqat n'Ilektawen, défilé montagneux au sud de Tagunit, dans la haute vallée du Dadès. L'une des principales légendes de fondation des Ayt 'Atta est celle des 40 petits-fils de Dadda 'Atta. Dadda 'Atta avait 40 fils qui se marièrent tous

le même jour ; durant les festivités de la noce, un berger des Ayt Siddrat prit les fusils des époux et remplit d'eau leurs canons puis se rendit chez ses contribuables, les invitant à attaquer les Ayt 'Atta. Les fils de Dadda 'Atta ne purent se défendre et furent tous massacrés. Mais comme ils avaient déjà passé deux nuits avec leurs épouses, le temps venu, les veuves mirent au monde 39 fils et une fille. Dadda 'Atta vécut assez longtemps pour assister à la vengeance de ses petits fils qui chassèrent les Ayt Siddrat jusqu'au Tizi n l' 'Azz dans l'Atlas central.

Cette légende reflète la progression des Ayt 'Atta, à partir du Sarho, vers le nord, mais celle-ci se fit aussi dans d'autres directions de part et d'autre du massif qui fut toujours considéré comme leur foyer originel. Leurs principaux adversaires furent les Ayt Murʿad, qui vers 1645, réussirent à constituer la fédération des Ayt Yafelman* ; ce qui stoppa l'expansion des Ayt 'Atta vers le nord et l'est. L'expansion méridionale, vers les oasis du Dra, fut nettement plus tardive et ne semble pas avoir commencé avant 1800. C'est vers le sud-est qu'elle fut la plus récente : un témoignage intéressant en est donné dans le récit du Dr Linarès qui accompagnait le sultan Moulay lors de son expédition dans le Dra et le Tafilalet en 1893-1894. Dans ses régions la progression des Ayt 'Atta se heurtait non seulement à leurs adversaires de toujours les Ayt Yafelman mais aussi aux Šorfa, 'Alaouites, maîtres du pays et bénéficiant du soutien du Maghzen. En fait l'expansion vers l'est des Ayt Kabbaš, clan des Ayt 'Atta, ne fut réellement stoppée que par l'occupation des oasis du Touat par les forces françaises d'Algérie (1899). À partir de cette date, les Ayt Kabbaš animèrent la résistance à la progression des forces françaises jusqu'en 1934. Jusqu'à cette date, l'ensemble des Ayt 'Atta demeura pratiquement indépendant du pouvoir central.

Le pays spécifiquement Ayt 'Atta est délimité sur trois faces par des cours d'eau de caractère saharien : le Dra à l'ouest, le Dadès, le Todʿa et le ʿeris au nord, le Ziz à l'est. Le massif du Sarho et la palmeraie de Tazzarine situés à peu près au centre géographique de la zone Ayt 'Atta constituent le sanctuaire de la supertribu. Le vaste territoire qu'occupent les Ayt 'Atta va donc, pour reprendre une de leur expression imagée, « des chênes-verts du Moyen Atlas aux palmiers du Dra et du Tafilalet ». La plus grande partie de ce territoire a été acquise par droit de conquête, le foyer ancestral est le massif rocheux et austère du jebel Sarho. Ce fut non seulement leur terre d'origine mais aussi le théâtre de leur dernière résistance aux forces françaises, lorsque sous le commandement de 'Assu-u-Ba-slam ils menèrent les rudes combats du Bu Gafer, en février-mars 1933.

Le genre de vie

En 1936, les Ayt 'Atta avaient été estimés à environ 38 000 (G. Spillmann) dont moins d'un tiers occupaient le Jbel Sarho, les autres étaient dispersés dans le Tafilalet, le Dra, le Todʿa, le Ziz, le ʿeris, le Ferkla et le Dadès, jusque dans le Haut Atlas (Ayt 'Atta n'Oumalou), voire la proche région de Meknès (Ayt Ouallal des Beni Mtir). En 1960, D. Hart les estimait à environ 135 000 personnes occupant les mêmes régions.

Cette dispersion extrême s'explique par le genre de vie traditionnel fondé sur le nomadisme pastoral. La plupart des Ayt 'Atta étaient et restent des éleveurs transhumants. Leur expansion vers le nord fut certainement motivée par la recherche constante de nouveaux pâturages pour leurs moutons. En revanche leur déploiement plus récent vers le sud et le sud-est (Tafilalet) s'explique surtout par les sollicitations des harratin des oasis en quête de protecteurs pour se défendre contre les incursions et pillages d'autres tribus berbères ou arabes. L'obtention de cette garantie réduisit les harratin à l'état de clients des Ayt 'Atta.

La transhumance impliquait cependant des résidences permanentes et une activité saisonnière agricole, de médiocre qualité et limitée aux fonds des vallées. Elle impliquait bien évidemment deux mouvements annuels : la montée vers l'alpage

du Haut Atlas central au printemps et le retour dans les vallées méridionales au début de l'automne, avant les pluies et la neige. Pendant l'été les bergers vivent sous la tente en poils de chèvre. Mais aujourd'hui les déplacements n'ont plus qu'une faible amplitude, de l'ordre de 20 à 30 km, même chez les Ayt Kabbaš dont les troupeaux, essentiellement composés de chèvres ne sortent plus de la hammada du Guir et des Kem-Kem. En fait seuls les Ayt Kabbaš méritent le nom de nomades sahariens ; quelques petits groupes de nomades chameliers existent encore parmi les Msouffa et les Ayt 'Alwan.

D'autres groupes, en revanche, sont parfaitement sédentarisés tels sont les Ayt Oussikis du Haut-Dadès qui comptent des représentants des Ayt Bu Iknifen et les Ayt Y'azza. Près de Bou-Maln du Dadès, les Ayt Slillo sont des Ayt Ounir que leur sédentarisation a amené à se mêler à des harratin.

Vu les conditions climatiques, les ressources économiques sont évidemment très faibles : aux produits du troupeau s'ajoutent les céréales, surtout l'orge, et les dattes des oasis. Jadis le pillage assurait un supplément indispensable à la survie des groupes sahariens ; de fait certains rezzous Ayt 'Atta atteignaient le Touat, le Gourara et même le lointain Tidikelt. L'industrie est des plus réduites ; les femmes tissent les parois des tentes en poils de chèvre et de chameau et certaines pièces de vêtement, en laine. Ces djellabas de couleur brune ou sombre ont fait surnommer les Ayt 'Atta, « *izan* » (les mouches) par leurs voisins (Hart 1966).



Mariage collectif chez les Ayt 'Atta (photo A. Simoneau).

En 1874, d'après Beaunier, les hommes, dans le Dra, portaient encore les cheveux longs, à la manière des Maures. Les femmes, comme toutes celles des groupes berbères du sud marocain portent la *handira*, pièce de laine tissée de forme rectangulaire et dont la décoration, propre à chaque groupe est faite, chez les Ayt 'Atta, d'une succession de rayures noires, blanches et rouges. Pour le reste du vêtement, elles utilisent de préférence des cotonnades bleues, noires ou blanches. Les femmes Ayt 'Atta portent les habituels bijoux en argent et colliers d'ambre ; en revanche

chaque fraction se singularise par une coiffure différente, dont l'armature est parfois constituée par du bois de tamaris (*kjo*).

Organisation politique et sociale

Le centre du pays Ayt 'Atta se trouve dans le Jbel Sarho à Iγerm-Amazdar où siégeait la cour suprême (*Istinaf*). Dans cet asile inviolable (*ħorm*) désigné sous le nom de Taфраut-n'Ayt'Atta, et s'étendant sur plus de vingt kilomètres carrés, se trouvait également le qsar de Tin Iwuršan (Tiniourchane) où résidaient des descendants de Moulay Abdallah chargés de garder le drapeau de guerre des Ayt 'Atta, ainsi qu'un document sur peau de chameau établissant la division des Ayt 'Atta en cinq *khoms* ou cinquièmes. Chacun de ces *khoms* comprenait plusieurs tribus ou clans (*taqbilt*, *tiqbilin*), divisés ou segmentés dans la manière suivante :

• *Khoms I* :

A. Wahlim : { A. Hassu : { A. Bu Daud, A. Ali u Hassu, A. Attu, Uššn, Uzli-
gen, A. Izzu.
A. Zemru : Ignaouen, Ilemšan, A. Aïssa u Brahim, A. Bu Iknifen.

• *Khoms II* :

A. Wallal : A. Uzzine, A. Reba, A. Mullal (Msuffa), A. Bu Beker, A. Unir.

• *Khoms III* :

A. Isful : A. Hammi, A. Brahim u Hammi.
A. Alwan : A. Ghenima, A. Unzar, A. Bu Messaud, A. Sidi.

• *Khoms IV* :

A. Unebgui : A. Khebbaš, A. Umnast, Beni Mhamed (tribu arabe inféodée aux A. 'Atta).

• *Khoms V* :

A. Aïssa Mzim : A. Yazza, A. Khalifa, A. el Fersi, A. Kherdi.

Loin de former une unité territoriale, les *khoms* se trouvaient fragmentés en un grand nombre de groupes dispersés en des lieux parfois très éloignés les uns des autres qui élisaient leur propre chef (*amγar n-tamazirt*) chaque printemps, mais aucun chef ne se trouvait à la tête d'un *khoms*.

Parfois les membres de ces *khoms* se trouvaient juxtaposés dans certaines régions sans s'y mélanger. De même ils pouvaient voisiner avec d'autres groupes ethniques : ħarrāṭīn, arabes, israélites, autres berbères.

Le choix des chefs responsables des différents niveaux se faisait selon un système nommé par D.-M. Hart (1967) à la suite de E. Gellner : « rotation annuelle et complémentarité ».

Ainsi l'*Amγar n'ufella* (le chef d'en haut) était-il élu, jusqu'en 1926, Chef Suprême de la Confédération par un choix s'exerçant à tour de rôle (rotation) chaque année dans un des cinq *khoms*, les électeurs provenant des quatre *khoms* qui ne pouvaient fournir cette année-là l' élu (complémentarité). L'élection avait lieu dans le Sarho près d'Igherm Amazder en présence d'un Chérif des Uled Moulay 'Abdallah ben Hocein. Le moment de l'élection n'était pas fixe mais se situait en général au printemps. Le rituel qui l'entourait est intéressant : les candidats du *khoms* qui doit fournir le chef s'assoient en rond tandis que les membres des quatre autres « cinquièmes » s'assemblent à l'écart pour prendre leur décision. Ceci fait, ils tournent autour du cercle jusqu'à ce qu'ils arrivent au candidat choisi, ils le font se lever ; ensuite le chef sortant ou le chérif introduit quelques touffes d'herbe dans le turban de l' élu afin d'assurer une année prospère. L'*agurram* de Moulay 'Abdallah tend au nouveau chef un bol de lait et quand celui-ci commence à boire, il pousse le bol contre son visage de façon que le liquide se répande sur sa barbe et sur ses vêtements. Chacun des participants reçoit ensuite un peu de lait et une datte.

A l'origine, des élections similaires avaient lieu pour des niveaux subordonnés ;

chaque tribu élitait démocratiquement un cheikh assisté d'un conseil de notables qui détenait la réalité du pouvoir. La rotation du pouvoir et l'élection annuelle s'opposaient à la naissance de toute tyrannie. Le pouvoir était donc très fragile et tout chef qui eut tenté d'en abuser aurait été démis de sa charge avant le terme de l'année; en revanche un *amḡar* heureux à la guerre pouvait rester en fonction plusieurs années de suite.

Droit coutumier des Ayt 'Atta

Les Ayt 'Atta ont conservé la majeure partie des coutumes des pasteurs nomades tout en ayant acquis quelques-unes, spécifiques des sédentaires. Une des plus anciennes est le système de la *Raïa* (ra'aya) en usage dans les régions où, comme chez les Ayt Isful, les berbères semi-nomades, après avoir obtenu, bon gré mal gré une partie du pays, ne se le sont pas cependant complètement approprié. En échange de la garde des récoltes et de la protection accordée aux sédentaires ils touchaient une partie de la production (d'abord 1/14^e puis 1/31^e). Entre les récoltes, ils usaient du droit de libre pâturage pour leurs troupeaux sur les mêmes terrains (le *qta*).

Chez tous les Ayt 'Atta la base du droit judiciaire était le serment collectif. Dans tous l'Atlas central un homme accusé d'un délit ou d'un crime, depuis le vol d'un poulet jusqu'au meurtre doit prouver son innocence sous la foi du serment en compagnie d'un nombre variable de cojureurs appartenant, autant que possible à son lignage. Le serment est prêté sur la tombe d'un saint, à un jour et une heure fixés d'avance, en présence d'un homme neutre dans le conflit, l'*anaqam*. Le nombre des co-jureurs varie en fonction de l'offense : cinq pour un vol de petit bétail, dix pour un litige de caractère foncier, quarante pour un meurtre.

Un autre élément important du droit coutumier des Ayt 'Atta était l'*istinaf*, la cour suprême d'appel qui siégeait à Igharm Amazdar au Sarho. Cette cour suprême d'appel était composée de six hommes choisis dans trois clans « judiciaires » résidant autour d'Igharm Amazdar, les Ayt Zimru; les Ayt Hassu qui appartenaient tous deux au *khoms* des Ayt Wahlim et les Ayt Y'azza, du *khoms* des Ayt 'Aisa Mzin. Si le vote des six *inakamen* était également partagé, trois contre trois, l'intervention de l'*amḡar n'tamazirt* pouvait être sollicitée, mais le plus souvent on faisait appel à six nouveaux *inahkamen*. Il est bien évident que les membres des trois clans « judiciaires » qui pouvaient être convoqués à tout moment devaient posséder une solide culture et une bonne connaissance du droit coutumier. L'*Istinaf*, l'élection des chefs par rotation et complémentarité, le système des cinq cinquièmes, sans être des éléments vraiment originaux, ont largement contribué à la cohésion politique des Ayt 'Atta.

BIBLIOGRAPHIE (Voir Anti-Atlas)

- ABBÈS, Officier interprète, *Notice sur les Ait Atta du Sahara*, 1919. *Renseignements complémentaires sur les Ait Atta*, 1924.
- ALLEMAND Capt., *Notice sur les Ait Khebbach*, 1914.
- AZAM Capt., *Sédentaires et nomades dans le sud du Maroc : le coude du Drâa*, 1946, p. 19.
- Cités rurales du Ktaoua, 1946, p. 51. *Les structures politiques et sociales de l'Oued Drâa*, 1947, p. 20.
- BEAUREPÈRE Lt., *Notre provisoire sur les vallées du Todgha, de l'Imider et du Saghro Oriental*, villes et tribus du Maroc, vol. IX, tribus berbères, t. II, éd. Honoré Champion, Paris, 1931.
- CHAPELLE Lt. F. de la., *Note sur la Confédération des A. 'Atta : I. Les A. Ounir*, 1928. *Note sur la Confédération des A. 'Atta : II. Les A. Yazza et annexes*, 1931. *Les éléments du problème A. 'Atta et le front saharien du Maroc*, 1930. *Les Senhadja de l'Atlas et du Désert*, 1930.
- CHARDON Capt., *Notice sur la tribu des A. 'Atta*, 1919.
- CHARPENTIER Capt., *Étude sur la tribu des A. Khebbach*, 1930.
- DENOUN, Officier interprète, *Les A. 'Atta du Sahara*, 1918. *Renseignements complémentaires sur les A. 'Atta*, 1924.

- GELLNER E., *Saints of the Atlas*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1969.
- HART D.-M., « A Customary Law Document from the Ait 'Atta of the Jbil Saghru », *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée (ROMM)*, I, 1, 1966, p. 90-112.
- HART D.-M., « Segmentary Systems and the Role of 'Five Fifths' in Tribal Morocco », *ROMM*, III, 1, 1967, p. 65-65, republié, avec un addendum, in Ahmed, AKBAR S., et HART David M., Eds., *Islam in Tribal Societies : From the Atlas to the Indus*, Londres, Routledge & Kegan Paul, Ltd., 1984 (b), p. 66-105.
- HART D.-M., « The Tribe in Modern Morocco : Two Case Studies », in GELLNER Ernest, et MICAUD Charles, Eds., *Arabs and Berbers : From Tribe to Nation in North Africa*, Londres, Duckworth, 1973, p. 25-58.
- HART D.-M., « Assu u-Ba Slam (1890-1960) : De la Résistance à la "Pacification" au Maroc — Essai d'Anthropologie Sociale », in JULIEN Charles-André, MORSY Magali, COCQUERY-VIDROVITCH Catherine et PERSON Yves, Eds., *Les Africains*, tome V, Paris, Éditions Jeune Afrique, 1977, p. 75-105.
- HART D.-M., *Dadda 'Atta and his forty Grandsons : the Socio-Political Organisation of the Ait 'Atta of Southern Morocco*, Outwell, Wisbech, Cambridgeshire : Menaspress, Ltd., 1981 (a).
- HART D.-M., « Les Ait 'Atta du sud-centre Marocain. Éléments d'analyse comparative avec les Pakhtuns (Afridi) du nord-ouest Pakistanais », in GELLNER Ernest, éd. *Islam Société et Communauté : Anthropologies du Maghreb*, Les Cahiers du C.R.E.S.M., n° 12, Paris & Aix-en-Provence, Éditions du CNRS, 1981 (b).
- HART D.-M., *The Ait 'Atta of Southern Morocco : Daily Life and Recent History*, Outwell, Wisbech, Cambridgeshire : MENASD Press, Ltd., 1984.
- JAGER GERLINGS J.-H. et JONGMANS D.-J., *The A. 'Atta, from Nomadic to Settled Life*, Royal Tropical Inst., dept. of cultural and physical anthrop., n° 50, Amsterdam, 1955.
- JOLY F., Les A. Khebbach de Taouz (Maroc oriental), *Trav. Inst. Rech. Sahar.*, t. VII, 1951, p. 129-159, 3 cartes.
- MONTs DE SAVASSE Capt R. de., « Le régime foncier des Aït Atta du Sahara », *CHEAM*, n° 1 815, 1951, p. 59.
- MONTs DE SAVASSE Capt R. de., « L'élevage dans une tribu berbère de montagne du Sud marocain », *CHEAM*, n° 1 881, 1951, p. 63.
- MONTs DE SAVASSE Capt R. de., « Les Jemaa dans le Sarho », *CHEAM*, n° 1 887, 1951, p. 13.
- NICLAUSSE Capt. M., « Rapports entre Nomades et Sédentaires dans le coude du Draa, les Raïa », *CHEAM*, n° 2 306, 1954, p. 63.
- NICLAUSSE Capt., *Une tribu du sud Marocain : les A. 'Atta du Sahara*, 1947, p. 14.
- PENNES Capt. et SPILLMANN Lt., « Les pays inaccessibles du Haut Drâa », *R. de Géogr. Maroc.*, t. VIII, 1^{re}-2^e trim., 1929.
- SPILLMANN Lt., *Districts et tribus de la haute vallée du Drâa, villes et tribus du Maroc*, vol. IX, tribus berbères, t. II, Honoré Champion éd., Paris, 1931. *Les A. 'Atta du Sahara et la pacification du Haut Drâa*, Publ. Inst. Htes Et. Maroc., XXIV, F. Moncho, Rabat, 1936, p. 73-98.
- THET Lt. « Le tribunal coutumier d'appel des Aït 'Atta du Sahara à Irherm Amazdar », *CHEAM*, 1951, p. 21.

Cette notice a été rédigée à partir de documents réunis par :

D. HART
M. MORIN-BARDE
G. TRÉCOLLE

A313. ATTAWARI

Les Attawari, loin d'avoir « pratiquement disparu » (Attaouri, in Lhote 1980), constituent le 8^e groupe de l'Arrondissement de Tchén Tabaraden (Niger), composé de cinq tribus comprenant 3 496 personnes en 1974.

Dans l'Azawagh on prononce Attawari, déformation de Ayt Awari : c'est un des rares groupes touaregs nigériens dont le nom est formé de *Ayt*, fils de (pluriel de *aw*), alors que cet usage est courant chez les Berbères du nord (Ayt 'Atta, par exemple). Ce sont des religieux (à titre collectif), qui portent les armes et qui se désignent eux-mêmes comme « guerriers-lettrés » (sous-entendu en arabe) (Ghubayd 1975, p. 9-10). D'après Urvoy (1936, p. 200), le droit de porter les armes leur fut con-

cédé, par Attaferiš, lors de la scission des Iullemmeden entre Kel Dinnik et Kel Ataram, pour se concilier les tribus religieuses, à la fin du ^{xviii}^e siècle.

Dans plusieurs traditions, le pays d'origine des Attawari est évoqué. Deux versions très proches, l'une se référant à des sources orales (Norris, 1975, p. 119-120), l'autre à un Tarikh (Boubou Hama, 1967, p. 102-106) donnent une origine médinoise aux Attawari, avec un homme Jafar, venu de Médine à Agadez où le premier sultan lui donna une épée en reconnaissance de sa valeur. Son fils se rendit au Touat et son petit-fils créa la ville d'In Teduq, lieu de pèlerinage situé à 60 km au nord de Tassara au Niger.

Une tradition orale concernant les Attawari provient des habitants de Koloma dans l'Ader, près de Tahoua (Echard, 1975, p. 114) : elle évoque une migration commune de ces Aznas (population ancienne, souvent réputée païenne, adeptes de la religion de la nature : population aujourd'hui de culture haoussa) avec les Attawari, depuis Awari « un faubourg situé au nord de la Mecque ». De là, après un long voyage ils arrivèrent dans l'Aïr, à Anuankara (anu wa-n-karad signifiant « le troisième puits » en touareg), lieu situé au sud de Tegidda-n-Adrar et déjà habité par des Touaregs et des Aznas ; d'où le nom d'Anuankarawa donné aux habitants de Koloma. Ils poursuivirent en commun leur voyage vers l'ouest jusqu'à Birni Intodock (In Teduq), avant de prendre par étapes la place qu'ils occupent actuellement : c'est une des rares traditions qui associe deux groupes aux caractères antithétiques et qui ne les oppose pas comme c'est souvent le cas avec des nomades clairs refoulant des sédentaires noirs installés avant eux. Ce caractère original, de source paysanne noire, mérite d'être souligné. La tradition des habitants d'In Gall rapporte une même migration commune entre Isawayan (noirs) et Işerifen (blancs) (Bernus E. et S., 1972, p. 18).

Un Tarikh des Attawari a été recueilli par Djibo Hamani (1985, p. 41 et 148) qui situe au Fezzan leur origine : ils durent quitter ce pays après un affrontement avec des arabes ; ils séjournèrent ensuite longtemps dans la région de Djanet, puis dans la vallée d'Iferwan au nord de l'Aïr, avant de gagner Agadez.

Dans les « Chroniques d'Agadez » (Urvoy, 1934, p. 156), les Attawari ne sont pas mentionnés en tant que tels, mais sous le terme collectif d'Iberkoreyan qui désigne aujourd'hui les Kel Eɣlal, les Işerifan et les Attawari (du Songhay *boro kworey*, homme blanc comme l'avait suggéré P.F. Lacroix ; hypothèse reprise, *bore kwore*, en Djerma, par Ghubayd (1975, p. 20). Ces Iberkoreyan ou Balkoray sont cités comme une des cinq tribus de la confédération Sandal (İtesan) partie à la recherche d'un Sultan pour l'Aïr au début du ^{xv}^e siècle. Les Iberkoreyan arrivés dans l'Aïr, avec les premiers groupes nomades berbérophones, furent refoulés à l'ouest du massif à In Teduq où ils fondèrent une cité ; ils en furent chassés au milieu du ^{xvii}^e siècle par un chef d'origine Dahusahak nommé Khadakhada (Ghubayd, 1975, p. 19-22). Les Iberkoreyan précédèrent les Kel Nan et les grandes tribus nobles des Iullemmeden Kel Dinnik, au début du ^{xviii}^e siècle selon leur propre tradition. Dès lors, l'*amenokal*, détenteur de l'*eṭṭebel*, chef politique et guerrier, est choisi dans la tribu noble des Kel Nan, alors que l'*imam*, chef religieux, appartient aux Iberkoreyan.

Ce partage du pouvoir est rompu au début du ^{xix}^e siècle par la révolte des Iberkoreyan, conduite par El Jelani, qui réduit à merci les *imajeyan* de l'aristocratie (1809-1915). El Jelani appartient à une famille des Attawari d'après de nombreux auteurs (Urvoy, 1936, p. 204-207 ; Nicolas, 1950, p. 57 ; Norris, 1975, p. 34) ; seul Ghubayd (1975, p. 147) dit qu'El Jelani appartenait aux Kel Eɣlal mais avait été élevé chez les Attawari. Pendant cette brève période il concentre entre ses mains les deux pouvoirs : les Iberkoreyan le font figurer dans la liste des *amenokal*, alors que les Kel Nan refusent cet inter-règne : « l'épisode d'El Jelani, bien que reconnu et sa victoire admise, n'interrompt pas pour autant le règne de l'*amenokal* légitime, Khatutu, dont la fonction, même dépourvue de tout pouvoir, n'est pas pour autant supprimée » (Bernus, 1981, p. 345).

Les Iberkoreyan aujourd'hui sont formés de cinq tribus Attawari, dix Kel Eɣlal et dix Iṣerifan. Les Attawari constituent un groupe indépendant formé par l'administration coloniale en 1945 pour démanteler l'organisation traditionnelle, en punissant un chef qui s'était opposé à elle par scission de son groupe.

Les Attawari nomadisent actuellement aux environs du puits d'Asos (sud d'Abalak) et de la station de pompage d'Akarana (au sud-est de Tchén Tabaraden).

Notes sur les Iberkoreyan

1. La marque de propriété (*éjwel*) des Attawari est appelée *mim* et est portée derrière l'oreille des chameaux sur le côté droit. Le grand érudit des Kel Eɣlal, Khammed Ibrahim, nous a fait remarquer que les marques des Attawari (*mim*) des Iṣerifan (*tayamimt*) et des Kel Eɣlal (*dal*) représentent les caractères arabes (M + HM + D) formant le nom du Prophète : il s'agit de trois groupes constitutifs des Iberkoreyan.

∨

dal

ⵓ

taghamimt

ⵎ

mim

2. Dans l'Azawagh aujourd'hui le terme d'*aberkorey* (pluriel *iberkoreyan*) se définit selon deux critères distincts et presque contradictoires. Le premier fait référence à un groupe social de la hiérarchie touarègue comprenant des tribus précises d'une nomenclature établie par les Iberkoreyan eux-mêmes. Le second est chargé seulement d'un jugement de valeur négatif par rapport à l'Islam (« mauvais musulmans », « peu instruits », etc.), pouvant être attribué à n'importe quel groupe ou n'importe quel homme à titre collectif ou individuel. Certains Kel Eɣlal pensent que cette connotation péjorative vient des *Imajeghan* de l'aristocratie guerrière : ceux-ci déniaient toute valeur à ceux qui font ou ont fait ombre à leur gloire ou à leur pouvoir ; la valeur guerrière, bien sûr, que les Iberkoreyan s'accordent eux-mêmes, mais aussi la valeur religieuse sur laquelle se fonde leur réputation. L'épisode d'El Jelani n'est pas oublié.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNUS E., *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Mém. ORSTOM, n° 94, 1981, p. 509, cartes h.t., biblio, index.
- BERNUS E. et S., *Du sel et des dattes. Introduction à l'étude de la communauté d'In Gall et de Tegidda-n-Tesemt*, Études Nigériennes, n° 31, 1972, Niamey, p. 128.
- ECHARD N., *L'expérience du passé. Histoire de la société paysanne hausa de l'Ader*, Études Nigériennes, n° 36, 1975, Niamey, p. 232.
- GHUBAYD - AGG-ALAWJELI, *Histoire des Kel Denneg avant l'arrivée des Français*, publié par K.-G. Prasse, Akademisk Forlag, Copenhague, 1975, p. 289.
- HAMA B., *Recherche sur l'histoire des Touaregs sahariens et soudanais*, Paris, Présence Africaine, 1967, p. 556.
- HAMANI D.-M., *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie. Le sultanat touareg de l'Ayar*, thèse de Doctorat d'État, Univ. Paris, I, 1985, vol. 2, p. 1 037.
- LHOTE H., Tribus touarègues (dont le nom commence par A), *Encyclopédie berbère*, éd. provisoire, cahier n° 26, 1980, p. 4.
- NICOLAS F., *Tamesna. Les Ioullemmeden de l'est ou Touareg Kel Dinnik*, Paris, Imprimerie Nationale, 1950, p. 279.
- NORRIS H.T., *The Tuaregs. Their islamic legacy and its diffusion in the Sahel*, Aris and Phillips Ltd, 1975, Angleterre, p. 234.
- URVOY Y., *Histoire des populations du Soudan central (Colonie du Niger)*, Paris, Larose, 1936, p. 350.
- URVOY Y., « Chroniques d'Agadès », *Journ. de la Soc. des African*, Paris, 1934, t. IV, 2, p. 145-177.

E. BERNUS

A314. ATTELAGE

Les Berbères n'ont guère pratiqué, tout au long de leur histoire, le transport sur des véhicules à roues. Toutes les formes d'attelage utilisées sur les rares routes carrossables du Maghreb historique furent d'origine étrangère. Doivent, toutefois, être examinés l'attelage de l'araire* et celui des chars* préhistoriques.

Attelage de l'araire

Dans l'ensemble du Maghreb, dans les zones berbérophones comme dans les régions arabophones, que l'araire soit de type manche-sep ou plus ou moins du type dental, la traction est assurée par un attelage de deux bœufs, qui peuvent être remplacés sur les sols légers par un ou deux mulets, un dromadaire, voire un âne; dans ces cas l'animal porte un collier et la traction s'exerce par l'entremise d'un palonnier. Le véritable attelage maghrébin utilise le joug, appelé généralement joug de garrot, alors qu'il est en fait un joug de cou qui repose en avant du garrot, la traction se faisant par les épaules. La fixation du joug ne se fait pas par les cornes, comme dans la plupart des attelages européens, mais une sorte de collier primitif ou plutôt une sorte de cadre en bois assure le maintien du joug sur l'animal. Un procédé complémentaire, la perche sous-ventrière, située en réalité juste en arrière des pattes antérieures, permet d'atteler des animaux de taille, voire d'espèces différentes. Le joug maghrébin est une pièce plus légère que le joug de cornes européen, mais on sait les dimensions ostentatoires que peuvent prendre les jougs de cou portugais.

G. CAMPS



Attelage d'araire : deux bœufs sous un joug de col (dit de garrot).
Hammam Mellouane, Algérie centrale (photo M. Couvert).



Attelage d'araire avec perche sous-ventrière permettant d'atteler deux animaux de taille et même, comme ici à Takrawin (Haut Atlas, Maroc), d'espèces différentes (photo E. Laoust, juin 1932).



Attelage de deux mulets à l'araire dental, perche sous-ventrière et bricole. Hadjar Roum, Algérie occidentale (photo G. Camps).



Attelage d'un cheval à une charrue légère : bricole, traits et palonnier à Tozeur, Cap Bon, Tunisie (photo G. Camps).

Attelage des chars préhistoriques

Depuis les premières découvertes, il y a une soixantaine d'années, de représentations de chars* attelés de chevaux et de bœufs dans les peintures et gravures rupestres du Sahara, la documentation sur ces attelages n'a cessé de s'accroître. Cette documentation peut permettre actuellement de compléter les recherches déjà effectuées sur les origines de ces attelages, par une étude technique et expérimentale permettant de mettre en évidence leur réalité matérielle et par là même de connaître leurs possibilités réelles d'utilisation.

Cette recherche s'est effectuée en trois phases :

1. Étude technique comparative entre les documents figurés du Sahara et les découvertes archéologiques de véhicules effectuées en Égypte et à Chypre.
2. Recherche des identités technologiques et techniques entre les véhicules des rupestres du Sahara et ceux de l'Égypte et de Chypre.
3. Réalisations matérielles et expérimentations des véhicules reconstitués.

Étude technique comparative

Bien qu'aucune découverte matérielle de véhicules n'ait eu lieu au Sahara à ce jour, une étude technique comparative peut néanmoins être effectuée entre, d'une part les représentations sahariennes (peintes ou gravées) représentant des véhicules en plan ou de profil et d'autre part, les véhicules antiques de l'Égypte et de Chypre. Cette comparaison permet de constater que deux types de véhicules de technologies différentes clairement représentées sur les rupestres sahariens, sont matérialisées par les découvertes archéologiques effectuées en Égypte et à Chypre.

Cette identité entre les documents figurés sahariens et les découvertes de fouilles d'Égypte et de Chypre permet des réalisations matérielles à l'échelle et des expérimentations attelées, après une analyse technique détaillée des deux types de construction.

Les véhicules du premier type, habituellement dénommés « chars », se composent de trois parties principales : un essieu supporté par deux roues, un timon et une plate-forme indépendante généralement semi-circulaire. Le « plancher » de la plate-forme est constitué par un lacs de lanières de cuir et les trois parties constitutives, essieu, timon et plate-forme sont maintenues assemblées par des liens de cuir non tanné qui, en séchant, assurent une parfaite solidité à l'ensemble. Des rambar-des ajoutées en sur-élévation à la plate-forme peuvent exister et avoir des formes diverses selon l'époque ou le lieu géographique, mais elles ne modifient en rien le schéma technique de construction. Les courbures des bois, timon, plate-forme et jantes de roues peuvent avoir été obtenues à chaud, mais aussi par mise en forme pendant la pousse, particulièrement pour le timon dont l'épaisseur et la largeur au tiers inférieur semblent bien avoir nécessité cette technique pour la partie cintrée.

Les véhicules du second type se composent de deux parties principales : un essieu supporté par deux roues, et un châssis constitué par deux prolonges de bois réunis par deux (ou trois) entretoises à leurs extrémités arrières. L'essieu est maintenu à l'arrière du châssis par deux échantignolles de bois et le châssis est garni d'un lacs de lanières de cuir qui forme la plate-forme du véhicule. Cette conception technique de construction à entretoises, qui permet d'obtenir le véhicule à brancards et l'attelage d'un seul animal, est à l'origine du véhicule hippomobile moderne à deux roues toujours construit sur le même principe.

Les deux types de véhicules ont l'essieu placé à l'arrière de la plate-forme, disposition que l'on retrouve sur tous les véhicules antiques à jougs d'encolure et qui correspond à une nécessité pour le mode de traction par les épaules. Avec un joug dorsal utilisant la traction par le poitrail, l'essieu est au contraire placé au milieu de la plate-forme (cas des chars de course grecs du ^v^e siècle av. J.-C. et de l'attelage chinois au ⁱⁱ^e siècle av. J.-C.)

Les véhicules à un timon du premier type apparaissent vers 1800 av. J.-C. sur les sceaux cylindres du Proche Orient et les véhicules à entretoises du second type sont attelés en premier lieu, dans les connaissances actuelles, à Chypre vers le ^{vii}^e siècle av. J.-C. Les deux types sont attestés au Sahara dans les mêmes régions, par exemple au Fezzan et dans le Sud Marocain.

Le véhicule du premier type réalisé pour l'étude expérimentale a été construit d'après les données archéologiques des chars égyptiens (char du musée archéologique de Florence et chars de Toutankhamon) et le véhicule du second type a été reconstitué sur le modèle des véhicules de Chypre. Le modèle et la taille des animaux utilisés ont été déterminés par les dimensions des véhicules eux-mêmes et celles des accessoires d'attelage.

Les véhicules ont été réalisés entièrement en bois, en cuir, et en peausseries, en respectant la technologie de leurs modèles respectifs, et les harnais d'une extrême simplicité, copiés sur les modèles égyptiens et chypriotes.

Études expérimentales

Les véhicules égyptiens et chypriotes sont du type à joug d'encolure avec mode de traction par les épaules; le joug est placé en avant du garrot (emplacement correctement représenté sur les rupestres du Fezzan) et les fourchons fixés au joug prennent appui sur la partie antérieure des épaules de part et d'autre de l'encolure des animaux par l'intermédiaire d'une matelassure.

Le fait que l'essieu soit placé à l'arrière de la plate-forme, c'est-à-dire derrière le cocher, met le véhicule en constant déséquilibre sur l'avant, ce qui a pour effet de maintenir les fourchons plaqués à leur place quelle que soit l'allure utilisée, pas, trot ou galop. Une bande de cuir, non serrée contre l'encolure, relie les branches des fourchons en avant du poitrail et empêche qu'un des animaux, en baissant l'encolure à l'arrêt, puisse sortir de son fourchon. Une courroie part de chaque fourchon de côté extérieur et va s'attacher au bout du timon en pendant diagonalement sous

le ventre des animaux; cette courroie n'est jamais serrée (elle pend en diagonale sur les représentations égyptiennes d'attelage), elle remplit le rôle de l'avaloir dans les attelages modernes et elle ne rentre en action que lors des ralentissements et des arrêts brusques pour empêcher que par vitesse acquise le véhicule ne vienne tamponner les chevaux.

Lorsque les chevaux se portent en avant à l'indication du cocher, ils entraînent le char par les fourchons d'encolure prenant appui sur la partie antérieure des épaules; quelle que soit l'allure, pas, trot, galop, le mode de traction reste le même et la courroie faisant office d'avaloir ne rentre en action que lorsque le cocher ralentit son attelage.

Le fonctionnement de cet attelage est exactement celui des chars égyptiens où l'on retrouve les mêmes pièces de harnais (chars de Toutankhamon) et tous les attelages de même type ayant l'essieu à l'arrière de la plate-forme (et en conséquence un joug d'encolure) fonctionneront de la même façon. Il s'agit de conséquences d'ordre technique qui ne peuvent évidemment pas varier quelles que soient l'origine géographique et l'époque considérée.

Variante du mode de traction sur des rupestres du Tassili des Ajjer

Certaines représentations rupestres du Tassili des Ajjer, particulièrement à Tamadjert, Ifidaniouen et oued Djerat, montrent des attelages dont le soutien du véhicule et sa traction ne semblent pas assurés par un joug d'encolure car celui-ci n'est pas figuré à sa place normale, mais beaucoup trop près de la tête des chevaux. Sur deux documents en provenance d'Ifidaniouen, il est possible de constater que cette « barre » ne semble pas passer au-dessus, mais en-dessous des encolures des chevaux.

Une étude hippologique démontre qu'il apparaît impossible de faire reposer une barre quelconque sur la nuque des chevaux pour deux raisons : si au milieu de l'encolure les vertèbres cervicales sont placées au centre de masses musculaires importantes, il n'en est pas de même vers la tête où l'atlas vient se joindre à l'occipital sous une faible épaisseur de tissus; l'endroit est sensible et l'animal ne supporte guère de gêne à cette place sans réagir. D'autre part, il n'est pas possible de maintenir une barre à cet endroit sans la fixer par un lien quelconque passant sous la gorge de l'animal au point le plus sensible et sans risque de l'étrangler.

Après divers essais, il est apparu que si un mode de traction de ce genre avait existé, il ne pouvait être réalisé qu'en attachant la barre à l'anneau d'attelage d'un licol d'écurie, ce harnais de tête répondant aux données du problème : contenir les efforts de traction d'un animal attaché tout en ménageant les zones sensibles ou fragiles de la tête et de la nuque.

Cette expérimentation est donc réalisée de la manière suivante : le joug est remplacé par une barre de bois à laquelle sont attachés les chevaux par des licols en sangle. Aucune pièce de harnais n'étant figurée dans les rupestres du Tassili, les guides sont libres et vont directement de la bouche des chevaux aux mains du cocher sans passer par des clefs. La barre de traction et de soutien fait en outre office d'alliance rigide entre les têtes des chevaux et compense de ce fait l'absence des clefs de guides facilitant les changements de direction malgré la longueur des croisières.

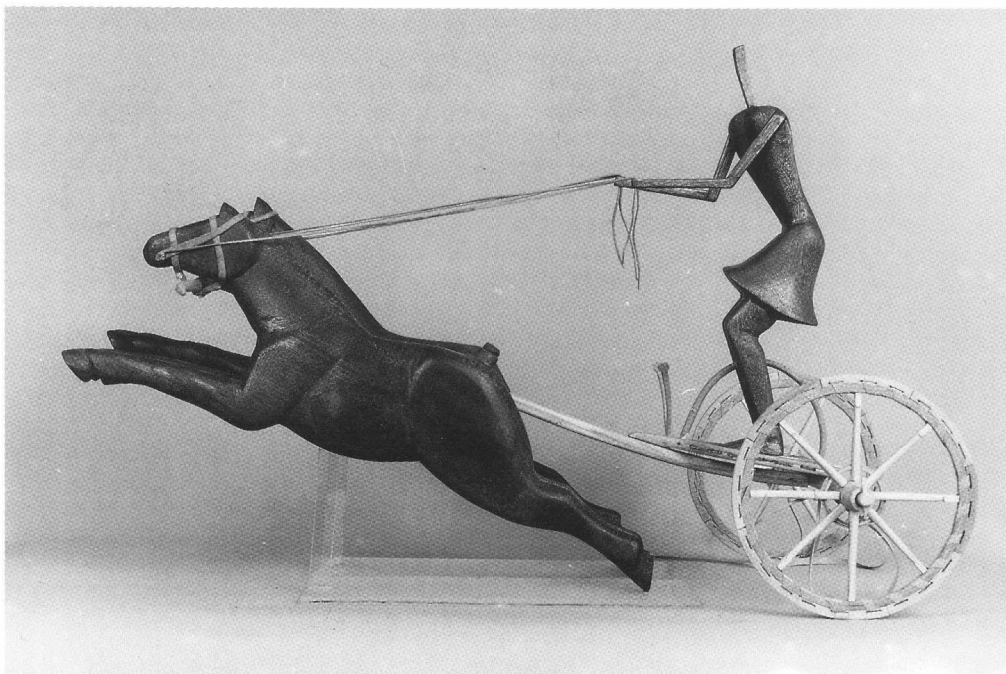
Diverses expérimentations effectuées depuis plusieurs années avec des chevaux différents, plus ou moins bien dressés à l'attelage, permettent de penser qu'aussi irrationnel soit-il, ce type d'attelage, manifestation probable d'un mode de traction primitif, a pu néanmoins s'appliquer à un modèle de véhicule s'attelant normalement avec un joug d'encolure.

Attelage du second type à deux timons

Sur ce modèle de construction à entretoises, il est possible d'atteler un nombre variable de chevaux selon l'écartement des timons; en réduisant cet écartement,

on peut atteler un seul cheval entre des brancards, reliés à leurs extrémités antérieures, par un jouget d'encolure (rupestres du Fezzan) et ce type d'attelage à un cheval est attesté à Chypre par une maquette de bronze du VII^e siècle av. J.-C.

Le véhicule utilisé pour l'expérimentation a été construit avec un écartement de 1,10 m entre timon — distance entre timon du véhicule B de la tombe 79 de Salamine (Chypre).



Maquette d'un attelage de bige saharien à barre de traction
(maquette J. Spruytte, photo B. Lesaing).

Ce modèle est identique aux figurations rupestres du Fezzan et du Sud marocain.

L'attelage en quadriga peut être réalisé, soit avec un joug d'encolure unique pour quatre chevaux, soit avec un joug à deux chevaux par timon; ces deux possibilités sont attestées sur les maquettes en terre cuite représentant cet attelage, retrouvées en grand nombre à Chypre et sur les représentations rupestres du Fezzan.

A l'expérimentation on constate qu'avec un joug unique il est absolument nécessaire que les quatre chevaux aient une taille exactement identique; en cas contraire les fourchons d'encolure ne reposent pas sur les plus petits. Cette difficulté disparaît en utilisant deux jougs séparés, un par timon. Cette constatation explique l'existence des deux possibilités qui offrent chacune des avantages et des inconvénients. Avec un joug unique reliant le bout des timons l'attelage est plus compact et présente une solidité accrue, mais son emploi nécessite l'utilisation d'animaux rigoureusement de même taille, ce qui n'est pas toujours facilement réalisable.

Avec deux jougs séparés la flexibilité des bois permet d'accoupler des animaux de tailles légèrement inégales, mais les timons n'étant plus solidaires à leurs extrémités l'attelage est moins compact et la rupture des timons est possible si les quatre chevaux ne tournent pas exactement ensemble; c'est ce qui explique la présence des alliances de mors représentées sur les documents figurés chypriotes et qui ont été utilisés à l'expérimentation.

L'expérimentation permet de constater que l'attelage peut évoluer sans difficultés avec deux personnes à bord comme le représentent les rupestres du Fezzan.

Conclusions techniques

Plusieurs séries d'expérimentations, en quelques années, permettent de mettre en évidence certaines conclusions d'ordre pratique qui ne pouvaient apparaître qu'avec des attelages reconstitués d'après des exemples archéologiques concrets. Il apparaît que les véhicules antiques, tout au moins jusqu'aux premiers siècles de notre ère, sont des constructions légères dont les pièces de force et d'usure sont uniquement en bois et en cuir ; le métal, lorsqu'il y en a, n'existe que sous la forme de minces feuilles décoratives (bronze, argent, or) ou en petites pièces de renfort ou de liaison de faibles dimensions (esses de fusées d'essieu, petites tringles, anneaux, rivets, etc.). On peut observer que ces attelages, aussi légers soient-ils (par exemple les chars égyptiens vers 1500 av. J.-C.) bénéficient déjà de nombreuses inventions tant dans le domaine technique du menage (clefs et croisières de guides, alliances de mors, courroie avaloir sur l'avant, main, etc.) que dans celui de la technologie (utilisation de la flexibilité des bois, plates-formes en cuir tressé, recherches sur la rigidité des roues à rais, etc.) et que les modes de traction utilisés ne gênaient en rien l'action des animaux.

Cette industrie hippomobile antique correspondait aux chevaux de ces époques révolues qui étaient alors des races naturelles de petite taille et de faible poids et qui sont sans rapport avec les chevaux des races artificielles actuelles obtenues par sélection et croisements pendant plusieurs siècles d'élevage contrôlé.

Il faut donc considérer que les reconstitutions d'utilisation des attelages antiques ne sont pas dues à des déficiences techniques des harnais ou à une technologie défectueuse des véhicules, mais à l'absence de deux inventions tardives, qui ont été le point de départ du rendement des attelages modernes : la ferrure à clous, l'essieu et les boîtes de roues métalliques.

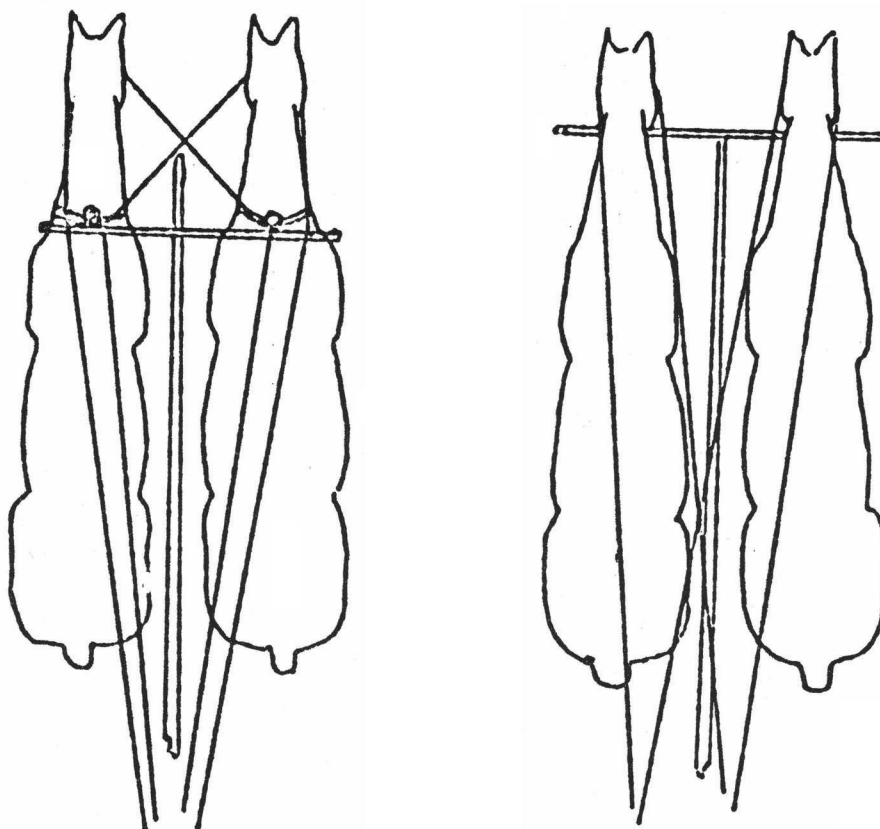


Expérimentation d'un attelage à barre de traction (photo J. Spruytte).

Le rayon d'action des attelages antiques était en fait pratiquement limité par l'usure excessive de la corne des pieds de chevaux non ferrés, et par l'usure du véhicule par suite du frottement bois sur bois des moyeux de roues et des fusées d'essieu (une roue de 0,80 m développant une circonférence de 2,50 m fait 400 000 rotations sur un parcours de 1 000 km). Si ces sujétions n'empêchaient absolument pas leurs utilisations comme attelages d'apparat, de chasse, de course, ou à des fins guerrières limitées, elles ne permettent cependant pas de supposer que ces attelages aient pu jouer un rôle déterminant dans la pénétration terrestre à l'échelle d'un continent.

D'autre part il convient de remarquer que l'attelage de ces véhicules « en quadrigé » peut s'effectuer de différentes manières, comme le démontrent les découvertes archéologiques et que cette dénomination seule n'est pas suffisamment précise pour préjuger de l'origine historique ou géographique d'un véhicule attelé de cette façon s'il n'est pas précisé le type du véhicule utilisé et son mode de traction.

J. SPRUYTTE



Les croisées de guide dans l'attelage à joug d'encolure et dans l'attelage à barre de traction (dessin J. Spruytte).

BIBLIOGRAPHIE

- ALMAGRO M., «Las representaciones de carros en el arte rupestre del Sahara español», *Trabajos de Prehistoria*, 1971, t. 28, p. 183-210.
 ANDERSON J.-K., «Homeric, British and Cyrenaic chariots», *American Journ. of Archaeology*, t. 69, 1965, p. 349-352.

- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974, p. 373, pl. XXX, fig. 100, p. 260-261 et 345-347.
- CAMPS G. et GAST M., édit. « *Les chars préhistoriques du Sahara* », *Archéologie et technologie*, Aix-en-Provence, 1982, p. 200.
- CAMPS G., « Les chars sahariens, Images d'une société aristocratique », *Trav. du LAPMO*, 1987, p. 107-120.
- CAMPS G., L'Araire berbère, 3^e congr. sur l'histoire et l'archéologie d'Afrique du Nord, 1985, p. 177-184.
- CAMPS G. et HACHID M., « Un quadrigé peint dans la région de Djelfa », *Les chars préhistoriques du Sahara*, G. CAMPS et M. GAST, édit. Aix-en-Provence, 1982, p. 153-160.
- FÉVRIER J., « Le char de guerre dans l'Antiquité », *Rev. de Cavalerie*, nov.-déc., 1938, p. 638-663.
- LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920.
- LEFÈVRE des NOETTES, *L'attelage, le cheval de selle à travers les âges*, 1931, Picard, 2 vol.
- LHOTÉ H., « Le cheval et le chameau dans les peintures et gravures rupestres du Sahara », *B. de l'I.F.A.N.*, t. 15, 1953, p. 1 138-1 228. « Chars de guerre et routes antiques du Sahara », *Bull. liaison saharienne*, t. IV, 1953, n° 12, p. 53-58. « Les gravures rupestres d'Aouinegh (Sahara occidental). Nouvelle contribution à l'étude des chars rupestres du Sahara », *Bull. de l'I.F.A.N.*, B, 1957, t. 19, p. 617-658. *A la découverte des fresques du Tassili*, Paris, Arthaud, 1958, p. 268. 1962, « La station de chars gravés de l'Oued Lar'ar (Sud oranais) », *Libyca*, 1961-1962, t. IX-X, p. 131-169. « La route des chars de guerre libyens Tripoli-Gao », *Archaeologia*, Paris, 9, p. 28-36. *Vers d'autres Tassilis. Nouvelles découvertes au Sahara*, Paris, Arthaud, p. 260.
- MAUNY R., « Une route préhistorique à travers le Sahara occidental », *Bull. de l'I.F.A.N.*, 1947, t. IX, p. 341-357. Nouveaux chars rupestres sahariens, *Notes afric.*, 1949, n° 44, p. 112-114. « Encore les chars rupestres sahariens », *Notes Afric.*, n° 55, 1952, p. 70-71. « Autour de la répartition des chars rupestres sahariens », 2^e Congr. parafr. de Préhist., Alger, 1952, livret-guide, p. 81. « Une contribution pratique à l'étude des chars rupestres sahariens », *Notes Afric.*, n° 120, 1968, p. 120-123. « Contribution à la protohistoire du Sahara occidental : tombes à monolithes, chars rupestres, mines et matériel de cuivre », *Almogaren*, V-VI, 1974-1975, p. 165-176.
- MONOD Th. et CAUNEILLE A., « Nouvelles figurations rupestres de chars au Sahara occidental », *Bull. de l'I.F.A.N.*, t. XIII, n° 1, janv. 1951, p. 181-187.
- PICARD G., « Images de chars romains sur les rochers du Sahara », *C.r. de l'Acad. des Inscriptions et Belles Lettres*, janv.-mars, 1958, p. 44-49.
- PLOGE H., « Perspectives sur la paléo-histoire de l'attelage en Eurasie », *Act. du 92^e Congr. nat. des Soc. sav.*, Strasbourg, 1967, p. 165-169 et 182-210.
- SPRUYTTE J., *Études expérimentales sur l'attelage*, Crépin-Lebond, Paris, 1977. « Le quadrigé de course grec », *Plaisirs équestres*, n° 102, 1978, Crépin-Lebond. « Le véhicule à un essieu, à brancards ou à deux timons dans l'Antiquité », *Almoragen*, IX-X, Graz, 1980. « Démonstrations expérimentales de biges d'après quelques rupestres sahariens », *Les chars préhistoriques du Sahara*, G. Camps et M. Gast, édit. Aix-en-Provence, 1982, p. 163-172.
- WOLF R., 1976, « Chars schématiques de l'Oued Eç Cayyad », *Bull. d'Archéol. maroc.*, t. X, 1976, p. 53-69. « Contribution à l'étude des chars rupestres du sud-marocain », *Les chars préhistoriques du Sahara*, G. Camps et M. Gast, édit. Aix-en-Provence, 1982, p. 139-151.

A315. ATTICI AG AMELLAL (Atisi)

Attici Ag Amellal, huitième aménokal dans la lignée des chefs traditionnels des Kel Ahaggar, régna de 1900 à 1904 dans des conditions historiques houleuses qui correspondaient à la pénétration française en Ahaggar par les armes, et dans des conditions politiques internes particulièrement tendues. En effet, selon les règles qui président à la transmission du pouvoir politique, aurait dû être désigné comme successeur légal de Aytayel* Ag Mohamed Biska, septième aménokal, le fils aîné de sa sœur aînée Khetova : Mohamed Ag Urzig.

Or, cette succession s'engagea dans un contexte particulièrement sombre. En effet, en 1899, la mission Flamand-Pein après la prise d'In Salah entreprit la conquête

du Tidikelt, oasis et territoires qui étaient dans la mouvance et sous la domination des Kel Ahaggar. Ceux-ci ressentaient donc directement la pression française qui les amputait déjà de leur zone d'influence en les privant de leurs marchés septentrionaux. Par ailleurs, ils envisageaient clairement la venue imminente des troupes françaises lesquelles étaient perçues comme un danger majeur capable de remettre en cause leur hégémonie militaire et politique. Ce danger immédiat engendra un clivage politique à l'intérieur de la société des *imuhay* qui se divisa en deux tendances opposées : l'une, minoritaire et partisane de la collaboration avec les Français se regroupa autour de Mohamed Ag Urzig (c'est au sein de cette tendance que se dessinait déjà « le parti de la France » groupé autour de Moussa Ag Amastan); l'autre, majoritaire, se constitue en parti hostile à la colonisation autour de Attici Ag Amellal fils aîné de la sœur cadette d'Aytayel, (Khaouila oult Mohamed Biska).

L'*Ameni*, assemblée des notables composée d'*Ihaggaren* (suzerains) et d'*imɣad* (tributaires) chargée de contrôler le bon fonctionnement de la transmission du pouvoir se prononça très nettement en faveur d'Attici Ag Amellal représentant le parti de la résistance à la pénétration française. Il est intéressant de souligner que la totalité des *imɣad* siégeant à l'*ameni* se prononça pour Attici, tandis que seule une minorité des *Ihaggaren* abonda dans ce sens. Ce dernier point met en évidence les contradictions qui existaient au sein de la classe dominante.

Il apparaît clairement que la succession à l'aménokalât se pose en termes politiques en relation avec la position à adopter face à l'envahisseur. C'est donc dans ce contexte de conquête (il en allait de l'hégémonie touarègue au Sahara central) qu'intervient le poids de l'Islam et la fonction des *ineslimen* (les religieux). En effet, ce fut 'Abidine, marabout particulièrement influent qui, désirant éviter un clivage trop grave au sein des *Ihaggaren*, neutralisa provisoirement le conflit en créant un pouvoir bicéphale assuré d'un côté par Mohamed Ag Urzig, et de l'autre, par Attici Ag Amellal. Cette création fut immédiatement entérinée par un geste symbolique réalisé par 'Abidine qui déchira son voile de tête en deux parties et plaça chaque moitié sur les têtes d'Attici et de Mohamed. Il est bien évident qu'une telle situation était en contradiction avec les mécanismes de centralisation et de renforcement du pouvoir politique. Cette contradiction favorisa très rapidement un climat d'anarchie qui se manifesta à propos du prélèvement du tribut (la *tiousé*) sur les *imɣad*. En effet, les tenants du pouvoir prélevaient chacun de leur côté la *tiousé* sur les *imɣad* afin de confirmer leur fonction et leur pouvoir sur les tributaires.

Les *imghad*, sur-exploités et lassés de cet état d'anarchie dont ils furent les principales victimes, tournèrent casaque et orientèrent leurs démarches vers le « parti de la paix » en nouant de nouveaux contacts avec Moussa Ag Amastan*. C'est à ce moment précis que réapparaît et rebondit le problème de la succession à travers les alliances et les inimitiés antérieures.

Attici et son frère cadet Anaba, appartenaient aux *Teğéhé Mellet* par leur père et aux *Kel γela* par leur mère. Au moment de l'extermination de la colonne Flatters, ils étaient affiliés aux *Teğéhé Mellet* puis s'intégrèrent aux *Kel γela* à la mort de leur père. Il se montrèrent farouchement déterminés contre l'intervention de toute puissance étrangère, notamment contre celle de la France.

Attici participa directement à la destruction de la colonne conduite par le colonel Flatters. Après le combat de Tit, en 1902, qui vit le début du déclin de la puissance guerrière touarègue et l'apparition de Moussa Ag Amastan sur la scène politique, Attici et ses partisans poursuivirent leur politique hostile à la pénétration française. C'est ainsi qu'en juin 1904 le « parti du refus » composé d'Attici et de ses partisans réussit à faire échouer l'entrevue qui devait avoir lieu dans l'Adrar-n-Ifoyas (dans l'actuel Mali) entre Moussa Ag Amastan et le commandant Laperrine. Par la suite, il ne perdit pas une occasion d'affirmer son autorité et son opposition. Malgré son éviction du pouvoir, il continua à prélever l'impôt sur les dépendants Iseqqamaren et intervint directement dans les affaires judiciaires chez les nomades de la Tefedest,

notamment à propos de meurtres dont le mobile demeure obscur. Il fallut plusieurs années pour éliminer son influence politique.

A. BOURGEOT

Discussion

- Le parti de Mohamed ag Urzig n'était pas le « parti de la France » groupé autour de Moussa ; personne ne parlait en 1900 de Moussa ag Amastan comme d'un éventuel amenoûkal, bien que Benhazera ait écrit qu'Aïtayel l'aurait désigné comme successeur, on peut attribuer cette rumeur diffusée après coup en fonction de la renommée de Moussa. Il était bien trop jeune en 1900 et devait avoir environ 27 ans. Sa forte personnalité morale et guerrière n'a été un recours qu'après la bataille de Tit en 1902, surtout devant l'état de désarroi politique et économique engendré par les deux amenoûkal concurrents Attici et Mohamed (voir Benhazera, 1908, p. 126-127).

- C'est Mohamed ag Urzig, pour nuire à Attici dont l'autorité lui était supérieure, qui envoya Baba ag Tamoklast en rezzou contre le campement de M'hammed ben Messis près d'In Salah. Cette entreprise était une véritable provocation, grossière et téméraire, destinée à déclencher un « gros coup » contre les Kel Ahaggar. Le commandant Cauvet n'a fait que céder aux demandes pressantes des Mrabtines d'In Salah en les laissant organiser un contre-rezzou qui déclencha la bataille de Tit en 1902.

- Attici et Anaba (ag Chikkat dit Amellal) n'étaient pas « affiliés » aux Tegehe Mellet puis aux Kel yela. Ils jouaient, selon les lieux et les époques, de l'une ou l'autre de leur filiation. Hostiles à leur oncle maternel l'amenoûkal Aytayel, c'est eux qui déclenchèrent le massacre de la mission Flatters en 1880 pour créer des ennuis à Aytayel et provoquer sa succession dont ils étaient parmi les premiers bénéficiaires potentiels. Le commandement militaire français de l'époque (à Ouargla et Alger) ne comprit pas les dénégations des Kel yela et d'Aytayel dans la participation à cette affaire que tous les envoyés de l'Ahaggar déclaraient être le fait des Ouled Messaoud (voir Archives Outre Mer, Aix-en-Provence). Or, il faut savoir que ces Ouled Messaoud, en langue arabe d'In Salah, ce sont ceux que les Touareg appellent les Tegehe Mellet dont se réclamaient Attici et Anaba de par leur père. Les Tegehe Mellet avaient en effet beaucoup de liens de parenté avec des Iforas d'In Salah et d'ailleurs.

En outre, si Aytayel n'a jamais sévi contre Attici et Anaba dont il connaissait tous les méfaits, c'est parce qu'ils étaient les fils de sa sœur et que les règles de relations parentales d'oncle maternel à neveu lui interdisaient toute coercition. Aytayel bien qu'amenoûkal, restait donc prisonnier des agissements de ses neveux qui n'avaient de cesse de l'éliminer, mais qui se nourrissaient constamment chez lui, comme le veut la règle traditionnelle.

Dès qu'Aytayel disparaît, Attici, l'aîné, rappelle qu'il est Kel yela par sa mère et héritier du commandement de son oncle maternel. On peut dire que dans son cas la *double filiation* a été une réalité historique, politique et sociale et qu'il s'en est servi selon les circonstances et l'opportunité de ses intérêts.

- Moussa ag Amastan a accédé très jeune (vers 32 ans) au commandement suprême non pas en raison de la force machiavélique des agents militaires français, mais surtout grâce à la conjugaison de trois ensembles de faits.

1. Son oncle Khyar ag Hegyer rêvait de devenir amenoûkal, s'y était préparé toute sa vie, mais n'avait pas vécu des temps qui lui furent favorables. Il investit une partie de son savoir et de son habileté politique chez Moussa qui aurait pu être son successeur et qu'il aimait comme un fils.

2. Moussa, enfant pauvre, mais intelligent et courageux, vécu une partie de sa vie dans l'Adrar au contact intime des Iforas et des Atouaj, tribus maraboutiques qu'il protégea souvent quand il devint un guerrier renommé. Par la suite Moussa devint très religieux et fut toujours conseillé et soutenu par tous les religieux (en particulier Bey el Bekkaye des Kounta, chef de la Zaouia de Teleya); ce sont eux surtout qui l'ont élevé au pouvoir, eux qui l'ont poussé à aller à In Salah voir les Français, eux qui ont préparé son retour dans l'Ahaggar pour qu'il soit proclamé amenoûkal. Il est vrai qu'une partie de ces marabouts était aussi manipulée par les militaires français à In Salah. Mais d'un côté comme de l'autre ces marabouts défendaient leurs réseaux d'autorité et leur survie.

3. Si Mohamed ag Urzig et Attici avaient été plus habiles pour s'entendre, il n'y aurait pas eu la bataille de Tit et s'il n'y avait pas eu la menace d'éclatement de la confédération des Touaregs de l'Ahaggar, Moussa ag Amastan n'aurait jamais pu être amenoûkal en de pareilles circonstances. Événements engendrés en partie par la colonisation certes, mais aussi par d'autres circonstances internes à l'organisation touarègue.

La fin d'Attici

L'histoire orale n'a guère conservé la mémoire de ce que devint Attici après l'entrée en scène de Moussa ag Amastan. On sait qu'il était riche (c'est-à-dire qu'il avait suffisamment de troupeaux). Il rejoint Kaocen en 1916 lors de la dissidence senoussiste. Après 1917 et la défaite de Kaocen tous ses partisans les plus notoires se dispersèrent et entrèrent dans l'anonymat en émigrant en partie en Libye. Il est probable qu'Attici demeura au Tamesna ou à la périphérie de l'Ahaggar sans jamais plus refaire parler de lui.

M. GAST

BIBLIOGRAPHIE

- BENHAZERA M., *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, A. Jourdan, 1908, p. 223.
 BISSUEL H., *Les Touaregs de l'ouest*, Alger, A. Jourdan, 1888, p. 210, cartes, index.
 BOURGEOT A., « Contribution à l'étude de la parenté touarègue », Aix-en-Provence, *Rev. de l'Occ. musulman et de la Méditerranée*, n° 22, 1976, 9-31, p. 23 à 29.
 BUTAYE P., « Le droit au commandement chez les Kel Ahaggar », Alger, *Bull. de Liaison Sahar*, n° 28, 1957, p. 250-256.
 CAUVET G., *Le raid du lieutenant Cottenest au Hoggar, combat de Tit, 7 mai 1902*, Marseille, R. et J. Brunon 1945, p. 146, cartes, photo, annexes, p. 79.
 DELON, *L'amenokalât dans les confédérations touareg*, Mém. du CHEAM, 1951, n° 1 863.
 FOUCAULD Ch. de., *Dictionnaire Touareg-Français*, Impr. Nationale de France, 1951, t. II, p. 916.
 GAST M., « The History of sovereignty among the Kel Ahaggar » in the *Nomadic alternative*, W. Weissleder édit. Mouton, the Hague, Paris, 1978, p. 201-213.
 RÉGNIER, « A propos du commandement chez les Kel Ahaggar », Alger, *Bull. de Liaison Sahar*, n° 41, 1961, p. 55-65.

A316. ATTITUDES

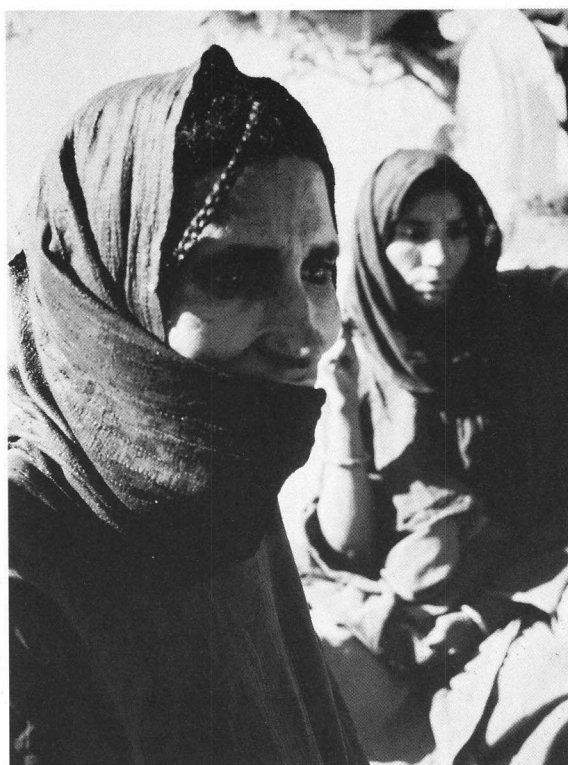
Systèmes des attitudes chez les Touaregs

Les manières d'être et de se comporter s'expriment en touareg par le terme général de *tayara*.

Dans le champ de la parenté, ces attitudes fixées par les normes sociales ont été classiquement analysées comme un ensemble structuré (cf. M. Gast, 1976, p. 50. H. Claudot, 1982, p. 196-200).

Si la relation entre parents « croisés » est généralement détendue, celle qui prévaut entre parents « parallèles » est au contraire fondée sur la réserve et le contrôle de soi.

Ainsi, le comportement mutuel des cousins croisés est très libre, se déroulant sur le mode de la plaisanterie (*ezebubez* en tamajaq ou *ezebubeh* en tamahaq signifie à la fois le fait de se taquiner et d'être cousins croisés). De même, entre les neveux utérins et leur oncle maternel se manifestent des comportements d'affection et de familiarité, doublés d'une solidarité économique ostentatoire. En effet, le fils de la sœur est libre de puiser dans le bien de son oncle sans que ce dernier ne puisse s'en offusquer.



Attitude féminine (photo P. Echard).

Au contraire, la relation officielle entre frères et sœurs apparaît tendue et dissymétrique. Le cadet (*amadray*) éprouve de la gêne, de la pudeur (*keruked*) et une crainte ou timidité respectueuse (*samγar*) à l'égard de son aîné (*amaqqar*) qui lui oppose réserve et autorité.

Ce type d'attitude s'apparente à celle qui s'instaure, toujours dans une situation protocolaire, entre les enfants et les parents. En présence d'un aîné, par exemple, les hommes qui ne peuvent physiquement s'éloigner, parviennent à s'effacer littéralement de l'assemblée en adoptant une attitude éteinte et impassible, le voile relevé jusqu'aux yeux, immobiles et muets, restant parfois prostrés pendant des heures (cf *Textes Touaregs en Prose*, 1984, p. 69).

L'attitude de respect, ainsi, exige de masquer sa bouche et de s'interdire toute action « matérialiste » qui lui est associée comme boire ou manger. Les hommes relèvent leur voile haut sur le visage, tandis que les femmes peuvent rabattre sur les

lèvres un pan de leur voile de tête ou encore les dissimuler sous les doigts repliés de la main, l'index prenant appui sur le nez, posture très fréquente.

Si « la relation entre oncle maternel et neveu est à la relation entre frère et sœur comme la relation entre père et fils est à la relation entre mari et femme » (Lévi-Strauss, 1974, p. 51), on peut immédiatement déduire les corollaires des comportements déjà décrits et bâtir le système des attitudes dans l'atome et parenté comme suit :

Bien que la relation entre époux soit « empreinte de dignité et de discrétion » (Gast, 1974, p. 194), sa manifestation publique, à l'inverse des rapports entre aîné et cadet ou père et enfants, ne fait pas l'objet d'un évitement. Ibn Battuta, voyageant dans le Sahara, relevait déjà les relations détendues entre époux, s'étonnant que le mari tolère que sa femme et son ami, assis côte à côte, s'entretiennent et plaisantent en sa présence.

En fait, dans une assemblée de gens d'« honneur », avec lesquels il s'agit de tenir son rang, la position maritale des individus s'efface devant le rôle qu'ils endossent de représentants de leur groupe d'origine.



Attitude masculine (photo M. Gast). Attitude de réserve.

Avec les parents de l'époux ou de l'épouse, enfin, ce sont les relations d'évitement et de honte qui dominent. Par contre, les alliés de même génération peuvent plaisanter entre eux (*eselegges* désigne à la fois le fait d'être beaux-frères et la relation détendue qui les lie) à la manière des cousins croisés.

A l'échelle des divers groupements (tribus, fractions de tribus) qui constituent les confédérations touarègues, se retrouvent des modèles d'attitudes stéréotypées comparables à ceux qui existent entre parents. L'histoire orale, du reste, interprète souvent sur le mode parental les liens qui unissent ces unités. Les différences hiérarchiques entre groupements sont dans ce cas ramenées aux positions généalogiques distinctes de leurs ancêtres fondateurs (cf H. Claudot, 1982, p. 56-65). Par exemple, dans un contexte matrilineaire, l'équivalence de deux tribus (*tawsi*), vues comme des groupes de descendance utérine, se traduit par une parenté reconnue entre leurs aïeules qui sont « sœurs », tandis que la « descendance d'un frère » est toujours placée au second plan, celui des parents qui n'héritent pas. De même, l'écart



Aparté entre deux chefs de tribus de rangs différents (Kel γela et Iregenaten, photo M. Gast).

de naissance entre ascendants marque toujours la subordination des uns par rapport aux autres. Par exemple, chez les Kel Ahaggar, le groupe suzerain Kelyela a pour ancêtre Ti-n-Hinan alors que les tributaires seraient issus de sa sœur cadette Takama (parfois décrite également comme sa servante).

Entre unités équivalentes et donc rivales, appartenant à la même confédération, existe un comportement appelé *tamenjaq* en tamajaq (*tamañhaq* en tamahaq) ou encore *éhenneumu* chez les Touaregs du sud-ouest (Kel Tademekkat), qui est basé sur la compétition d'honneur. Nulle négligence, nul abandon de soi ne doivent être exposés à l'autre qui profiterait de toute faiblesse pour assurer sa supériorité. Ce rapport exige donc une attitude très stricte et tendue, justifiant à chaque instant le rang des personnes en jeu (cf H. Claudot et M. Hawad, 1982).

Par contre, des attitudes de plaisanterie assimilées au comportement des cousins croisés peuvent lier des groupes de rangs différents.

De nombreuses formes de coopération comme *teneblega* qui associe des personnes non apparentées ou à un autre degré *tenemulla*, rapport de parenté fictive entre esclaves d'un même maître, correspondent également à des attitudes détendues qui rappellent la relation entre cousins croisés et sont désignées dans certains cas (*teneblega*) par le même terme (*ezebubez*).

BIBLIOGRAPHIE

- CLAUDOT H., « Techniques du corps en milieu touareg », *Cahiers du G.I.S.*, n° 2, CNRS, 1980, p. 17-27.
- CLAUDOT H., « Le geste fait social total ? », *Geste et Image*, n° 1, SERDAV, 1980, p. 17-20.
- CLAUDOT H., *La sémantique au service de l'anthropologie, Recherche méthodologique et application à l'étude de la parenté chez les Touaregs de l'Ahaggar*, CNRS, Paris, 1982, p. 273.
- CLAUDOT H., HAWAD M., « Coups et contre-coups : l'honneur en jeu chez les Touaregs », *Annuaire d'Afrique du nord*, CNRS, 1982, p. 793-808.
- DROUIN J., « De quelques postures usuelles et rituelles (Note d'ethnolinguistique touarègue) », *Geste et Image*, n° 5, 1985, éd. Quatre Vents, p. 67-89.
- DUVEYRIER H., *Les Touaregs du nord*, Challamel, Paris, 1864, p. 499.
- GAST M., « Matériaux pour une étude de l'organisation sociale chez les Kel Ahaggar », *ROMM*, 1974, n° 13-14, p. 395-400.
- GAST M., « Les Kel Rela : historique et essai d'analyse du groupe de commandement des Kel Ahaggar », *ROMM*, 1976, n° 21, p. 47-66.
- LEVI-STRAUSS C., *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris/La Haye, Mouton, 1967, p. 591, (1^{re} éd. 1949, Paris, PUF).
- MOREL Dr. M.H., « Remarques sur la vie mentale et les gestes des Touaregs de l'Ahaggar », *Trav. de l'I.R.S.*, t. IV, 1947, p. 127-144.
- NICOLAISEN J., *Ecology and culture of the pastoral Tuareg — with particular reference to the Tuareg of Ahaggar and Ayr*, 1963, National Museum, Copenhagen, p. 548.
- Textes Touaregs en prose* de FOUCAULD Ch. de. et CALASSANTI-MOTYLINSKI A. de., édition critique avec traduction par CHAKER S., CLAUDOT H. et GAST M., Édisud, Aix-en-Provence, 1984, p. 359.

H. CLAUDOT-HAWAD

A317. AUASITAE (voir Oasitae)

A318. AUGILA

Augila (Aoudjila, Awgila) est le nom d'une oasis au sud de la Cyrénaïque située approximativement au milieu du quadrilatère Benghazi — Djaghoub — Taïzerbo — Zeila, à une distance de 250 km de la Grande Syrte. Augila n'est que le nom

de l'oasis occidentale qui forme, avec celle de Djalo et la petite palmeraie de Djikerra un groupe de trois oasis dans une plaine sablonneuse. Augila se trouve à l'ouest, à 24 km de Djalo. Elle doit sa végétation, surtout ses palmeraies, à une nappe phréatique abondante et peu profonde. Ses nombreux puits permettent la culture de céréales, d'oignons, de fèves, de légumes et de la luzerne. Il y a aussi quelques figuiers et grenadiers. La population, en majeure partie berbérophone, vit dans des maisons en briques crues ou dans des huttes, en partie groupées dans l'agglomération ou disséminées dans les jardins. Les mosquées rappellent le rôle qu'y a joué la confrérie religieuse des Senoussis. La mosquée de Djikerra est construite en bois de palmier.

Sources

Antiquité. Le premier auteur de l'antiquité qui mentionne Augila est Hérodote (IV, 172) : « Les Nasamones, une peuplade nombreuse, voisins des Auschises et des Psylles, laissent aux bords de la mer leurs troupeaux et montent au lieu dit Augila pour y récolter les dattes qui y poussent en abondance ». Hérodote situe Augila à une distance de 10 jours des Ammoniens (IV, 182), c'est-à-dire de l'oasis de Siwa et à dix jours des Garamantes (IV, 183). Par la suite l'oasis est mentionnée par plusieurs auteurs classiques (Pline V, 226; Ptolémée IV, 5, 20, 30; Pomponius Mela, 23, 46). Procope (*De aedificiis*, 6, 2, 12) y distingue deux villes portant le même nom. Il y avait aussi un temple d'Ammon. Elle rappelait, selon Strabon (XVII, 23), l'oasis d'Ammon (l'oasis de Siwa) par son aspect, ses palmeraies et l'abondance de l'eau).

Moyen Âge. Ibn Hauqal (x^e siècle) rattache Augila à la province de Barqa. Al-Bakri (xi^e siècle) connaît Augila comme nom d'une région. La ville s'appelait Arzaqīya. Elle possédait plusieurs mosquées et bazars. Al-Bakri mentionne aussi les nombreux palmiers-dattiers. Al-Idrīsi (xii^e siècle) cite Augila comme petite ville, bien peuplée, dont les habitants s'adonnaient au commerce caravanier. C'est par Augila qu'on passait au pays des Noirs, vers Kavar et Kouba. Il fait également mention des dattes et des légumes qu'on y cultivait. Léon l'Africain (xvi^e siècle) connaît trois châteaux et plusieurs villages. Il y avait peu de blé et on en importait d'Égypte. Augila était situé à l'intersection de grandes routes caravanières.

Temps modernes. En 1640 les Turcs s'emparent de l'oasis. Le premier Européen à donner une description d'Augila est Friedrich Hornemann (1798) qui s'y arrête lors de son voyage de Tripoli à Alexandrie. La relation de J.-R. Pacho (1827) présente non seulement une description de l'oasis, mais aussi des gravures ainsi que le vocabulaire berbère recueilli sur place par Frédéric Müller. Nous possédons une autre description par James Hamilton qui visita l'oasis en 1852. Ensuite, ce sont deux Allemands qui nous donnent des renseignements : Von Beurmann en 1862 et G. Rohlfs en 1869 qui précisent que l'oasis n'était peuplée que par des Berbères. Rohlfs étudia la langue. Par la suite l'oasis est occupée par les Senoussis qui empêchent tout étranger de s'y approcher. Seule une Anglaise, J. Rosita Forbes y parvient en 1920, accompagnée d'un Égyptien, Ahmad Muhammad Hasanain Bey. En 1927, le Colonel E. de Agostini publie une étude sur Augila et Gialo (Djalo). En 1928 Augila est occupée par les Italiens qui y restent jusqu'en 1943. C'est à partir de cette période que nous disposons de renseignements plus précis. Nous citons la description que donne Fr. Beguinot dans l'*Enciclopedia Italiana* en 1930, ainsi que l'étude d'Émilio Scarin, géographe, sur les oasis de la Cyrénaïque parue en 1937.

Population

A l'époque de Pacho, au début du xix^e siècle, la population d'Augila s'élevait à 10 000 personnes dont 3 000 guerriers. Un bey, Abou Zeid Abdallah payait un tribut annuel de 10 000 réaux espagnols au pacha de Tripoli. Le chef-lieu Aoudjelah

se trouvait au milieu d'une immense palmeraie entourée d'une plaine de sable rougeâtre. L'oasis était peu fertile et beaucoup des habitants gagnaient leur vie comme guides de caravanes allant à Benghazi, à Siwa, en Égypte, au Soudan et à Tombouktou.

Par la suite on assiste au déclin de l'oasis. En 1930 il n'y avait que 1 500 personnes à l'oasis, des émigrés au nombre de 800 vivaient à Benghazi, à Koufra et en Égypte. La population berbère comprend 4 groupes : el-Hāti (850 personnes), es-Subxa (900) considérées comme autochtones es-Sarāhna (350) et ez-Zaqāqna (prononciation locale ez-Zagāqna) (200), auxquels s'ajoutent un petit groupe de Madjabra (el-Magābra) arabophones. Le chef-lieu, Djalo, groupait 2 700 habitants divisés en 14 familles, répartis entre El-Lebba et El-Erg (arabe : Al-'Irg). La palmeraie de Šxerra (Žxerra) (Djikerra, en Italien Gicherra), oasis située au nord-ouest d'Augila, n'était habitée que par 400 personnes, si bien que toute la population de l'oasis ne dépassait pas 3 600 personnes. J. Mason a publié une étude historique et ethnographique sur l'oasis. D'après la statistique officielle le nombre des habitants s'élevait en 1964 à 2 906 personnes (714 foyers), Mason donne pour 1971 seulement 1 796 (286 foyers). Son étude sociologique porte sur la répartition des familles, l'Islam, les jardins, les mariages et les fêtes, mais n'apporte rien sur le berbère, langue de l'oasis.

W. VYČIHL

AWJILI, parler berbère d'Augila

awjili [žlan n-Awilən?] « parler berb. des Awjilins », nom berb. des habitants d'Awjila [ašal n-Awilən] « pays des Awjilins ». Le nom usuel de l'oasis, qui semble étranger au parler berbère local, est connu depuis l'antiquité (Augila) et nous a été transmis par les Arabes (Awğila, Awžila, Ožila). Le nom berb. de l'oasis semble avoir pour base (comme celui de Siwa) un nom de tribu : les Awilən. Un individu de la tribu s'appelle Awil « un Awjilin », qui est homonyme de *awil* « parole, mot, discours » (< *awal*, cf. § A.8) qui, lui, a pour pluriel local *žlan* d'étymologie incertaine (racine √ghl?). Ce pluriel est connu en siwi dans la forme *žilan*, au moins dans l'expression *žilan n-Isiwan* « parler des Isiwan ». — Cet article se fonde principalement sur les matériaux d'U. Paradisi, très sûrs et détaillés dans la notation, mais de volume trop insuffisant pour donner un tableau complet du parler.

A. Phonologie :

1. La spirantisation de consonnes occlusives et inconnue. 2. La semi-occlusion de *dd* et *tt* géminés est inconnue. 3. La palatalisation sporadique de *s*, *z* et parfois de *k*, *g* est attestée : *əkrəš* < *əkrəs* « lier », *ažikər* < *izikər* « corde grosse », *ašal* < *akal* « pays », *əmžər* < *əmgər* « moissonner ». On note sous ce chef la forme *š* (ž) très fréquente du préfixe du causatif *s*, et d'autre part le passage de *əns* « passer la nuit » et de *ənz* « ê. en vente » à *iš*, *iž*. 4. Les vélaires et uvulaires labialisées sont inconnues, y compris *ggʷ* < *ww* (p. ex. *zəwwəy* « il est rouge »). 5. La labiale spirante sonore *β* correspond à *h* ou *zéro* touareg et à *zéro* (*w*, *y*) du berb. du N. en général (*β* ainsi défini est connu aussi dans le parler de Ghadamès), p. ex. : *aβət* « nuit » (ghad. *eβād*, tou. *ehād*, kab. *id*). L'awjili a pourtant moins de ces *β* que le ghadamsi (noter *ay* [aḥ] « prendre » ghad. *aβə*, tou. *ahəy*). 6. *γ* final est passé à *ḥ* [aḥ] « prends » mais *yuya* « il prit », *yriḥ* « je pris ». 7. Le système vocalique comprend certainement trois voyelles pleines *a*, *i*, *u* phonèmes autonomes. En outre une voyelle *ə* qui a peut-être aussi le statut de phonème, étant donné qu'elle a une place très stable et alterne peut-être avec *zéro*. P. ex. : *aləmad* « apprendre » (tou. *alāmad*, n. verbal de *əlməd* 3^e personne sg./pl. *yəlməd/əlmədən*; *ərəš* « descendre » (ghad. *ārəs* tou. *əras*). Ce problème, ainsi que celui de certains *e* dans les pronoms,

même dans les meilleures notations, reste irrésolu pour le moment. Il faut enfin envisager la possibilité que la voyelle ə renferme en réalité deux phonèmes distincts ə et ä, tous les deux de timbre central (cp. ghadamsi). Cp. les notations *aləmad* «apprendre», *arāšak* «peigner», *arāwal* «fuir», *anaṭar* «laisser», pour une forme unique du nom verbal (?). La graphie de cet article n'est qu'un essai. ə initial semble réalisé souvent comme [ä] et est difficile à distinguer de *a* plein. 8. On note une fréquence insolite pour le passage de *a* > *i*, p. ex. : *awil* < *awal* «parole», *dit* < *dat* «devant», *imin* < *aman* «eau», etc.

B. Pronoms et adverbes :

1. Le pron. personnel suff. rég. dir. a une série normale et une série particulière employée après verbe à voyelle *a* finale (qui tombe) : *yəny-it/itən* «il le/les tua» (< *yəny-a-it*), *yəqqən-t/tən* «il le/les attacha». Les pron. suffixes ne semblent jamais précéder le verbe ni en prop. relative ni après les particules *a* et *wər*. 2. Le pron. pers. suff. rég. ind. est *-is/isin* < *-as/asən* selon § A.8. 3. Le pron. pers. possessif simple : double série : *-əs/sin* «lui/eux» (après prép.); *-əs/tsin* «son/leur» (après nom de parenté). 4. Le pronom d'appui : singulatif : m. *wa/wi*, f. *ta/ti* «celui/ceux, celle/celles» + relative ou *n* prép. du complément possessif, collectif *ala* [əla?] < *ara*, tou. *hārāt* «ce». On a relevé aussi *was* (ghad. *was*) «quiconque». 5. Les suffixes déictiques de nom primitifs *-a* et *-i* sont attestés (p. ex. *ašf-a* «aujourd'hui», *ammud-i* «(à) la mosquée» (cf. § C.3.). Pour l'usage courant le parler a cependant créé à base de *a*, *i*, semble-t-il, une triple série de suffixes devenue déclinaison en nombre : sg./pl. *aya* (ou *e*, cf. § A.7)/*iya* «ce... ci» (proximité); *iwan/idanin* «ce... là» (éloignement); *idin/?* «ce... en question» (rappel? absence?). On relève aussi *-ək* (*-ek* < *ayək?*)/*iyak* qui semble être plus ou moins synonyme de *aya/iya*, mais qui contient peut-être une particule d'identification à rapprocher de kabyle *-gi* (*agi*). 6. Les pronoms démonstratifs simples *wa/wi*, f. *ta/ti* ne sont attestés que dans la fonction de pron. d'appui (v. § 4) et comme complément des interrogatifs (§ 8). À base de ceux-ci il s'est formé une triple série de pronoms composés avec les suff. déic. du § 5 : m. *waya* (ou *we*, cf. § A.7)/*wiya*, f. *taya* (*te*)/*tiya* «celui-ci» (proximité); m. *wiwan/widanin*, f. *tiwan/tidanin* «celui-là» (éloignement), [*widin*] (?) — à côté de m. *wək* (*wək?*)/?, f. *tək* (*tək?*)/? synonyme de *waya* (?), cp. kab. *wagi*). 7. Les adverbes de lieu : mal attestés; triple série (?) : *dila* «ici», *diliwan* «là», [*dilidin*](?) — à côté de *dilak* (cf. kab. *ḏagi*); avec sens partitif : *sila* «d'ici», [*siliwan*, *silidin*](?); *silak*; on a relevé aussi *dəššiwān* (< *dəs-siwan*) «là-bas» et d'autre part *tudik* «ainsi». 8. Les pronoms indéfinis : singulatif : m. *iwin*, f. *iwat* ou *iwinan*, f. *iwatan* «quelqu'un», collectif : *kera* «quelque chose». 9. Les termes interrogatifs : *di*, «quoi?», *mani* «qui?», *diwa* «quoi, quelle chose?», *magwa/magwi*, f. *makta/makti* «lequel?», *af-a* = *af-iwa* = *af-diwa* «pourquoi?», *mmin* (*mmên?* cf. § A.7) «quand?»

C. Nom :

1. Les états libre et d'annexion ne sont pas distingués. La forme unique du pluriel semble correspondre à l'état d'annexion comme en nefousi : *afunas/funasən* «bœuf», f. *tfunast/tfunastin* «vaches», mais le masculin aurait alors perdu son *yə-* initial par analogie avec le féminin. La forme unique du sg. comporte une voyelle d'état *a* au m., *a* ou *ə* au f. Les noms dont les deux premières radicales forment groupe perdent le plus souvent leur voyelle initiale au m. Ces faits font croire qu'il existe deux types de noms : un qui a une voyelle d'état pleine *a* au sg. et un qui y a une voyelle abrégée *ə* ou *zéro* ([ʔ] en initiale absolue?), p. ex. : *azuwar/zuwarən*, f. *tazuwart/tzuwarin* [dz-] «gros», *atrar/trarən*, f. *tatrart/tətrarin* «nouveau», mais : *afunas* [ʔ-]/*funasən*, f. *tfunast/tfunastin* «bœuf», *zway/zwayən*, f. *tzwayt/tzwayin* «rouge». — Il est donc possible que l'awjili appartienne au groupe de parlers dit zénètes (rifain, qsours oranais, mzabi, wargli, šawiyya) qui ont une voyelle d'état *ə* ou *zéro* (tou. ä obligatoirement bref) dans certains noms à voyelle pleine après la première radicale, p. ex. dans : *afus* [ʔafus?] «main», *tyardimt* «scorpion», (les formes *əfus* et *tyardəmt* ont été notées par T.F. Mitchell dans le dialecte de Zwara).

2. Les pluriels internes ont parfois la voy. *i* < *a* selon § A.8, p. ex. : *afus/fissən* (< *ifassən*) « main ». 3. Il y a peut-être lieu d'établir un cas local à suffixe *i* analogue à celui du ghadamsi, p. ex. : *ammud-i* « à la mosquée ». S'agit-il du suff. déictique *i* connu en touareg (? cf. § B.5.). On note en effet que le sens est déterminé (ghad. indéterminé).

D. Verbe :

1. Les suffixes personnels du système normal présentent : 1. sg./pl. *-h/nə-*, 2. sg./pl. *tə-ət/tə-əm*, 3. sg./pl. *yə-*, f. *tə-/ən*. 2. Le parfait particulier des verbes de qualité a conservé le système primitif qui implique : 1. sg. *-ah*, 2. sg. *-at*, 3. m.sg. *-(zéro)*, 3. f.sg. *-ət/pl.c. -it*. 3. Le participe a pour tous les verbes, semble-t-il, la forme voulue pour les verbes de qualité, c.-à-d. sans préfixes, mais avec les désinences : m. *-ən*, f. *-ət/pl.c. [-nin](?)*, p.ex. : *wasə ammudan* « quiconque fait la prière ». 4. Le parfait négatif à voy. *-i-* devant la dern. radicale semble inconnu. La négation est normalement *-ka* postposé, mais *wər* [ur] ou *wəl* [ul] est attesté. 5. Un parfait intensif tout à fait particulier à l'awjili (et au siwi) est en revanche à enregistrer. Il se forme par adjonction d'une désinence *-a* (*ya* après voyelle) au parfait normal, qui reçoit en outre une voyelle *-i-* devant la dernière consonne si la place n'est pas occupée par une voyelle pleine déjà. P. ex. : *yəffud-a* « il a soif », *yəttif-a* « il a saisi », (< *yəttef*), *yəfka-ya* « il a donné ». Les 1^{re} pers. sont *əffudih-a*, *əttifh-a*, *əfkih-a*, donc, si possible, avec une voyelle *i* additionnelle devant la désinence quand le thème comprend déjà une voyelle pleine à la place devant la dernière radicale. Cette forme est donc légèrement plus archaïque que son pendant siwi et permet encore mieux d'envisager qu'elle s'est développée à partir de celle dite du parfait négatif ailleurs, et dont on connaît également des emplois sans négation. 6. L'imparfait a la particule *a-* (< *ad* et sporadiquement notée avec gémiation du préf. personnel). Celle-ci s'ajoute au thème du parfait, semble-t-il, comme on le connaît aussi pour le futur particulier du ghadamsi, p.ex. : *a-yurəβ* « il écrira » (< *arəβ*), *a-yəffud*, « il aura soif ». Mais comme en ghadamsi, les parfaits de certains verbes faibles perdent alors leur voy. finale : *a-yəfk* (< *yəfka*) « il donnera ». — On ne sait pas si le thème de l'impf. proprement dit peut s'employer sans particule *a-*, comme en ghadamsi (mais en tous cas celui-ci est à la base de l'impératif et de l'imparfait intensif : *arəβ* « écris », *itarəβ* « il écrit »). 7. L'imparfait intensif a la forme normale en berb. du nord et semble demander le préf. pers. *i-* (non pas *yə-*) : *iləmməd* « il apprend », *itarəβ*, « il écrit », *isəlla* « il entend » (avec *a* final conservé). 8. Les verbes dont l'impf. se termine en *-u* semblent disparus (passés à la conjugaison sans voyelle finale à l'impf.?).

E. Vocabulaire :

1. Les noms de nombre sont mal connus. « Un » se dit *iwin*, f. *iwat* (< **yīwān* selon § A.8), forme assez archaïque à comparer avec kab. *yiwən* (< **yīwān*) et d'autre part tach. *yan* (< *yīyan* < **yīwān*). On a relevé aussi la forme élargie *iwinan*, *iwatan*. 2. On note la particule de proposition nominale *d* « il est, il y a ».

K.G. PRASSE

BIBLIOGRAPHIE

Les sources antiques

Voir l'article « *Augila* » dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopaedie des classischen Altertums*, vol. II, col. 2 423, Stuttgart, 1896.
LECLANT J., *Per Africae sitientia, témoignages des sources classiques sur les pistes menant à l'oasis d'Ammon*, Le Caire, 1950.
DESANGES J., *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar, 1962.
REBUFFAT R., « Routes d'Égypte de la Libye intérieure », *Studi Magrebini*, III, 1970, p. 1-20.
REBUFFAT R., « Zella et les routes d'Égypte », *Libya antiqua*, VI-VII, 1969-1970, p. 181-187.

Moyen Age

- IBN HAWQAL, éd. de Slane, *Journal asiatique*, 3^e série, XIII, p. 163.
 EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. de Slane, p. 32.
 EL IDRISI, *Géographie*, éd. Jaubert, I, p. 248.
 LÉON J., *L'Africain, Description de l'Afrique*, éd. Ch. Epaulard, Paris, 1956, p. 456.

Voyageurs contemporains

- HORNEMANN C., *Voyage dans l'Afrique septentrionale*, 1798, traduit de l'anglais (The Journal of Frederick HORNEMANN's travels, from Cairo to Mourzouk, London, 1802). 2 vol., Paris 1803.
 PACHO J.-R., *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque et les oasis d'Aoudjelah et de Maradeh et dans plusieurs oasis au sud de ces contrées fait dans les années 1824 et 1825*, 2 vol., Paris, 1827.
 HAMILTON J., *Wanderings in North Africa*, London, 1856.
 BEURMANN M., Von Reise von Bengazi nach Udschila und von Udschila nach Murzuk. PETERMANN's Mitteilungen, Ergänzungsband, II, Gotha, 1863.
 ROHLFS G., Von Tripolis nach Kufra, Bremen, 1871.
 ROHLFS G., Kufra, Reise von Tripolis nach der Oase Kufra. *Ausgeführt im Auftrage der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, Leipzig, 1881.
 FORBES J.-R., *The secret of the Sahara*, London, 1921.
 HASANAIN Bey, Ahmad Muhammad, *The lost travels in the Libyan desert*, London, 1925.
 AGOSTINI E. de, Notizie di Augila, Gialo, *Studi e monografie coloniali*, Governo della Cirenaica, Ufficio Studi, Bengazi 1927.

Étude de la langue

- BASSET A., « Siwa et Aoudjila, problème verbal berbère », *Mélanges Gauthier-Demombynes*, Le Caire, 1935-45, p. 279-300.
 BASSET A., « Siwa, Aoudjila et Imeghran », *Annales de l'Institut des Études orientales d'Alger*, t. 2, 1936, p. 119-27.
 BEGUINOT F., « Gli studi berberi dal 1919 al maggio 1922 », *Rivista degli Studi Orientali*, IX, 1922, p. 382-408.
 BEGUINOT F., « Sul trattamento delle consonanti b, v, f, in berbero », *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, vol. 33, Roma, 1924, p. 186-99.
 BEGUINOT F., « Augila », *Enciclopedia italiana*, vol. V, Roma, 1930, p. 335-6.
 BEURMANN von « Brief an Professor Fleischer », *ZDMG*, 16, 1862, p. 563-5.
 MULLER F., « Vocabulaire du langage des habitants d'Aoudjelah », in Pachó : *Relation d'un voyage dans la Marmarique*, Paris, 1827, p. 319-52.
 PARADISI U., « Il berbero di Augila : materiale lessicale », *Rivista degli Studi Orientali*, XXXV, 1960, p. 157-77.
 PARADISI U., « Testi berberi di Augila (Cirenaïca) », *Ann. Istit. Univ. Orient. Napoli*, X, 1961, p. 79-91.
 SCARIN E., « Le oasi cirenaiche del 29° parallelo », *Ricerche ed osservazioni di geografia umana*, Firenze, 1937.
 VYČIHL W., « Augila, Studien zur nordafrikanischen Toponomie », *Museon* 84, 1973.
 ZANON F., « Contributo alla conoscenza linguistico-etnografica dell'oasi di Augila », *Africa Italiana*, Roma, 1933, p. 270-6.

A319. AUGUSTIN (saint)

Saint Augustin appartient à la culture universelle, et les diverses composantes de son expérience d'homme, de pasteur, d'écrivain, de théologien, de mystique sont naturellement indissociables les unes des autres. Mais, pour cette présentation d'un grand Africain dans le cadre de cette « Encyclopédie berbère », on a, tout naturellement aussi, privilégié les aspects proprement africains de cette vie, de cette « carrière », de cette action.

« Berbère », c'est-à-dire de sang « indigène », pour l'essentiel, Augustin avait, statistiquement, de fortes chances de l'être, comme la très grande majorité des Romano-Africains de son temps. Passer de cette forte probabilité statistique à l'affirmation

d'un statut individuel (cf. par exemple le livre de René Pottier, *Saint Augustin le Berbère*, Paris, 1945) relève de la fiction romanesque et tendrait à créditer l'évêque d'Hippone d'un parti pris d'africanité nationaliste ou régionaliste dont il a toujours, nous le verrons, été très éloigné. On notera toutefois que si le nom personnel, ou *cognomen*, de son père, Patricius, appartient à l'onomastique latine la plus banale sous le Bas-Empire, celui de sa mère, Monnica (« Monique ») particulièrement fréquent dans la Numidie d'Hippone, est le diminutif de Monna, nom indigène lui-même bien attesté qui est aussi celui d'une divinité dont le culte est mentionné sur une inscription de *Tignica* (Aïn Tounga, dans la vallée de la Medjerda). Quant au nom de famille, ou « gentilice », Aurelius, il pourrait suggérer que leurs ancêtres avaient été naturalisés Romains, avec toute la masse des provinciaux, par le fameux édit de Caracalla, en 212, si du moins les *duo nomina*, Aurelius Augustinus, ne sont pas, comme on le pense parfois, le fruit d'une confusion née de la répétition de cette séquence dans les listes épiscopales, où le nom d'Aurélius, évêque de Carthage, précède habituellement celui d'Augustinus. Ce dernier nom personnel enfin, si rare — et si ambitieux : littéralement, « le petit Auguste », ou le « petit Empereur » —, les parents l'avaient-ils donné à celui qui devait l'illustrer par prescience d'un destin unique ? Sous ce diminutif allait grandir un enfant dont la gloire posthume, un jour, éclipserait celle des maîtres du monde.

L'enfance et l'éducation ; le milieu familial et social

Augustin est né aux Ides de novembre (le 13 novembre) de l'année 354 à Thagaste, aujourd'hui Souk-Ahras, aux confins algéro-tunisiens, dans cette région montagneuse et boisée du haut cours du Bagrada (actuelle Medjerda) qui faisait traditionnellement partie du pays numide, mais était administrativement rattachée à la province d'Afrique Proconsulaire et se trouvait donc sous la juridiction du proconsul en résidence à Carthage. Le père d'Augustin, Patricius, était un petit propriétaire foncier qui appartenait à la classe des *curiales*, petite bourgeoisie municipale de plus en plus écrasée sous le poids de sa responsabilité collective en matière d'impôts. En dépit de la modestie de ses ressources, Patricius tint à assurer à son fils l'éducation libérale qui était pour les gens de sa classe le seul passeport pour une meilleure réussite sociale, d'abord, semble-t-il, à Thagaste même, puis, pour les études de grammaire et de rhétorique, à une trentaine de kilomètres au sud de Thagaste, à Madaure, dont une autre gloire locale, Apulée, avait rendu célèbres les écoles de *grammatici*. Augustin a raconté dans les *Confessions* son peu de goût, alors, pour l'étude (*Conf.*, I, XII, 19), et plus précisément son aversion pour le grec, qu'il lui fallait apprendre comme une langue totalement étrangère (*Conf.*, I, XIII, 20 ; XIV, 23), alors que pour le latin, qu'il avait appris « au milieu des caresses de ses nourrices » (« inter blandimenta nutricum » : *Conf.*, I, XVI, 23), il ne manifestait aucune répugnance et montrait même une grande facilité dans la composition latine (*Conf.*, I, XVII, 27).

En sa seizième année, l'impécuniosité des siens le contraignit à quitter Madaure et à interrompre ses études (*Conf.*, II, III, 5 et 6). Ce fut, à Thagaste, une année de désœuvrement, marquée par les premiers émois de la chair, employée à des jeux défendus, à des maraudes, comme ce vol de poires en un verger voisin de chez lui, analysé plus tard dans les *Confessions* avec beaucoup de pénétration, mais aussi avec une sévérité qui peut nous paraître maintenant un peu disproportionnée (*Conf.*, II, IV, 9-IX, 17).

Les années de formation et l'expérience carthaginoise

Grâce à la générosité d'un riche notable de Thagaste, ami de sa famille, Romanianus, Augustin put aller continuer ses études de rhétorique à Carthage, avec l'aide également des subsides de sa mère, lorsque son père mourut, peu après son départ (*Conf.*, III, IV, 7). Sur ce jeune homme sensible et si doué, la grande métropole

africaine fit forte impression. Capitale de la débauche, c'est ainsi que la ville lui apparût d'abord : « J'arrivai à Carthage et tout autour de moi bouillonnait la chaudière des honteuses amours » (*Conf.*, III, I, 1 ou *Carthago-sartago* fait un jeu de mot intraduisible). Il ne tarda pas à succomber à ces plaisirs : plaisirs de la chair, mais aussi plaisir du théâtre, que le jeune homme découvrit avec ravissement (*Conf.*, III, II, 2). Parallèlement, il se révélait excellent étudiant, répugnant aux « chahuts » auxquels se livraient certains de ses camarades, les *eversores* (*Conf.*, III, III, 6), se liant d'amitié avec des condisciples provinciaux comme lui que les hasards de la vie lui feront retrouver plus tard, comme Vincentius, qui deviendra évêque de l'Église donatiste à *Cartennae* (Ténès) (*Ep.* 93, 51). Son premier émoi intellectuel lui fut procuré par la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron ; il avait alors dix-neuf ans et voyait s'ouvrir devant lui le monde de la pensée (*Conf.*, III, IV, 7-8). Alors, le souvenir d'une première et fugitive imprégnation chrétienne, qu'il devait à sa mère en son enfance (*Conf.*, I, XI, 17), lui suggéra de lire, à la suite de l'*Hortensius*, les Écritures : mais il ne put entrer dans la Bible, dont le style le rebuta (*Conf.*, III, V, 9).

À la même époque, un peu avant sa vingtième année (on était en 374), il se laissa séduire par les idées des Manichéens et devint lui-même, pendant neuf ans, un « auditeur » de la secte (*Conf.*, III, XI, 20 ; IV, I, 1). Cette phase manichéenne coïncida avec ses débuts dans l'enseignement, d'abord chez lui, à Thagaste. Mais la mort d'un ami d'enfance qu'il y avait retrouvé, mort qui l'affecta profondément, le décida à retourner à Carthage (*Conf.*, IV, IV, 7-VI, 11). Dans la capitale, son enseignement de la rhétorique fut un succès : Augustin remporta des concours à plusieurs reprises et fut notamment couronné par le proconsul Helvius Vindicianus, à qui il dut aussi de se détourner de l'astrologie, pour laquelle il avait eu des curiosités (*Conf.*, IV, III, 5). Du groupe de ses étudiants, à Carthage, se détache la figure d'Alypius, originaire comme lui de Thagaste, et qui devait plus tard (en 395) devenir évêque de cette cité. Augustin vivait alors avec une femme dont le nom n'est jamais prononcé, de qui il eut un fils, son unique enfant, Adeodatus, et qui devait rester près de lui pendant près de quinze ans (*Conf.*, IV, II, 2 ; VI, XV, 25).

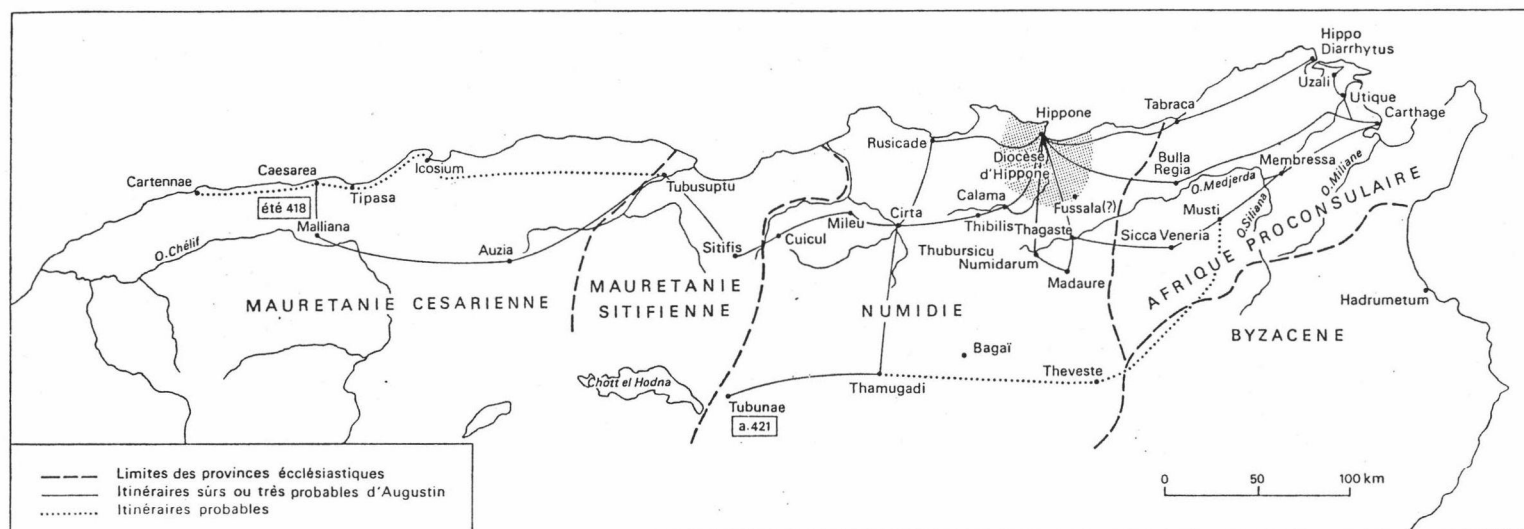
À l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans (*Conf.*, IV, XIII, 20-XV, 27), donc vers 380, il composa un premier ouvrage, *Le Beau et le Convenable (de pulchro et apto)*, largement inspiré par la métaphysique manichéenne, qui ne nous est pas parvenu. Cependant, et de façon paradoxale, c'est la rencontre en 383, du « pape » du manichéisme africain, Faustus de *Milev*, venu donner un enseignement à Carthage, qui va le plus contribuer à commencer à détacher Augustin du manichéisme, Faustus se révélant incapable de lui donner des réponses satisfaisantes aux questions qu'il se pose sur la doctrine (*Conf.*, V, VI, 10-11). À la même époque, las de supporter l'indiscipline et les mauvaises manières des étudiants carthaginois, il décida d'aller s'établir à Rome.

Les années outre-mer et la conversion

On nous permettra de passer un peu rapidement sur ces années italiennes, dont il faut cependant dire tout de suite qu'elles eurent une importante capitale dans l'évolution intellectuelle, morale et spirituelle d'Augustin.

Augustin ne s'attarda pas longtemps à Rome où, à peine arrivé, il était tombé malade et avait failli mourir, où, surtout, il connut des désillusions avec ses étudiants, certes moins indisciplinés qu'à Carthage, mais mauvais payeurs (*Conf.*, V, XII, 22). Il brigua et obtint de Symmaque une chaire de rhétorique à Milan et se présenta aussitôt à l'évêque de cette ville, Ambroise, dont la personnalité le séduisit fort et dont l'enseignement ébranla ses convictions manichéennes déjà vacillantes.

Sa mère, Monique, l'avait rejoint à Milan et avait arrangé pour son fils un mariage, dans la perspective duquel ce dernier avait renvoyé en Afrique sa concubine, la mère d'Adeodatus. Mais, en fait, Augustin était déjà entré dans une sorte de gestation spirituelle. Rejoint à Milan, en 384, par Alypius, l'ami de toujours, et par Nebri-



Les voyages de saint Augustin (carte dressée par S. Lancel, dessin de Y. Assié).

dus, un autre intime, Augustin se pose des questions sur la vanité de ses ambitions temporelles et conçoit avec ses deux amis des projets de vie en communauté qui n'aboutissent pas (*Conf.*, VI, VI, 9; XIV, 24). Il se détourne définitivement de l'astrologie et se plonge dans des livres néo-platoniciens, traduits en latin, qui, sur le plan intellectuel, préparent sa conversion (*Conf.*, VII, IX, 13-XX, 26). Ces lectures l'amènent aux Évangiles et aux Épîtres de saint Paul. Le récit qui lui est fait de la conversion de Victorinus, célèbre rhéteur romain, fait sur lui forte impression (*Conf.*, VIII, II, 3-IV, 5), et plus encore les récits qu'en compagnie d'Alypius lui fait un de ses compatriotes africains, Ponticianus, lequel leur fait connaître Antoine, le moine égyptien, et leur raconte des conversions exemplaires (*Conf.*, VIII, VI, 14-15).

La crise décisive survient alors, et se dénoue dans le petit jardin attenant au logis d'Augustin et Alypius à Milan. Entendant, venue de la maison voisine, une voix d'enfant qui disait : « Prends! Lis! », Augustin interprète comme un oracle ce qui était sans doute une comptine ou un refrain et, s'emparant des Écritures qui étaient à portée de main, il y lit un verset de saint Paul (*Rom.*, 13, 13), qui emporte son adhésion, ainsi que celle d'Alypius. Ils décident l'un et l'autre sur le champ de renoncer au monde et de vivre une vie de continence consacrée à Dieu. C'était en août 386, Augustin allait avoir trente-deux ans.

L'automne et l'hiver qui suivirent furent passés à Cassiciacum non loin de Milan, dans la propriété d'un ami. Augustin avait démissionné de sa chaire de rhéteur; il était maintenant catéchumène et étudiait les Psaumes en compagnie de sa mère Monique et d'Alypius (*Conf.*, IX, IV, 7-12). Il mit aussi sa nouvelle liberté à profit pour écrire les premiers *Dialogues* (le *contra Academicos*, le *de uita beata*, le *de ordine*, les *Soliloquia*). A Pâques 387, il reçut le baptême des mains d'Ambroise, à Milan, en même temps qu'Alypius et que son fils Adéodat, qui était alors âgé de quatorze ans (*Conf.*, IX, VI, 14). Le séjour italien touchait à sa fin; à l'automne 387, alors que le petit groupe était à Ostie, sur le chemin du retour, Monique mourut. Augustin et ses amis passèrent l'hiver à Rome (*Conf.*, IX, VIII, 29). L'année suivante, en 388, ils rentrèrent tous en Afrique.

Le Docteur de l'Église et l'évêque africain

A l'automne 388, Augustin prit terre à Carthage mais ne s'y attarda pas. Il rentra à Thagaste, sa ville natale, bien décidé à s'y fixer et à y vivre cette vie en communauté dont les mois passés à Cassiciacum avaient fourni une expérience préparatoire; et, de fait, pendant près de trois ans, en compagnie d'Alypius et de quelques amis, avec lesquels il forma une communauté monastique, il vécut une vie cénobitique dans la maison paternelle et sur ses terres, à la propriété desquelles il avait renoncé (Possidius, *Vita Aug.*, III, 1-2). Peu après son retour à Thagaste, la mort prématurée de son fils Adéodat avait coupé son dernier lien charnel avec son passé (*Conf.*, IX, VI, 14). Il composa plusieurs ouvrages durant cette période : le *de magistro*, le *de Genesi contra Manicheos*, le *de uera religione*, et termina le *de musica* commencé en 387 à Milan.

Le destin l'avait cependant réservé à d'autres fins que cet *otium* chrétien. Un jour de 391, comme il se trouvait à Hippone (*Hippo Regius*, aujourd'hui Annaba) alors que le vieil évêque de la ville, Valerius, avait fait état devant ses fidèles de l'impérieuse nécessité pour leur église de pourvoir à l'ordination d'un prêtre, ceux-ci s'emparèrent de lui et lui imposèrent la charge presbytérale (Possidius, *Vita Aug.*, IV). Ordonné prêtre, Augustin reçut bientôt de son évêque mission de prêcher en chaire, fait jusque là sans précédent en Afrique, et c'est ainsi que, lors du concile général qui, en 393, réunit à Hippone tous les évêques africains, Augustin fut chargé de faire l'exposé doctrinal *Sur la foi et le symbole* (*de fide et symbolo*). Peu après, pour préparer sa succession, Valerius décidait de faire d'Augustin son « évêque-coadjuteur » (Possidius, *Vita Aug.*, VIII, 2, 15).

Augustin succéda à Valerius en 395 : une « carrière » épiscopale de plus de trente

cinq années s'ouvrait devant lui, au cours desquelles l'évêque d'Hippone fut intimement mêlé, et bien au-delà des limites d'un diocèse parmi les plus vastes, aux réalités de tous ordres — religieuses, ecclésiastiques, sociales, voire même économiques — de la vie des provinces d'Afrique. Dans le cadre de cette notice, c'est à ces « engagements » qu'on s'arrêtera surtout.

La lutte antidonatiste (395-411)

Parmi ces « engagements » divers, rien peut-être ne confronta plus Augustin avec les réalités africaines, non seulement religieuses, ou ecclésiastiques, mais aussi sociales, au sens le plus large du terme, que son engagement personnel dans la lutte antidonatiste. Lorsqu'il devint évêque d'Hippone, la puissance de la secte était à son apogée. En 394, le concile schismatique de Bagaï, en Numidie, avait pu réunir trois cent dix évêques, et l'on était alors dans les années terribles de ce qu'Augustin a appelé le « gémissement de l'Afrique », lorsque Optat de Timgad, l'« évêque-brigand », régnait sans partage sur la Numidie avec ses bandes de circoncellions, et s'apprêtait à faire alliance avec le comte Gildon dans sa tentative d'usurpation du pouvoir impérial, en 397.

Ce « dossier » du donatisme était le premier dont Augustin, en tant que pasteur, avait dû se saisir. D'abord pour tenter d'engager le dialogue avec ses collègues schismatiques. Il était encore prêtre quand, avant 395, il s'adressait à Maximinus, évêque donatiste du *castellum Sinitense*, limitrophe d'Hippone, pour l'exhorter à un échange exempt, de part et d'autre, de toute argumentation polémique (*Ep.* 23, 6). En 395/396, devenu évêque auxiliaire de Valerius, il faisait, sur le même ton, la même ouverture à l'évêque donatiste de sa propre ville épiscopale, Proculianus (*Ep.* 33, 4 et 5). Ses déboires avec ce dernier ne découragèrent pas Augustin de poursuivre ses tentatives d'échanges et de rencontres. C'est ainsi qu'au courant de l'été 395, encore évêque auxiliaire, il saisit l'occasion de son passage à *Thubursicu Numidarum* (Khamissa) pour solliciter un entretien avec l'évêque donatiste du lieu, Fortunius. Le succès de cette rencontre, à l'issue de laquelle on avait même envisagé d'organiser une conférence contradictoire réunissant dix évêques de chaque partie, ne pouvait qu'entretenir Augustin dans sa volonté de dialogue (*Ep.* 44). Mettant à profit ce qu'on lui avait rapporté de son désir de correspondre, il écrivit ainsi, après 396, à Honoratus, évêque donatiste d'un diocèse inconnu, mais proche d'Hippone (*Ep.* 52, 1). En 399/400, Augustin s'autorisait sans perdre de temps des bonnes dispositions de son voisin Crispinus, l'évêque schismatique de *Calama* (Guelma) — prêt, selon la rumeur publique, à discuter avec lui — pour l'engager à débattre, mais par lettres, sur les raisons du schisme (*Ep.* 51, 1). Peu après, Crispinus rebaptisait les colons du *fundus Mappaliensis*, dont il était propriétaire, et Augustin en prenait occasion pour lui proposer un débat, de vive voix cette fois, dont les colons en question devaient être les arbitres (*Ep.* 66, 2). Le refus de Crispinus l'obligea à renoncer à ce projet.

À défaut de résultats toujours positifs, ces démarches avaient permis à Augustin de commencer à élaborer toute une argumentation ébauchée dès 394 dans le *Psalmus contra partem Donati*, puis largement développée à partir de 400 dans les grands traités antidonatistes; d'abord dans le *contra epistulam Parmeniani*, puis, entre 401 et 405, dans le *de baptismo* et le *contra litteras Petiliani*, enfin, un peu plus tard, dans le *contra Cresconium*. Parallèlement, Augustin s'employait, lors des conciles généraux réunis par Aurélius de Carthage, pour qu'on parvienne à une confrontation entre les deux Églises. En particulier, son influence, sinon sa main, est sensible dans la préparation et la rédaction des mesures prises par le concile du 13 septembre 401, qui donnait mandat à une délégation d'évêques catholiques d'aller discuter avec leurs collègues donatistes (*Concilia Africae*, éd. Ch. Munier, CCL, 149, p. 199-201). Deux ans plus tard, le concile du 25 août 403 précisait cette démarche, rédigeait une *forma conuentionis donatistarum*, c'est-à-dire une formule de

convocation qui devait être notifiée dans chaque cité à l'évêque schismatique par les soins des magistrats municipaux (*Concilia Africae*, CCL, 149, p. 210-211). Cette fois-ci encore, l'affaire n'eut pas de suite, mais c'était comme une répétition générale des procédures qui devaient effectivement aboutir en 411.

Il n'est que de consulter les *Actes de la Conférence de Carthage en 411*, du moins ce qui nous en est parvenu, pour constater l'importance exceptionnelle du rôle que l'évêque d'Hippone joua dans cette grande confrontation des deux évêchés, en particulier lors de la troisième séance, celle du 8 juin, où son action fut décisive. Au soir de cette journée, grâce à la clairvoyance, à l'énergie, à l'intelligence tactique et à l'habileté oratoire d'Augustin, les donatistes avaient cause perdue. Restait à éliminer totalement le schisme. L'amitié qui liait Augustin à l'arbitre de la Conférence, le haut dignitaire impérial Marcellinus — à qui il dédia la *Cité de Dieu* —, ses bonnes relations avec le frère de ce dernier, Apringius, proconsul d'Afrique, l'aidèrent à consolider cette victoire. Pour mieux exploiter le succès de son Église, l'évêque d'Hippone se fit propagandiste; il rédigea un abrégé des Actes, le *Breviculus conlationis* lui-même suivi d'une lettre circulaire intitulée *Ad donatistas post conlationem*. Il fit en sorte que, dans les années qui suivirent la Conférence, une édition des Actes en fût lue en chaire pendant le carême dans les principaux diocèses d'Afrique. Ça et là, des résistances sporadiques maintenaient l'affaire à l'ordre du jour : à *Caesarea* (Cherchell), en Maurétanie Césarienne, lorsque Augustin y rencontra l'obstiné schismatique Emeritus, muré dans son mutisme, durant l'été 418; à *Thamugadi* (Timgad), en Numidie, lorsque l'évêque Gaudentius, rebelle aux édits d'union, menaçait en 420 de mettre le feu à sa basilique et d'y périr avec le reste de ses fidèles, ce dont Augustin le dissuada en dialoguant avec lui.

Iter faciundo per Africam : conciles, missions, voyages divers

La majeure partie d'un grand livre sur *Les voyages de saint Augustin* est consacrée aux déplacements qu'Augustin, devenu évêque d'Hippone, fut amené à faire en Afrique, toujours pour quelque *ecclesiastica necessitas*, pour quelque affaire pressante de l'Église, qui requerrait son habileté, ou son savoir, ou son « autorité », bref, ce que l'on pourrait appeler son charisme. Augustin avait à ces pérégrinations d'autant plus de mérite que nous savons, par ses confidences réitérées, qu'il répugnait à ces déplacements qui l'arrachaient à ses ouailles, aux ouvrages qu'il avait en train, et que, l'âge venant, et sa santé déclinant, il supportait physiquement de plus en plus mal.

Quand on était évêque, on voyageait d'abord pour assister aux conciles provinciaux et généraux. C'était une obligation, à laquelle Augustin n'a failli qu'exceptionnellement : ainsi n'assistera-t-il pas, début mars 420, à un synode provincial tenu *apud Mazacos* (?), en Numidie, à cause du froid — qu'il redoutait particulièrement vers la fin de sa vie — comme il l'écrit à son ami Alypius (*Ep.* 22*, *CSEL*, 88, p. 113). En fait, Augustin a participé régulièrement aux grands rendez-vous de l'épiscopat africain, parfois en province — et non loin de chez lui, comme à *Milev* (Mila), en Numidie, en 402 —, le plus souvent à Carthage, soit au printemps, soit vers la fin de l'été. Il fut l'un des piliers de la riche série des conciles réunis par le primat d'Afrique, Aurelius, de 393 à 427, faisant le plus souvent partie de ces *legati* qui, passées les séances plénières, demeuraient en petit comité parfois des semaines entières pour élaborer, sur tel point délicat, canons disciplinaires ou lettres synodales : ce fut le cas en 418 et en 419 (*Concilia Africae*, CCL, 149, p. 227, p. 229-230).

En vérité, si l'on met bout à bout tous les voyages et les séjours, longs ou brefs, hors d'Hippone, on s'aperçoit que sur ses trente-cinq années d'épiscopat l'évêque a, en fait, passé de longues années en dehors de son diocèse. Carthage d'abord a bénéficié de ses absences, cette Carthage où il s'est passé peu d'années qu'il n'ait prononcé sermons et commentaires sur les Psaumes, faisant le tour de ses basiliques

et des ses « régions ». Il y a souvent séjourné des étés entiers, depuis la date du concile plénier (en général fin mai ou début juin) jusqu'au début de l'automne. De retour à Hippone, c'était la fièvre des affaires à régler, qui s'étaient accumulées, des correspondances en retard, des ouvrages ou des libelles de circonstance qu'il lui fallait dicter en toute hâte, pour rattraper le temps perdu ; ainsi, à l'automne 419, rentré chez lui de Carthage après une absence de plusieurs mois, il faisait dans une lettre à Possidius de Calama le compte de l'impressionnante série des lettres et traités qu'il avait dictés en l'espace de quelques semaines — en employant pour *des tractatus populares*, c'est-à-dire des sermons qu'il envoyait à Carthage, ses nuits du samedi et du dimanche : en tout six mille lignes, comprenant des textes comme le *contra Gaudentium*, le *contra sermonem Arianorum* et le livre I du *de natura et origine animae* (Ep. 23* A, 3, CSEL, 88, p. 122-123).

La carte que l'on peut tenter de dresser des voyages de saint Augustin ne saurait pleinement rendre compte des réalités physiques de ces pérégrinations, encore moins des multiples contacts dont elles furent l'occasion, ne serait-ce que parce que l'évêque d'Hippone a souvent replacé ses pas dans les mêmes traces, dans les axes qu'il a le plus souvent parcourus ; vers le sud, en demeurant dans sa « Numidie d'Hippone », quand il allait à Calama ou à Thagaste, et surtout vers l'est, quand il se rendait à Carthage, soit par la route du littoral, en passant par *Thabraca* (Tabarka) et *Hippo Diarrhytus* (Bizerte), puis *Uzalis* (El Alia), chez son ami Evodius, soit par la grande route de la vallée de la Medjerda, laquelle comportait trop de variantes d'itinéraires pour que nous puissions en décider.

En dehors de ces directions privilégiées, on peut suivre les pas d'Augustin sur des voies moins rebattues. S'il ne semble pas s'être jamais aventuré en Byzacène (ou, si l'on préfère, en Tunisie centrale et méridionale), il lui est arrivé de dépasser, vers l'ouest, les vastes horizons numides. Son voyage le plus lointain le conduisit, durant l'été 418, en Maurétanie Césarienne (c'est-à-dire dans l'Algérois et l'Oranie actuels) où, sur mandat du pape Zozime, il accomplit une mission d'« inspection ecclésiastique » dont les objectifs ne nous apparaissent que partiellement. Le temps fort et l'étape la plus importante de cette tournée se situèrent dans la capitale provinciale, à *Caesarea* (Cherchell), où Augustin eut notamment — mais ce n'était pas le but du voyage — l'occasion de rencontrer son vieil adversaire Emeritus (*Sermo ad Caesariensis ecclesiae plebem, Gesta cum Emerito*, CSEL, 53, p. 165-196). Presque deux ans plus tard, au printemps de l'année 420, la délégation reçue de Zozime paraissait toujours valide sous le pontificat de Boniface, et l'arbitrage qu'Augustin s'efforce de rendre dans les difficultés que vivait la communauté de *Cartennae* (Ténès) suggère que la Maurétanie Césarienne était alors toujours placée sous sa tutelle (Ep. 22*, 5-11 ; 23* ; 23*A, 5-6 = CSEL, 88, p. 115-125). Un peu plus tard, vraisemblablement en 421, et en compagnie d'Alypius, l'évêque d'Hippone, traversant toute la Numidie jusqu'à ses confins sud avec la Maurétanie Sitifienne, fit une incursion en territoire militaire, dans une de ces zones du *limes*, de frontière fortifiée et surveillée, par où transitaient, dûment filtrés par les garnisons romaines, les barbares païens venus du pré-désert (voir, par exemple, pour la zone des Arzuges, dans la région du Chott Djerid, les lettres 46 et 47 échangées entre l'évêque d'Hippone et Publicola). Celui qu'Augustin vint alors rencontrer à *Tubunae* (Tobna), non loin du Chott el Hodna, allait devenir « comte d'Afrique », et le principal chef militaire de son temps ; mais Bonifatius n'était encore que « tribun », commandant un secteur clef de ce *limes* d'Afrique, très lié avec Augustin, avec lequel il était entré en relations dès son arrivée en Afrique en 417. Quand l'évêque d'Hippone vint de si loin lui faire visite, Bonifatius traversait une crise grave : il venait de perdre sa femme et voulait abandonner la carrière des armes pour embrasser la vie monastique ; Augustin et Alypius lui représentèrent quel service il rendrait à l'Église si, demeurant dans sa charge, il continuait à la défendre contre les attaques des Barbares (Ep. 220, 3, CSEL, 57, p. 443).

La «cura pastoralis» et la «tuitio episcopalis» : l'évêque dans son diocèse d'Hippone

Si chargé fût-il de responsabilités dans le cadre de son Afrique, de Carthage à *Caesarea*, c'est à l'intérieur de son évêché et dans ses parages immédiats, dans le terroir qu'il contrôlait étroitement avec ses amis, Alypius, évêque de Thagaste et Possidius, évêque de Calama, qu'Augustin était le plus profondément immergé dans la réalité africaine : dans sa réalité religieuse en tant que pasteur, dans sa réalité sociale, et même politique, en sa qualité de chef de communauté investi d'une mission générale de protection (la *tuitio episcopalis*). Deux exemples suffiront à rendre sensible cette proximité locale de l'évêque avec son peuple.

Le diocèse dont Augustin avait reçu la charge pastorale en 395 était un des plus vastes d'Afrique. Il était en outre dans sa partie sud, vers Calama et les «Alpes numidiques», vers Thagaste et le haut cours de la Medjerda, de relief tourmenté, avec des zones montagneuses d'accès difficile. Dans ces «marches» rurales éloignées de la ville épiscopale d'une cinquantaine de kilomètres, l'Église donatiste était par surcroît très active. Augustin comprit vite que ces dimensions géographiques et cette situation religieuse imposaient à l'évêque d'Hippone d'alléger sa charge pastorale en créant quelques chaires épiscopales aux confins de ce trop vaste diocèse. C'est ainsi que, principalement dans les années qui précédèrent la Conférence de 411, des évêchés furent créés à *Zattara*, *Thullio*, *Siniti*, *Mutugenna*, *Fussala*. Quelques-uns de ces lieux-dits n'ont pu être identifiés, ni localisés, et c'est notamment le cas du dernier nommé, *Fussala*, qu'on ne peut situer sur une carte que de façon hypothétique. Les problèmes qu'Augustin avait eu à résoudre au *castellum Fussalense* nous sont mieux connus depuis qu'un document naguère encore inédit (la lettre 20* : cf. *CSEL*, 88, p. 94-112) est venue préciser les informations contenues à ce sujet dans la lettre 209 (cf. *CSEL*, 57, p. 347-353) écrite par l'évêque d'Hippone au pape Célestin. Non sans mal, Augustin avait réussi à rallier à l'Église catholique les chrétiens de ce bourg de montagne situé aux confins du territoire de sa cité épiscopale et longtemps dominé par les schismatiques. L'éloignement du site (une cinquantaine de kilomètres) et les difficultés de communication l'avaient déterminé à l'ériger en évêché, à la tête duquel il plaça, faute de mieux, un des ses lecteurs, du nom d'Antoninus, qu'il avait recueilli, tout enfant, et élevé dans son monastère. Un des éléments de cette décision était qu'Antoninus parlait le punique, dont la pratique était indispensable dans bien des secteurs de la Numidie d'Hippone. Malheureusement, le jeune homme (il avait à peine plus de vingt ans) se révéla vite un évêque détestable, prévaricateur et déprédateur, qui mit en coupe réglée le petit bourg et les maigres ressources de ses fidèles. Pour le mettre hors d'état de nuire et lui faire rendre gorge, il fallut l'excommunier, le faire condamner devant un tribunal épiscopal, puis, Antoninus ayant fait appel à Rome, faire passer l'affaire en seconde instance devant une commission épiscopale composée à la demande du pape Boniface. Dans la lettre 20* adressée à une riche aristocrate romaine, Fabiola, chez qui Antoninus avait trouvé asile, Augustin a raconté par le menu les pérégrinations de cette commission présidée par le primat de la province de Numidie, Aurelius de Macomades. On la voit se transporter de ville en ville, de *fundus* en *uilla*, le primat interrogeant les villageois en punique pour se faire préciser leurs griefs à l'égard de l'évêque Antoninus (*Ep.* 20*, *CSEL*, 88, p. 105). Chemin faisant, on voit aussi se préciser la physionomie de ces «paroisses» rurales où les propriétaires terriens (*domini/dominae*) ou leurs représentants (*conductores*) ont une influence morale et spirituelle presque aussi importante que leur poids proprement matériel. A *Fussala* même, gros village perché dans la montagne, avec la complicité dévoyée d'un *defensor ecclesiae*, d'un prêtre, d'un diacre et de quelques hommes de main, anciens soldats, Antoninus avait mis son pouvoir épiscopal au service de ses petites ambitions temporelles ; avec le fruit de ses spoliations et déprédations, il s'était appliqué à faire bâtir une maison bourgeoise, tout entière faite de remplois et de matériaux

d'emprunt (*Ep.* 20*, *CSEL*, 88, p. 97-98 et 110-111). A cet égard, autant qu'un très vivant document sur les chrétientés rurales de la Numidie d'Hippone, ce texte est aussi un témoignage sur une certaine misère de la culture matérielle, en dehors des grands centres urbains, en ce début du ^{ve} siècle.

En face de ces misères matérielles, en face aussi des criants abus du pouvoir de potentats locaux et de graves déséquilibres sociaux, l'évêque Augustin réagissait et agissait. De ces actions de « protection épiscopale » (*tuitio episcopalis*), attestation nous est donnée entre autres par l'une des nouvelles lettres récemment publiées, qui montre l'évêque d'Hippone confronté au problème de la « traite » dont étaient victimes des hommes et des femmes, et même des enfants, enlevés par des bandes armées et vendus à des trafiquants d'esclaves (*mangones*). En ces temps de misère, les marchands d'esclaves « Galates » — leur « corporation » était en majorité originaire de Galatie, en Asie Mineure — avaient des « têtes de pont » sur les rivages africains et ne manquaient pas de pourvoyeurs, qui agissaient parfois par la séduction, mais le plus souvent par la violence et par le rapt. A Hippone même, une femme attirait chez elle des « marchandes de bois » de Giddaba (le Chettaba ou un autre site homonyme) et les séquestrait en attendant de pouvoir les vendre; un « colon » de l'Église (un cultivateur attaché à une propriété ecclésiastique) avait poussé la cupidité jusqu'à vendre sa femme, « la mère de ses enfants ». Mieux encore, les « Galates » avaient réussi à rassembler à Hippone, où ils étaient entassés dans des cachots en attendant leur embarquement, cent vingt malheureux, parmi lesquels quelques enfants vendus par leurs parents : un « commando » de paroissiens était parvenu à les libérer (*Ep.* 10*, *CSEL*, 88, p. 49-50).

L'«africanité» de saint Augustin

Aux yeux des contemporains, comme par exemple son rival Petilianus, évêque donatiste de Constantine, Augustin était un Africain, un *Afer* (cf. *Contra litt. Petilianiani*, III, 29, *CSEL*, 52, p. 185 : « eo quod Afer sim »; cf. aussi *ibid.*, III, 31, *CSEL*, 52, p. 186 : « quia et Afer sum »). L'évêque d'Hippone ne reniait pas ses origines, bien au contraire et, dans une lettre écrite au grammairien Maximus de Madaure, ville où il s'était ouvert enfant et adolescent à la culture classique, on le voit défendre la *Punica lingua* et la culture punique en termes qui révèlent, à un certain niveau, une « conscience africaine » (*Ep.* 17, 2, *CSEL*, 34, p. 41 : « neque enim usque adeo te ipsum obliuisci potuisses, ut homo Afer scribens Afris, cum simus utrique in Africa constituti, Punica nomina exagitanda cogitares »). Et c'est non sans fierté qu'à deux reprises Augustin évoque, comme on fait d'une gloire nationale, l'*origo* africaine d'Apulée (*De civ. dei*, 8, 12, *CSEL*, 40, p. 1 374 : « in utraque lingua, id est Graeca et Latina, Apuleius enim... qui nobis Afris Afer est notior »). Toutefois cette Afrique dont il se réclame, sans en renier la composante culturelle punique (même s'il ne connaissait lui-même que des bribes de l'ancienne langue de Carthage), est une Afrique profondément intégrée à la romanité et exempte de tout particularisme politique; le seul vrai particularisme à retenir chez l'évêque d'Hippone est son sentiment d'appartenir à une Église qui défendait jalousement son autonomie au sein de la catholicité et devant le siège de Rome.

On conclura sur un paradoxe. Cet Augustin qui, comme nous l'avons dit en commençant, avait, statistiquement, toutes chances d'être « berbère », semble bien avoir ignoré les parlers indigènes de son temps. Évoquant en termes de bilinguisme les langues parlées en Afrique, il met sur le même plan la langue latine et la langue punique, c'est-à-dire, ajoute-t-il, « africaine » (*Tract. in Epist. Johannis*, 2, 3 : « sic honorant Christum donatistae ut dicant illum remansisse ad duas linguas, Latinam et Punicam, id est Afram »). Bien que la question soit controversée, on admet généralement, avec de bons arguments, que par *Punica lingua* il faut entendre, non pas le libyque, mais bien l'ancienne langue de Carthage, dont on mesure mieux maintenant quelle persistance elle a manifesté en Afrique romaine. Mais alors il faut

se résigner à admettre que l'évêque d'Hippone ait ignoré les parlers proprement indigènes de son pays auxquels il fait allusion une seule fois, dans une phrase de la *Cité de Dieu* où seule sa méconnaissance des idiomes libyques lui permet de les réduire à l'unité : « En Afrique aussi, nous connaissons bien des peuples barbares n'ayant qu'une seule langue » (*De civ. Dei*, XVI, 6, 2 : « *Nam et in Africa barbaras gentes in una lingua plurimas nouimus* »). Aussi bien, pour l'évêque d'Hippone, c'était la face d'ombre de son Afrique, ces *Afri barbari* qu'il incluait, vers la fin de sa vie, dans la montée des périls qu'il sentait venir (*Ep.* 220, 7, *CSEL*, 57, p. 436 : « *Quid autem dicam de uastatione Africae, quam faciunt Afri barbari resistente nullo?* »).

Pour Augustin, ces *Afri barbari*, qui ne parlaient ni latin ni punique, étaient essentiellement des groupes tribaux situés *extra limitem*, au-delà de la frontière de l'Empire vers le sud, comme les *Arzuges* non touchés par la romanité, ni par le christianisme.

BIBLIOGRAPHIE

- MARROU H.I., *Saint Augustin et l'augustinisme*, Paris, Ed. du Seuil, coll. « Maîtres spirituels », s.d., 1955.
 VAN DER MEER F., *Saint Augustin pasteur d'âmes*, 2 vol., Paris, Et. Aug., s.d., 1959.
 BROWN P.R.L., *Augustine of Hippo. A Biography*, Londres, Faber & Faber, s.d., 1967.
 MANDOUZE A., *Saint Augustin, l'aventure de la raison et de la grâce*, Paris, Et. Aug., 1968.
 PERLER O. et MAIER J.L., *Les voyages de Saint Augustin*, Paris, Et. Aug., 1969.
Les lettres de saint Augustin découvertes par J. Divjak, Communications présentées au colloque des 20 et 21 septembre 1982. Paris, Et. Aug., 1983.

S. LANCEL

A320. AULISUA

Dieu africain connu par cinq inscriptions de l'ouest de la Mauritanie Césarienne (Pomaria et sa région) et de Maurétanie Tingitane (Volubilis). Les deux premières ont été relevées à Tlemcen (l'antique Pomaria) :

C.I.L. VIII n° 9 906 : DEO/SANCTO/AVLISVAE/FL CASSI/ANVS PRAE/PECT ALAE/EXPLORA/TORVM POMARI/ENSIVM S(EVE)RIANAE.

C.I.L. VIII n° 9 907 : DEO/INVICTO/AVLISVAE/M.../FL.../ALAE EXPLO PO/MAR GORDIA/NAE ET PROC AVG N.

La troisième provient d'Aïn Khial, localité proche de Pomaria, au nord, sur la route d'Albulae (Aïn Temouchent) :

C.I.L. VIII n° 21 704 : DEO SANCTO AVLISVAE/CALL VICTO.../CIRV SIVLIC.../..../GENVO PIC.../POM ET.../...SARDO.../

La découverte de deux nouveaux textes épigraphiques à Volubilis a révélé l'importance de cette divinité maure qui est la divinité africaine, étrangère au panthéon officiel, dont le territoire paraît le plus vaste. M. Lenoir, *Bulletin d'Archéologie marocaine*, t. XVI, 1985-1986, p. 191-235 :

— ALVIS/AVG/SACRV/

— DEO SANCTO AVLISVAE/VOTO/DONVM/DEDIT/VALERIVS VICTOR/LIBER/TVS TVRNNONIS SVTOR DED/XII K SPET/

Le caractère indigène de cette divinité ne paraît pas devoir être mis en doute. Les trois premiers textes dédiés par le préfet de l'Aile des *Exploratores Pomarienses* qui étaient des Maures recrutés dans la région même pouvaient laisser croire que Aulisua était une divinité de caractère guerrier, mais cette hypothèse n'est pas renforcée par l'un des textes de Volubilis dédicace d'un affranchi exerçant la profession de cordonnier.

Le nom d'Aulisua semble bien d'origine libyque ; il est tentant de la rattacher

au verbe «*awl*» qui, en tamahaq signifie «avoir l'œil sur..., surveiller... et se dit d'un chef qui veille sur son pays pour le préserver de tout mal» (Ch. de Foucauld, 1952, t. III, p. 1 493). Comme pour la plupart des divinités africaines indigènes, on ne possède pas de représentation du dieu Aulusua.

BIBLIOGRAPHIE

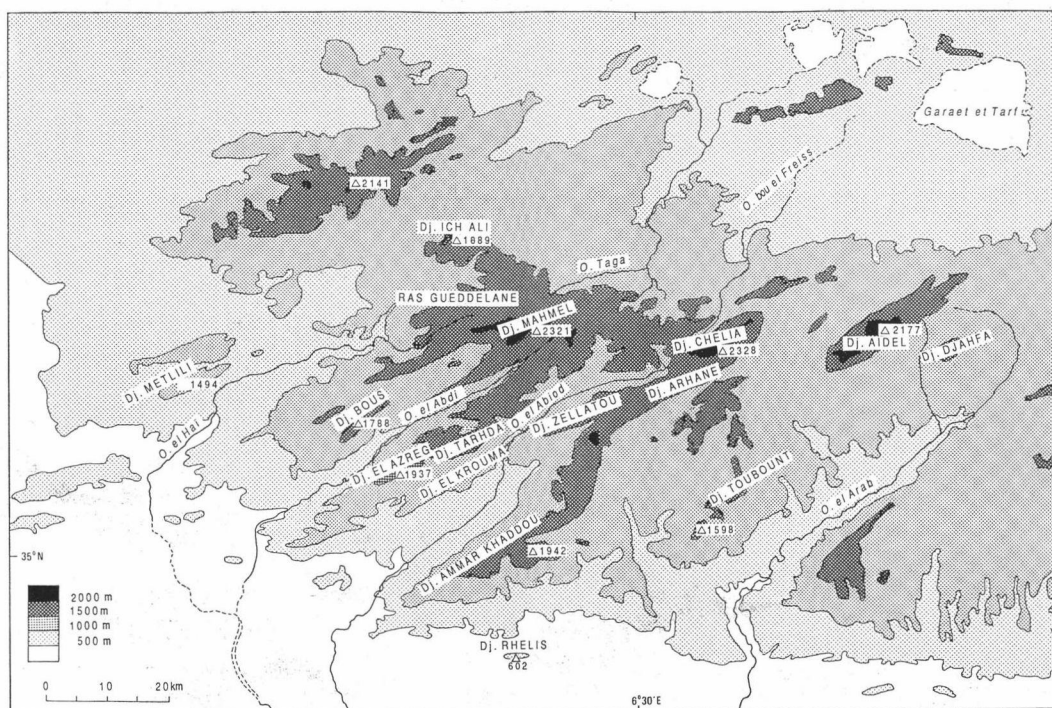
- BENABOU M., *La résistance africaine à la romanisation*, Maspero, Paris, 1976.
CAMPS G., «L'inscription de Béja et le problème des Dii Mauri», *Rev. afric.* t. XCVIII, 1954, p. 233-260.
CAMPS G., «Qui sont les Dii Mauri?», *Antiquités africaines*, t. XXV, 1989.
FOUCAULD Ch. de., *Dictionnaire Touareg-français*, Imp. nat. Paris, 1952.

A321. AUREBA (voir Awerba)

A322. AURÈS

L'Aurès ou les Aurès?

L'Aurès et les Aurès? Question qui peut paraître incongrue puisque tous les auteurs, qu'ils soient géographes (E.F. Gautier, A. Bernard, J. Despois, R. Raynal) géologues (E. Dalloni, R. Laffite), sociologues (M. Gaudry, Th. Rivière) ou historiens (S. Gsell, Ch.-A. Julien, J. Carcopino) ont toujours écrit l'Aurès, au singulier. L'exemple venait de loin puisque même E. Masqueray, qui croyait à l'existence de deux Aurès, n'a toujours parlé que du Djebel Aouras et de l'Aurès.



Le relief des Aurès (carte dressée par J.-L. Balais, dessin de Y. Assié).

Cependant les Français établis en Algérie, particulièrement ceux qui habitaient au voisinage du massif, disaient volontiers « les » Aurès, sans donner la moindre explication de l'usage de ce pluriel, vraisemblablement introduit par la présence du « s » final et peut-être aussi par l'analogie avec « les » Néméncha tribu voisine qui donna son nom aux chaînons et moyennes montagnes situés plus à l'est, jusqu'à la frontière tunisienne.

Ce pluriel que l'on serait tenté d'appeler populaire fut, bien évidemment, adopté d'emblée par les militaires français au cours de la guerre d'indépendance. Mais même si cette formulation plurielle eut la préférence des cinéastes, elle n'en demeure pas moins fautive ou du moins discutable, aussi nous semble-t-il difficile de suivre J.-L. Ballais, éminent auteur de la thèse d'État la plus récente sur l'Aurès, dans sa tentative de promouvoir un pluriel porté... par le « *vent des Aurès* ».

E.B.

UNE RÉGION MORPHOLOGIQUE

Vers 35° de latitude nord et 6-7° de longitude est, les Aurès se placent à la charnière des deux grands ensembles qui constituent l'Atlas saharien algéro-tunisien. A l'ouest, l'Atlas et ses chaînons très lâches sont très nettement orientés sud-ouest-nord-est. A l'est, dès Négrine, il se morcèle en chaînons étroits, le plus souvent orientés ouest-est. Au contact entre les deux, la plate-forme saharienne s'avance au maximum vers le nord et les Hautes Plaines, bien développées à l'ouest, se morcellent avant de disparaître, remplacées à l'est par la Dorsale tunisienne. Là se localisent les deux parties les plus massives de l'Atlas saharien : les Aurès et les Néméncha dont les orientations majeures du relief restent sud-ouest-nord-est, mais où les orientations ouest-est deviennent importantes, en particulier le long de leurs bordures. C'est là aussi que l'Atlas saharien algéro-tunisien atteint son point culminant, au djebel Chélia, 2 328 m.

Les Aurès possèdent une puissante originalité qui leur a permis de conserver leur nom depuis la colonisation romaine. Cependant, d'une part, la population chaouïa, traditionnellement liée au massif, peuple aussi des Monts du Belezma et une partie importante des Hautes Plaines constantinoises et, d'autre part, la wilaya des Aurès (ou de Batna) ne couvre plus, depuis 1975, la totalité du massif. Il faut donc fixer les limites de cette étude. Je ne cacherai pas tout l'arbitraire d'une telle démarche qui consiste à utiliser plusieurs critères pour définir une région géo-morphologique, avec tout le lourd passé, toute l'ambiguïté, toute l'idéologie attachée en géographie au terme de région. En fait, les Aurès, ne sont bien limitées qu'au sud où le monoclinale post-pliocène des Guerguitt domine brutalement, quoique par une dénivellation très faible, le Bas-Sahara, au niveau de la flexure sud-atlasique orientée ouest-est. Vers l'ouest, de Droh à l'extrémité sud du dj. Metlili, un grand accident nord-ouest-sud-est sépare les Aurès des Monts des Ziban. Puis, la limite ouest s'oriente du sud-ouest au nord-est, parallèlement aux chaînons. Plus au nord, le synclinal de Seggana, orienté ouest-est, et le synclinal faillé d'Aïn Touta-Batna séparent les Aurès des Monts du Belezma. Entre Batna et Khenchela, sur 100 km, la bordure nord se fixe sur des accidents importants : décrochement nord-ouest-sud-est de Batna à Timgad, puis grande flexure ouest-est jusqu'à Khenchela; cependant, à l'ouest, les chaînons des Hautes Plaines constantinoises s'approchent très près et le bassin de Timgad lui-même est fortement tectonisé. Vers l'est, à partir de Touffana, le massif domine directement le bassin de la Garaet et Tarf. C'est avec les Néméncha que la limite est la plus arbitraire. A l'est, en effet, les grands axes du plissement restent orientés sud-ouest-nord-est, avec cependant des nuances importantes liées à l'ampleur des plis et à la lithologie. De plus, l'altitude s'abaisse largement au-

dessous de 2 000 m. Au total, c'est l'oued el Arab qui constitue traditionnellement la limite entre les deux massifs (De Lartigue, 1904, p. 2).

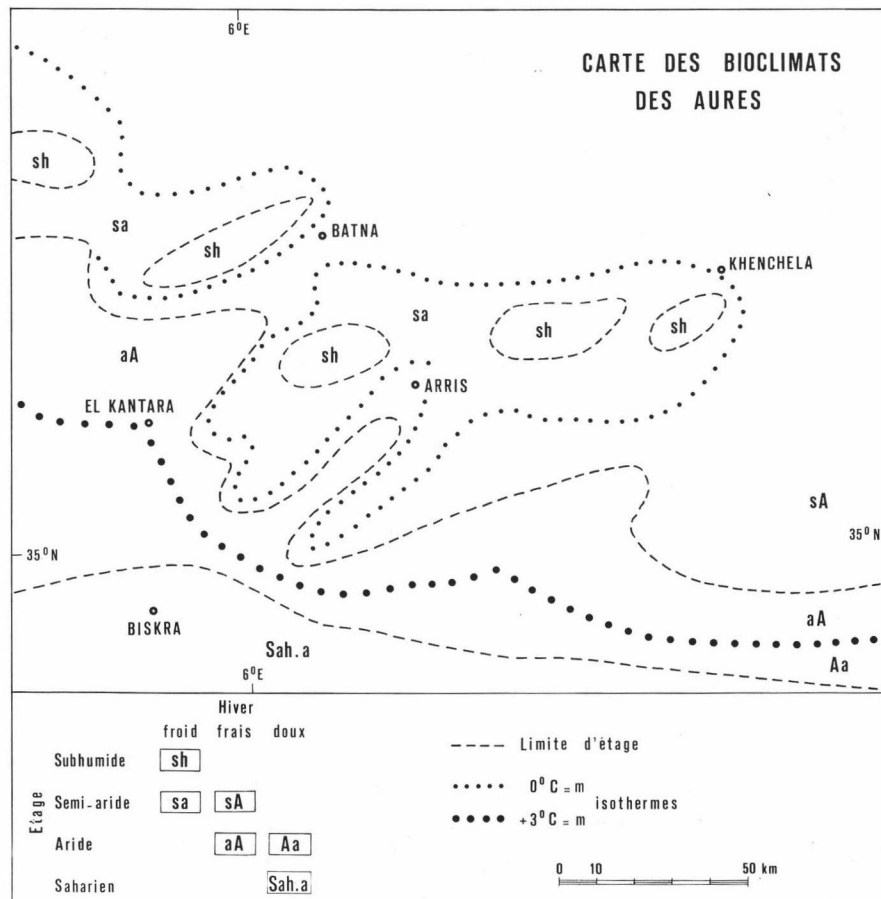
LES GÉOSYSTÈMES DES AURÈS

En fonction du climat, de la végétation, de la topographie, de la morphogénèse et des modes d'intervention des sociétés humaines, il est possible de découper les Aurès en cinq géosystèmes contrôlés essentiellement par l'étagement depuis les sommets, vers 2 300 m, jusqu'au piémont saharien à quelques dizaines de mètres d'altitude.

1. Les garrides et pelouses à processus périglaciaires et estivage

Les plus hauts sommets, au-dessus de 1 700 à 2 000 m, val perché du Mahmel, long chaînon dissymétrique de l'Ahmar Khaddou, courts monts dérivés de l'Ich Moul, de l'Aïdel et du Chélia constituent un premier géo-système.

La garride à xérophytes épineux en coussinets (*Erinacea pungens*, *Bupleurum spinosum*) est particulièrement développée sur les calcaires des dj. Ahmar Khaddou

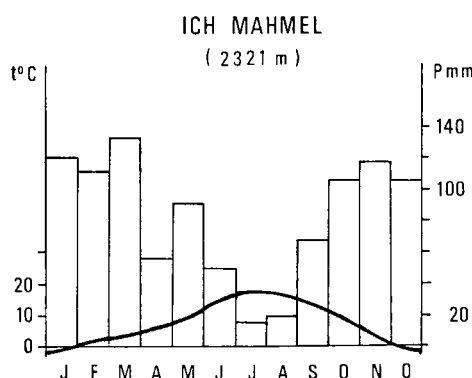
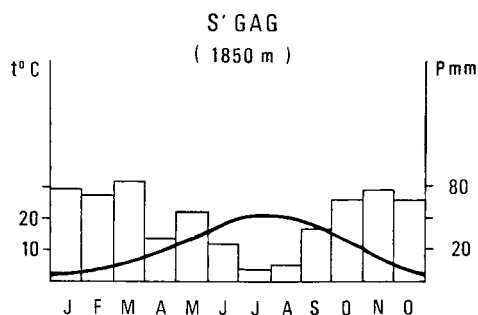


Les bioclimats des Aurès (d'après J.-L. Balais).

et Mahmel. Sur ce dernier, elle s'accompagne d'un cortège riche : *Ulmus sp.* buissonnant prostré, *Sorbus aria* et *Lonicera implexa* arbustif, touffes de violettes, ficaires, lamier violet, menthe et trèfle, bryophytes. La faune est plus pauvre : chacal, grenouilles et crapauds dans les dépressions humides, *Helicella sp.* sur les xérophytes, *Otala punica* sur les affleurements rocheux.

La pelouse se développe mieux sur les grès du Chélia et de l'Aïdel où elle occupe surtout les surfaces planes alors que les touffes de genêt se concentrent sur les ruptures de pente tandis qu'*Erinacea pungens* domine sur les coulées de pierres, au côté de quelques *Juniperus communis* prostrés.

Cette végétation à faible phytomasse s'explique en partie par les conditions climatiques que lui impose l'altitude, d'autant plus que le basculement du massif commencé au Miocène, regroupe les plus hauts sommets au-dessus du piémont nord. C'est le domaine de l'étage méditerranéen subhumide à hivers froids. Si les précipitations peuvent atteindre environ 1 000 mm/an, elles comportent une forte proportion de neige : 60 jours d'enneigement par an à 1 600 m, probablement 3 mois à 2 300 m, mais la sécheresse d'été persiste encore pendant 2 mois. Le gel apparaît dès septembre vers 2 200 m, où la moyenne mensuelle doit tomber en-dessous de 0°C de décembre à février inclus. Ainsi, au facteur limitant atténué, constitué par la sécheresse zonale d'été, s'ajoute le froid de l'hiver. La croissance des arbres est rendue difficile mais d'autres facteurs interviennent, en particulier des facteurs édaphiques : les calcaires durs et perméables en grand limitent la pénétration des racines et leur exploitation de l'eau infiltrée, au contraire des grès.



Diagrammes ombrothermiques de S'Gag et de l'Ich Mahmel.

La morphogénèse, conditionnée par le climat et la végétation, réagit à son tour sur la végétation. Le système morphogénique est dominé par les processus dus au gel. Vers 2 000-2 300 m, la gélifraction libère des coulées de pierres à toute exposition et, localement, des éboulis. A exposition sud-sud-est, elle provoque la régularisation des corniches et versants gréseux. Plus bas, son action se limite à un simple délitage qui alimente de petits clapiers. Entre les touffes de xérophytes, la géliturbation brasse les limons des maigres sols bruns, sur pente nulle, les pipkrakes organisant les blocs et les cailloux en dallages. De véritables cercles de pierres, éphémères et petits, n'apparaissent que saisonnièrement. Dans les pelouses, les pipkrakes font apparaître un aspect chenillé, des cercles de gazon, des ostioles, jusqu'à des pelouses écorchées. La gélifluxion modèle en versants dissymétriques les vallons et dolines creusés dans les calcaires et en terrassettes les roches meubles couvertes de pelouse. Les eaux de fusion de la neige dissolvent les calcaires en lapiès de divers types. L'instabilité superficielle ainsi engendrée gêne aussi considérablement l'enracinement des végétaux, des arbres en particulier.

Mais il ne semble pas que ces formations végétales soient parfaitement en équilibre avec le climat actuel : d'après Quezel (1957), la forêt couvrirait tous les plus hauts sommets si elle n'avait pas été défrichée pour permettre l'extension des pâturages. En effet, garrides et pelouses servent de pâturages d'été aux troupeaux de chèvres et, surtout, de moutons, des Chaouia du val de Bouzina sur le dj. Mahmel et du Sammeur (adret) sur le dj. Ahmar Khaddou, de bovins et de chevaux du nord-est du massif sur le dj. Chélia. Chèvres et moutons les fréquentent depuis 5 à 6 000 ans (Roubet, 1979) et l'élevage des chevaux est réputé depuis au moins le XI^e siècle (El-Bekri, 1965). Dans le détail, le broutage des jeunes pousses d'arbres interrompt leur croissance et le sur-pâturage des espèces les plus appréciées provoque, à la fois, leur raréfaction et la prolifération des espèces non consommables, comme les Euphorbes. D'autre part, le passage des troupeaux accélère la fragmentation des dalles calcaires et le tassement des terrassettes, particulièrement aux points de rassemblement lors des déplacements, comme dans le dj. Ahmar Khaddou, au-dessus du Sammeur.

Les hommes ne viennent donc qu'en été, en général quelques bergers avec leurs troupeaux. Parfois, la famille monte, comme le font certaines de Nardi (val de Bouzina), et s'installe dans une habitation sommaire en pierres, mais les parpaings font leur apparition.

2. Les forêts à pédogenèse et clairières labourées

Elles ont dû constituer, au siècle dernier, jusqu'à 50% de la surface du massif mais, au début de la guerre d'indépendance, elles n'en occupaient plus que 15,1% (Nouschi, 1959). Elles disputent aux garrides le sommet du dj. Chélia et s'approchent à moins de 30 km du Sahara dans les Aurès orientales.

La transition avec le géo-système supérieur se fait par une mosaïque complexe sur les sommets gréseux du nord-est du massif et par l'intermédiaire de la « forêt » de *Juniperus thurifera* sur les calcaires des dj. Mahmel et Ahmar Khaddou. En fait de forêt, il s'agit, dans ces Aurès occidentales plus sèches, à exposition sud-sud-est, vers 1 750-1 900 m d'altitude, d'un peuplement très lâche de gros individus âgés, preuve de déséquilibre, dominant un sous-bois de xérophytes épineux.

a. *La forêt la plus célèbre des Aurès reste celle de Cedrus atlantica* (Faurel et Laffitte, 1949) qui s'étend sur le nord-est du massif, les contreforts septentrionaux du dj. Mahmel et le dj. Azereg, couvrant respectivement 11 000 ha, 500 ha et 558 ha au début du siècle (Level, 1894) et, vers 1965, 1 400 ha au total (Despois et Raynal, 1967).

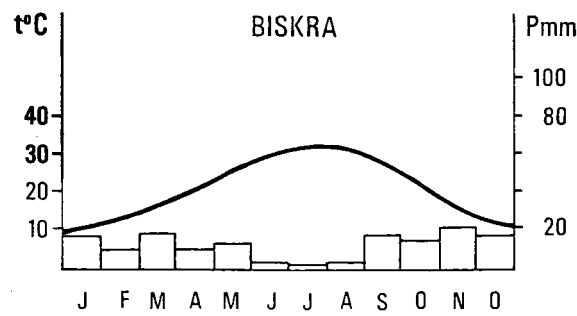
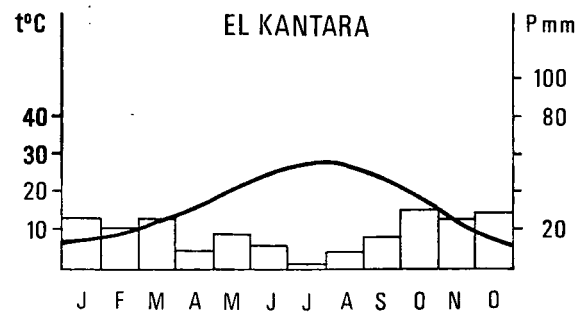
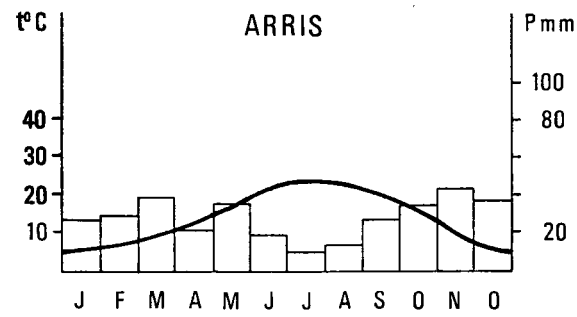
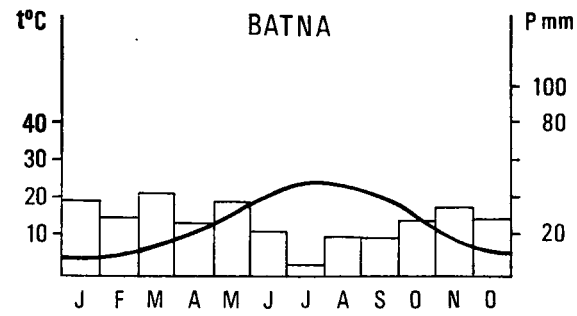


Diagramme ombrothermique de Batna, Arris, El Kantara et Biskra.



Au sommet du Djebel Chélia, mosaïque de forêt de cèdres, de pelouse et de garrigue à xérophytes épineux (photo J.-L. Balais).

Les plus beaux peuplements se maintiennent sur les dj. Chélia, Aïdel et Chenntougouma. Les cèdres géants, plusieurs fois centenaires, atteignent jusqu'à 2 m de diamètre. Le sous-bois comporte une strate arbustive peu importante de *Crataegus*, *Lonicera implexa* et jeunes *Cedrus atlantica* au-dessus d'une strate herbacée constituée de rares fougères, de luzerne (*Medicago sativa*), graminées abondantes et nombreuses fleurs printanières : violettes, pâquerettes, renoncules, lamiers. Vers le haut, ce sous-bois s'enrichit de xérophytes épineux et *Taxus baccata* peut apparaître. Vers le bas (1 600-1 700 m), apparaissent *Quercus ilex*, *Acer monspessulanum*, *Juniperus oxycedrus*, *Euonymus europaeus*, le fragon, l'égline, le diss et *Hedera helix*. Le cèdre ne descend guère en-dessous de 1 400-1 500 m, mais sur le dj. Azereg et au nord du dj. Mahmel, sa limite inférieure s'élève à 1 600-1 650 m.

Cette forêt s'enracine dans un beau sol brun, épais de 0,50 m à 1m, plus gris vers le haut et sur grès et dans lequel *Helix aspersa* hiverne. Mais les lions qui réveillaient R.L. Playfair en 1877 ont disparu peu après.

La limite inférieure du bioclimat de cette forêt de cèdres peut être illustrée par la station d'Aïn Mimoun (575 mm/an) à l'est, ou par celle de S'Gag, à l'ouest, à 1 650 m d'altitude, à la limite des étages subhumide et semi-aride : la sécheresse d'été s'allonge à 3 à 4 mois, mais le froid reste vif de décembre à février et la neige peut tenir 60 j/an. Les processus morphogéniques restent les mêmes que dans le géo-système supérieur, mais leur efficacité s'estompe, grâce à l'élévation des températures et, surtout, à la protection apportée au sol par la couverture arborée.

Ce n'est que dans les clairières que le ruissellement diffus et concentré apparaît, remontant actuellement jusqu'à 1 800-2 000 m. Ces clairières, qui servent de pâturage, occupent des replats couverts de dépôts fins, à l'intérieur même de la forêt ou vers son sommet. Elles sont alors colonisées par des graminées ou des xérophytes épineux. Ce n'est que vers l'extrême base de la forêt qu'apparaissent les premiers champs de céréales qui, labourés en août sur les pentes du dj. Chélia, ne seront moissonnés que 13 mois plus tard (Cote, 1983). La limite supérieure semble particulièrement fragile par sa sensibilité à la sécheresse et aux parasites (Level,



Forêt de *Pinus halepensis* des Beni Melloul (photo J.-L. Balais).

1894); c'est elle aussi qui a le plus souffert des bombardements au napalm au cours de la guerre de libération comme l'attestent les nombreux troncs morts partiellement brûlés.

b. *La forêt de chênes verts*

Sur le versant nord, elle succède à la précédente, au-dessous de 1 400-1 500 m, par exemple sur le dj. Chenntgouma où *Quercus ilex*, accompagné de *Pistacia atlantica* et *Juniperus oxycedrus* pousse sur de bons sols bruns. A la base du versant nord du dj. Chélia, *Fraxinus xanthoxyloides* vient concurrencer *Quercus ilex* alors que, sur le versant sud, la forêt de *Cedrus atlantica* passe directement, vers 1 350 m, à un maquis dense. Sur le versant nord du dj. Mahmel, une forêt de gros chênes verts espacés monte jusqu'à 1 600 m. Très souvent, elle a été éclaircie par des défrichements et transformée en maigres boisements d'arbres petits, noueux, tordus et dispersés (Despois, 1964).

Selon Quezel (1957), cette forêt correspond encore à l'étage subhumide, mais sa base semble déborder sur l'étage semi-aride. Une image du climat de la chênaie verte est donnée par celui d'Arris, à 1 100 m. Avec une température moyenne annuelle proche de celle de Marseille (14,25°C contre 14,75°C), l'été est plus chaud (24,6°C en juillet) et l'hiver plus froid (5,35°C en janvier). La moyenne des minima mensuels extrêmes d'hiver reste inférieure à 0°C et la température peut tomber à -6°C de décembre à mars. Les gelées blanches sont fréquentes, probablement plus de 40 j/an. Le froid est, également, responsable de la proportion importante de neige dans les précipitations hivernales. C'est l'automne qui est la saison la plus arrosée (116 mm), avant l'hiver (92 mm) pour un total de 345 mm/an. La durée moyenne annuelle d'enneigement atteint 15 j, mais la neige fond en général rapidement après sa chute. L'été ne reçoit que 54 mm et les pluies torrentielles restent rares. Au total, la sécheresse bioclimatique atteint 5 mois, mais elle peut varier, en réalité, considérablement en fonction de l'irrégularité inter-annuelle des pluies (écart moyen relatif : 30 à 35%).

c. *La forêt de pins d'Alep* occupe encore des espaces considérables, en particulier sur le versant sud et dans l'est où le bloc de la forêt des Beni Meloul, une des plus belles d'Algérie, couvre encore 80 000 ha (Cote, s.d.). Vers le haut (1 400 m), *Pinus halepensis* s'associe à *Quercus ilex*, *Fraxinus xanthoxyloides*, *Juniperus oxycedrus* et *Juniperus phœnicea* au-dessus d'un sous-bois de *Stipa tenacissima* et *Thymus thymelea*. Le taux de recouvrement atteint 30 à 50%. Entre les affleurements étendus du substratum marno-calcaire, subsistent de nombreux vestiges de vieux sols ou de sols : poches d'altération rouge à nodules calcaires, sols « caramels » épais de 1 m au maximum. Vers le bas, la forêt s'éclaircit encore, ce qui permet le développement du sous-bois. Les défrichements ont privilégié les placages de limons remaniant des sols bruns récents.

Sur le versant nord du dj. el Krouma, la forêt fournit une abondante litière d'aiguilles, parfois épaisse de 30 cm, qui protège parfaitement le sol. Les dépressions dues à la solifluxion ancienne, remplies de limons bruns, sont occupées par des pâturages à *Artemisia herba alba* et *Artemisia campestris*, ou des labours.

Sur le dj. Azereg, la forêt de *Pinus halepensis*, qui monte jusqu'à 1 600 m, s'impose dès la base de la forêt de cèdres. Vers le haut, s'y mêlent *Quercus ilex* et *Juniperus oxycedrus* avec un sous-bois de *Rosmarinus officinalis* et *Artemisia campestris*. Vers 1 150 m, *Juniperus phœnicea* se substitue au chêne vert. Localement, *Callitris articulata* peut se joindre ou se substituer à l'espèce majeure (Quezel, 1957).

A la fin du XIX^e siècle encore, *Gazella cuvieri* et *Ammotragus lervia* (le mouflon à manchettes) fréquentaient ces forêts (Pease, 1896).

La forêt de pins d'Alep correspond, en général, à l'étage semi-aride (Quezel, 1957) mais aussi, pour les faciès à chêne vert et frêne dimorphe, à l'étage subhumide froid (Djebaili, 1978). La belle forêt de l'Ich Ali pousse sous le climat de Batna, très proche de celui d'Arri, mais la plasticité du pin d'Alep lui permet de supporter aussi bien l'aridité plus forte du dj. Azereg (301 mm/an à 1 726 m) que les 529 mm/an de Khenchela.

d. *Dans ces forêts, le système morphogénique* devient plus complexe mais son efficacité reste modérée. Une zonation nord-sud apparaît tandis que s'affirment le rôle de l'exposition et de la lithologie.

Le gel n'agit plus que légèrement : au nord, la gélifraction détache quelques éclats, écailles ou plaquettes, mais c'est surtout le goudron des routes qui en souffre; la gélifluxion de piprakes, réduite, se maintient jusque vers 1 000 m.

Le principal mouvement de masse, la solifluxion, prend deux formes, la solifluxion laminaire et la combinaison entaille des oueds-solifluxion, mais reste peu efficace sous forêt, même à exposition nord-ouest.

Par contre, la pédogenèse s'épanouit, encore qu'il soit souvent difficile de distinguer entre paléosols, vieux sols et sols actuels. Le type dominant est constitué par les sols bruns, mais les sols « caramels » sont-ils seulement de vieux sols? Sous les pins d'Alep, en l'absence de dégradation anthropique, la pédogenèse paraît plus efficace qu'on ne le reconnaît généralement. Elle est directement responsable de l'inefficacité fréquente du ruissellement diffus même sur les fortes pentes. Par contre, le creep se manifeste par des chablis.

Enfin, le ruissellement concentré, favorisé par les fortes pentes, apparaît, alimenté par des sources nombreuses mais à faible débit. Les ruisseaux, pérennes à l'amont, tendent à devenir intermittents à l'aval, d'autant plus qu'ils sont déviés pour l'irrigation de jardins ou vergers. Des ravineaux, alimentés par les pluies intenses, entaillent la terrasse holocène, coupent les pistes. Mais il est difficile de les dissocier des formations végétales secondaires.

3. Maquis, garrigues, matorrals et labours

Ce troisième géosystème, très anthropisé, se localise principalement vers la base de la forêt de chênes verts ou de pins d'Aleps, au contact de ce qui fut probablement une forêt claire de *Juniperus phœnicea*. La végétation climax a été totalement éliminée sur le site des villages et des labours qui les accompagnent ou dégradée en formations secondaires afin d'y faciliter le pâturage. Mais l'effort de défrichage a pu se prolonger très haut sur les pentes, comme sur le versant sud-est du dj. Ahmar Khaddou jusqu'à 2 000 m, éliminant toute formation végétale arborée.

a. Maquis, garrigues et matorrals

Les maquis sont très peu représentés, et uniquement dans la partie nord du massif où ils se substituent à la forêt de chênes verts, par exemple sur les glacis d'El Ksour, au pied sud-est du dj. Chélia, vers 1 300-1 350 m où, formés de *Quercus ilex* et *Juniperus oxycedrus*, ils s'intercalent entre la base de la forêt de cèdres et les steppes du graben de Bou Hammama.

Les garrigues, plus nombreuses, proviennent aussi de la dégradation de la forêt de chênes verts mais, surtout, de celle de pins d'Alep. Elles sont particulièrement développées dans le nord-est du massif où leur composition floristique reflète l'humidité du climat, comme à El Kolea, entre 1 100 et 1 200 m : *Quercus ilex*, *Fraxinus xanthoxyloides*, *Pistacia (lentiscus?)*, *Phillyrea angustifolia* et *Juniperus oxycedrus*. En allant vers le sud, l'accentuation de la sécheresse se marque par la disparition de *Pistacia (lentiscus?)* et l'apparition de *Pinus halepensis*, *Rosmarinus officinalis* et *Stipa tenacissima* dès le dj. Bez. Au dj. Nador el Kolea, au sud-est d'El Kantara, vers 1 200 m d'altitude, seul *Quercus ilex* se maintient encore, accompagné de *Pistacia atlantica* et *Juniperus phœnicea*, au-dessus de xérophytes épineux (*Erinacea pungens* et *Bupleurum spinosum*).

La facilité avec laquelle la forêt de *Pinus halepensis* brûle, comme sur le dj. Taa-fist en 1977, soit spontanément, soit dans le but d'accroître les parcours, explique le grand développement de ces garrigues.

Les matorrals se localisent exclusivement sur le versant sud du massif (photos 3 et 4), où ils occupent un espace considérable, aux dépens des secteurs les plus secs de la forêt de pins d'Alep ou à la place de la forêt claire de genévriers de Phénicie aujourd'hui totalement disparue. Ce *Juniperus phœnicea* en est d'ailleurs l'essence dominante. En altitude, par exemple vers 1 150 m à Beni Ferah, il est accompagné de *Juniperus oxycedrus*, de rares *Pistacia atlantica*, de *Rosmarinus officinalis*, d'*Artemisia campestris* et de quelques xérophytes épineux. Vers le bas, par exemple à Sidi Masmoudi (Ballais et Cohen, 1985), il n'est plus accompagné que de *Ziziphus lotus* et d'un *Rhamnus*. Ces matorrals peuvent ainsi s'étendre en altitude jusqu'à plus de 1 500 m, entre les steppes du pied méridional du massif et les quelques arbres témoins des anciennes forêts. Ils sont peuplés de sangliers encore nombreux car non chassés.

Dans le détail, le rôle de l'exposition paraît souvent décisif. Au nord, dans le val de Bouzina, le versant sud-est d'El Malou porte encore quelques rares gros *Quercus ilex* et *Juniperus thurifera* alors que le versant du Khoum ed Dib, orienté au nord-ouest, est couvert d'un matorral à *Juniperus phœnicea* et *Quercus ilex*. Au centre, dans la vallée moyenne de l'oued el Abiod, le contraste est encore plus net, au moins pour les versants au-dessus de 1 400 m : une belle forêt de *Pinus halepensis* et *Juniperus oxycedrus*, *Fraxinus xanthoxyloides*, *Quercus ilex* et *Juniperus phœnicea* couvre les coulées de solifluxion du versant nord-ouest du dj. Zellatou, alors que le versant du Draa Iguelmamene et les glacis et cônes qui la frangent ne sont couverts que d'une maigre steppe, d'ailleurs au moins en partie anthropique. Mais c'est dans le val de Rhassira, vers 35°5' – 35°10' de latitude nord, que le contraste est le plus net, entre le versant nord-nord-ouest du dj. Ahmar Khaddou et le versant sud-est



Matorral et steppe entourant les cultures irriguées de la vallée de l'oued el Haï (nord d'El Kantara) (photo J.-L. Balais).

des dj. el Krouma-Zellatou. Sur ce versant de l'Ahmar Khaddou, l'étagement est complexe : vers 800 m s'étend une steppe à *Juniperus phœnicea* qui passe, à l'amont, à un matorral où la taille des genévriers croît. Ce matorral s'enrichit, vers 1 000 m, par l'apparition de *Rosmarinus sp.* puis, vers 1 400 m, d'un genêt et de *Fraxinus xanthoxyloides* arbustifs. Vers 1 500 m, une forêt de *Fraxinus xanthoxyloides* s'individualise avec un sous-bois d'*Artemisia herba alba* sur des sols bruns qui succèdent aux croûtes calcaires. Vers 1 600 m, *Pistacia atlantica* remplace le frêne. Enfin, au-dessus et jusqu'au sommet (1 848 m), s'étend une pelouse à Graminées avec quelques buissons et arbustes de *Juniperus oxycedrus*, *Crataegus* et églantine. Par contre, sur le versant sud-est des dj. el Krouma-Zellatou, l'étagement reste beaucoup plus simple : une steppe très claire passe, au-dessus de 1 000 m, à une steppe à *Juniperus phœnicea* qui persiste jusqu'au sommet (1 600 m).

Il est certain que les conditions édaphiques, pour la plupart héritées de l'évolution quaternaire (coulées de solifluxion, cônes, glacis, encroûtements), jouent un rôle considérable dans ces étagements et leurs contrastes. Cependant, une partie au moins de ces contrastes reste due à des différenciations climatiques qui, ici, jouent dans le même sens : les versants orientés au nord-ouest reçoivent de plein fouet les précipitations et, d'autre part, ne sont ensoleillés qu'une partie de l'après-midi. Par contre, les versants tournés au sud-est sont en position sous le vent et reçoivent un ensoleillement plus long, pendant toute la matinée et une partie de l'après-midi.

b. Les terres labourées

Un climat qui n'est plus froid sans être déjà trop sec, des forêts claires faciles à défricher, la relative abondance de bonnes terres, expliquent que les labours se localisent de façon privilégiée dans une tranche d'altitude de 900 à 1 600 m.

Ce sont évidemment les cultures sèches qui montent le plus haut, évitant la roche en place pour les accumulations limoneuses des poljés, des dépressions entre les bourrelets de solifluxion, des vallons en U et les lobes des coulées boueuses. Plus bas, elles gagnent les terrasses des vallées, les replats, les glacis. Sur fortes pentes,

les terrasses de culture apparaissent. Les chaumes sont pacagés en été par les moutons, surtout dans l'est qui accueille les troupeaux remontant du bas piémont méridional (Côte, 1987). La culture irriguée, très discrète dans le géo-système précédent, se développe considérablement, mettant à profit les cours d'eau pérennes encore nombreux, ainsi que les sources, par exemple les grosses exurgences de Bouzina. Les oliviers, les figuiers et les grenadiers sont ainsi cultivés à Beni Ferah, les abricotiers à Meddour, Bouzina et Menaa. Souvent, une auréole de végétation à peu près totalement éliminée entoure ces vergers et les villages, témoin du surpâturage.



Les merveilleux jardins irrigués de Mara mais les cultures pluviales retournent au mattoral (photo J.-L. Balais).

Sur ces formations secondaires, et plus encore sur les parcelles labourées, l'efficacité du système morphogénique s'accroît en fonction de la diminution du taux de recouvrement par la végétation. Principal mouvement de masse, la solifluxion, sous sa forme laminaire, affecte à peu près tous les types de marnes et d'argiles, au-dessus de 1 300 m dans le nord du massif et de 1 400-1 500 m au sud, à orientation nord principalement, provoquant de petits décollements et bossellements décimétriques. Mais les grandes coulées pléistocènes restent stables. L'entaille, par les oueds, de formations fines, provoque des glissements décimétriques par suppression de butée. La pédogenèse devient beaucoup plus lente que sous forêt. Elle est concurrencée par le ruissellement diffus qui progresse sur pentes fortes, à exposition sud, faisant affleurer la roche en place. Alors peuvent apparaître les premiers paysages de roubines. Les éléments fins déplacés par le ruissellement diffus sont pris en charge ensuite par le ruissellement concentré. Un bilan de l'efficacité du système morphogénique peut être tiré grâce à l'existence du barrage de Foug el Gueiss, sur le versant nord. Le bassin-versant de l'oued Gueiss, couvert de forêts et de garrigues, fournit, en moyenne, 97 750 t de matériaux solides par an, soit une dégradation spécifique de 600 t/km²/an.

4. Les steppes à élevage et labours

Les steppes couvrent l'essentiel du versant sud du massif, en-dessous de 800 à 1 100 m selon l'exposition et elles couvrent la totalité des deux piémonts. Constituant ainsi la plus vaste formation végétale, elles n'en ont pas moins été très peu étudiées.

A proximité du piémont nord et des ses bonnes terres de labour, et à la faveur de défrichements, les steppes peuvent s'insinuer très haut, jusqu'au contact des maquis ou des forêts. C'est le cas dans la dépression de Médina et de Bou Hammama; autour du dj. Djahfa, la steppe à *Stipa tenacissima*, diss et *Artemisia campestris* monte jusqu'à 1 500 m. Ces steppes ont une phytomasse et un taux de recouvrement très faibles car elles sont soumises alternativement aux labours et, pendant les jachères, au pacage d'hiver des troupeaux de moutons descendus du massif. Ce système d'exploitation est généralisé au piémont nord, le Chara (Despois et Raynal, 1967) et à la partie orientale du piémont sud (Côte, 1987), les familles occupant alors un habitat provisoire.

La steppe à *Stipa tenacissima* occupe les sols secs, pas trop sablonneux en général, et les formations caillouteuses comme sur les pénéglaçis du dj. Metlili ou les coulées de solifluxion de Malou Chergui. La steppe à *Artemisia herba alba*, au contraire, nous l'avons vu, colonise les sols limoneux et argileux, comme par exemple à Beni Ferah, en contrebas du matorral à *Juniperus phœnicea*. La steppe à *Artemisia herba alba*. Dans ces steppes vivent de nombreux reptiles, tortues, lézards et serpents, on y voit encore parfois *Gazella dorcas* mais le mouflon à manchettes (Ville, 1864) ne les fréquente plus.

Sur les sols salés, se développent *Atriplex halimus* et des Amaranthacées-Chénopodiacées. Le long des oueds, s'individualise une ripisylve à *Tamaryx* ou *Nerium oleander*, accompagnés de *Ziziphus lotus*, *Typha sp.* et *Juncus sp.* (Ballais et Cohen, 1985). Dans les secteurs très surpâturés, comme au sud d'El Kantara, une végétation ripicole se maintient, quoique très réduite, alors que la steppe est presque totalement détruite : c'est la végétation contractée, caractéristique de l'étage saharien.

A la différence de celui des maquis, garrigues et matorrals, le climat des steppes est bien connu, grâce aux stations d'El Kantara et de Biskra. A El Kantara, dans l'étage aride, il ne tombe plus que 270 mm/an, dont 2 en juillet. La sécheresse bioclimatique dure 7 mois, d'avril à octobre inclus. Les pluies torrentielles se réduisent à une par an. A l'inverse, les températures croissent : 7,45°C en janvier et 28,75°C en juillet; moyenne annuelle : 17,75°C. Le gel devient exceptionnel : la moyenne des minima extrêmes de décembre à février varie de -0,7°C à -0,3°C et le minimum absolu n'est que de -4°C. La gelée blanche (25,5 j/an) n'est notable qu'en décembre-janvier (18 j/an) et la neige devient rarissime. Par contre, le maximum absolu s'élève à 42°C. Somme toute, les conditions thermiques deviennent plus propices à la végétation, par la disparition du repos hivernal. Le climat de Biskra, à la limite de l'étage saharien, est encore mieux connu. Les précipitations se réduisent à 150 mm/an, juillet et août ne recevant que 2 à 3 mm et tous les mois sont secs pour la végétation. Les températures deviennent très élevées : 11,25°C en janvier et 33,35°C en juillet; moyenne annuelle : 21,8°C. Il n'a gelé que deux fois (à -1°C) entre 1913 et 1938; par contre, la moyenne des maxima mensuels atteint 40,3°C en juillet et le maximum absolu 49°C en août. La faible nébulosité (2,4), la forte insolation journalière (64 à 87%), la faible humidité relative (moins de 20% en juillet à 13 h) augmentent considérablement l'évaporation. Malgré la diminution du total annuel, l'intensité des pluies reste forte, avec un maximum de septembre, après la saison sèche (33% des pluies ont une intensité supérieure à 1,9 mm/h) et un maximum absolu de 50,6 mm (soit 32% du total annuel) tombant à 40,2 mm/h (Dubief, 1959; Seltzer, 1946). L'irrégularité des pluies devient

considérable : la valeur mensuelle de l'écart moyen relatif varie de 74% en février à 144% en août, écart d'autant plus important que le maximum se situe en été, lors du minimum des précipitations.

Même dans le cas des steppes les mieux développées, il ne peut être question de climax tant la pression anthropique est forte et ancienne. Il ne fait aucun doute que la phytomasse est considérablement diminuée par le surpâturage ou les labours.

Le système morphogénique devient efficace moins par ses caractéristiques propres que par les conditions favorables représentées par les steppes surpâturées et les labours. Grâce à la médiocrité du couvert végétal et à l'intensité des pluies, le ruissellement devient le processus prédominant. Actuellement, à toutes les échelles, les rigoles, les ravineaux, les ravins s'entaillent verticalement, aussi bien dans les anciens talus d'éboulis que dans les vallons en U. Le modelé de roubines se développe dans les marnes et argiles, surtout si elles sont salées, ainsi que dans les coulées de solifluxion anciennes. Le ruissellement diffus, en filets ou en films, devient omniprésent, quels que soient la pente, le substratum et l'altitude, mais il reste peu efficace, irrégularisant les versants. La sécheresse ralentit l'altération chimique et la pédogenèse; la grande raréfaction du gel limite la désagrégation mécanique à l'hydroclastie, la thermoclastie et l'haloclastie. Partout, de plus en plus, la roche en place apparaît. Enfin, le vent devient un agent efficace, plus sur les piémonts cependant car la masse des Aurès-Nemencha dévie la circulation éolienne à basse altitude. En altitude, il agit par déflation, en particulier sous forme de tornades sèches et, par le sirocco, dépose des poussières dans tout le massif et jusqu'en Europe. A la limite du piémont sud, le vent du nord-ouest accumule des dunes au pied des collines des Ziban.

Les cours d'eau restent cependant encore les principaux exportateurs des produits de l'ablation. Cependant, les rivières deviennent très peu nombreuses et, par la suite des prélèvements pour l'irrigation, aucune n'atteint le piémont sud : l'oued devient le type dominant, caractérisé par des crues saisonnières souvent brutales et dangereuses. Les débits deviennent dérisoires : environ 20×10^6 m³/an pour l'oued el Abiod et 16×10^6 m³/an pour l'oued Biskra, soit, respectivement, 0,3381/s/km² et 0,3171/s/km² contre 2,241/s/km² pour l'oued Gueiss à Foug el-Gueiss. Il est cependant difficile de connaître exactement l'importance de l'ablation car les seules mesures connues concernent l'oued el-Abiod au barrage de Foug el-Gherza où la dégradation spécifique atteint 461t/km²/an, chiffre très modéré, plus faible que celui de l'oued Gueiss, très pentu, mais qui intègre tout le haut bassin de l'oued, très boisé. Quoiqu'il en soit, la dégradation spécifique n'atteint pas les chiffres catastrophiques de certains massifs de l'Ouest algérien.

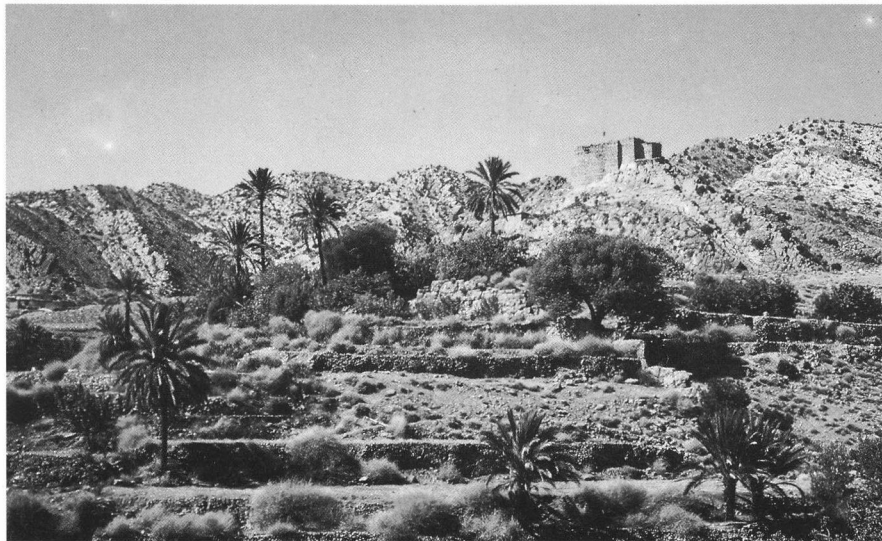
5. Les oasis

Il est discutable de considérer les oasis comme un géosystème, peut-être constituent-elles seulement un géofaciès. Quoi qu'il en soit, c'est, à la fois, le plus petit et le plus anthropisé, et le contraste radical que les oasis forment avec leur entourage de steppe justifie de les considérer à part.

Il s'agit donc de taches isolées, de quelques kilomètres carrés au maximum, qui doivent leur puissante originalité à la maîtrise de l'eau. Ici, plus d'eaux sauvages mais, à partir de sources ou d'oueds, une eau canalisée, contrôlée dans le temps et dans l'espace. Un ruissellement qui ne creuse pas, qui a plutôt tendance à déposer sa charge fine par suite de la diminution de la pente. Une eau qui imbibe le sol lentement, à intervalles qui ne sont plus ceux dictés uniquement par le rythme saisonnier des précipitations. En conséquence, une végétation, totalement artificielle mais très riche, dominée par deux strates arborées. L'arbre privilégié, c'est le palmier-dattier, *Phœnix dactylifera*, un phréatophyte de l'étage aride, qui appa-

raît vers le sud dès El Kantara, Menaâ et Rhoufi. Avec lui, sous lui, le pêcher, l'abricotier, le figuier, l'oranger, le grenadier. Les haies sont formées d'*Opuntia*, de ronces, d'églantine. Sous les deux strates d'arbres fruitiers, s'étendent les cultures de légumes, de fourrages, de céréales. En somme, une formation végétale stratifiée qui mime la forêt, qui brise la puissance du vent, mettant à profit l'absence de repos hivernal grâce aux températures élevées.

Ces cinq géosystèmes présentent aujourd'hui des états très différenciés. Le géosystème à garrides et pelouses est en léger déséquilibre paraclimax et anthropique. Le géosystème forestier est, globalement, en équilibre climax avec des nuances : peut-être un léger déséquilibre paraclimax pour la base de la forêt de cèdres et un déséquilibre anthropique croissant pour la forêt de chênes verts puis de pins d'Alep. Le troisième géosystème voit s'accroître le déséquilibre anthropique : important pour les formations secondaires, total pour les labours. La steppe est en déséquilibre à la fois paraclimax et anthropique, la menace de désertification devient pressante. Par contre, les oasis sont en équilibre paraclimax et anthropique.



La qal'ah d'Igualfène et la déprise rurale sur fond de matorral (photo J.-L. Balais).

LES FLUX : DE L'AUTARCIE A L'INTÉGRATION

Les géosystèmes décrits *supra* résultent d'une histoire récente qui, en 150 ans environ, a complètement bouleversé le massif des Aurès, le faisant passer d'une autarcie longtemps préservée au début d'intégration actuelle dans la république algérienne par l'intermédiaire du terrible accélérateur qu'a été la guerre de libération.

1. L'autarcie du système traditionnel

Jusqu'à la guerre de libération, les flux, dans le système traditionnel, sont essentiellement des flux internes : déplacements à longue distance pour la transhumance ou pour les pèlerinages, déplacements à courte distance en liaison avec les cultures.

a. *Les flux internes*

— La transhumance et le semi-nomadisme

Dans le système traditionnel, le souci de tirer parti des contrastes entre les deux versants du massif et, surtout, de l'étagement des géosystèmes sur le versant sud, a favorisé le développement de la transhumance et du semi-nomadisme.

Le semi-nomadisme intéressait surtout, dans les villages de haute montagne, ceux dont le patrimoine principal consistait en troupeaux; alors, toute la famille partait, dès les premières neiges, à une date fixée par la djemaâ, pour les terres collectives du Charâ ou du Sahara et revenait à la fin de l'été, à une date également fixée par la djemaâ, en faisant étape dans les jardins intermédiaires afin d'y récolter fruits et légumes. Si le patrimoine consistait surtout en terres, la descente ne se faisait qu'à la mi-printemps, la remontée à la fin de l'été permettant la moisson sur les terres individuelles (Marcy, 1942).

Dans le cas des villages de vallée de moyenne altitude, il s'agissait plus de transhumance, les moutons partant, à la fin du printemps, pour les pelouses d'altitude, accompagnés de leurs bergers, des femmes qui trayaient les brebis et des cultivateurs qui s'arrêtaient, à plus basse altitude, pour labourer les clairières. Le retour se faisait aussi à la fin de l'été. Certains villages, comme Baniane et Mchounech, pratiquaient la transhumance inverse en hiver, la garde des troupeaux en bordure du Sahara s'accompagnant de semis dans quelques dépressions favorables (Isnard, 1966). En année très pluvieuse, les gros troupeaux descendaient dès la fin de l'automne vers le Sahara, le Charâ, voire le Tell (cf. fig. 5).

Pendant ces déplacements, on utilisait un habitat temporaire, grande tente de laine ou de poil de chèvre, huttes de branches, voire grottes en hiver. On se déplaçait par petits groupes, sauf dans les Aurès méridionales où les caravanes qui se formaient sous la direction d'une famille étaient l'occasion de fêtes et de compétitions sportives.

Dans les Aurès orientales, l'estivage se faisait en montagne ou en forêt et l'hivernage dans les vallées ou plaines intérieures (Despois et Raynal, 1967).

Mais tous les Chaouia ne se déplaçaient pas : les Ouled Fedhala du nord-ouest et les Amamra des environs de Khenchela étaient de vrais sédentaires, sauf les années très froides et neigeuses, associant culture pluviale des céréales, irrigation des jardins et élevage (Despois, 1964).

— Les déplacements à courte distance

Dans les villages des hautes vallées, certains cultivateurs se déplaçaient pour les semis de sorgho ou de légumes, ou pour le labour des vergers de noyers, pruniers ou pêchers. De nombreux sédentaires, propriétaires de petits troupeaux, possédaient des terres de culture suffisantes sur le versant nord, les obligeant à des déplace-



Roufi en 1963 (photo G. Camps).

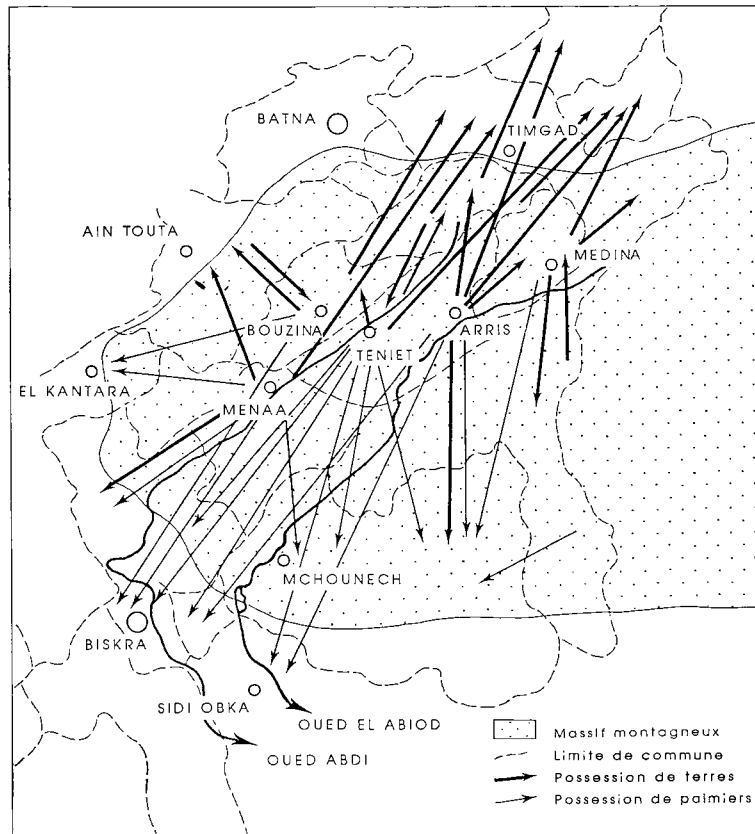
ments fréquents, en particulier pour l'irrigation. A l'occasion, ils exploitaient aussi la forêt (résine et bois). Les Ouled Daoud allaient récolter les dattes des palmiers qu'ils possédaient à Baniane et à Edisa (Despois, 1964). Les apiculteurs de Menaâ déplaçaient leurs ruches à Nardi ou Guerza, en été (Sainsaulieu, 1985). Les populations du sud de l'Ahmar Khaddou fréquentaient les marchés des petites villes arabisées du Sahara.

Ces déplacements se trouvaient multipliés par la structuration spatiale imposée par le modèle généalogique. Ce modèle s'appliquait aussi bien dans l'ordonnance de la transhumance, le plan cadastral, la distribution des habitations et la disposition des tombes dans le cimetière (Bourdieu, 1970). C'est ainsi que les cinq fractions des Ouled Daoud, dans la vallée de l'oued el-Abiod, entrelaçaient leurs dépendances de l'amont à l'aval; les quatorze sous-groupes des Ouled Abdi s'enchevêtraient en damiers, sauf à Menaâ; à Mzira, village saharien des Ouled Abderhamane, les maisons souterraines se groupaient par fractions, séparées par un espace vide. De même pour la propriété : le territoire des fractions se dispersait au maximum sur toute l'étendue d'une vallée, par exemple, mais dans les limites permettant de maintenir la cohésion et la distinction de la fraction. Il s'agissait, bien sûr, d'égaliser au maximum les chances de chaque unité économique et sociale.

Les qal'ah de fraction participaient de cette structuration de l'espace : grenier collectif pour entreposer les vivres, elles étaient aussi souvent le tombeau de l'ancêtre, donc lieu de mariages, de circoncisions ou même de pèlerinage annuel.

— Le cycle de pèlerinage

C'était un cycle estival qui a complètement disparu vers 1950. Il comportait six stations quotidiennes, du dj. Taktiout à Tkout, en passant par le dj. Bouss (1 800 m), représentant un principe et une pratique d'échange et de circulation de biens, d'hommes, de sainteté, au bénéfice de tous, sous la garantie des clercs, à une époque et en des lieux d'insécurité totale (Colonna, 1980). Chaque station était le lieu de danses extatiques collectives et d'un souk aux produits très variés, souvent échangés par troc. A celui de Tkout, les taux d'échange des denrées étaient fixés pour l'année.



Possessions des habitants de deux vallées aurasiennes dans d'autres communes
(carte de J.-L. Balais).

Malgré les travaux récents, la structuration religieuse de l'espace reste assez mal connue. Les mosquées, les zaouias, les koubbas et les mzars, au moins, y participaient. La fondation, au XIX^e siècle, de nouvelles zaouias à El Hamma (vers 1845), Timermacine (vers 1872) et Medrouna (1880) vient-elle accroître ou contester l'emprise des plus anciennes et plus prestigieuses de Khanga Sidi Nadjji, Menaâ, Bouzina, Larba ou Sidi Bel Kheir ? Les mosquées et koubbas mériteraient un recensement. Quant aux mrrass, lieux de culte campagnards en plein air, leur étude est évidemment encore plus délicate.

Prédominance des flux internes mais pas exclusivité, car « *il n'est pas, au Maghreb de monde clos et, partant, pur et intact; pas de groupe si isolé, si replié sur soi qui ne pense, ne se juge en référence à des modèles étrangers* » (Bourdieu, 1970).

b. Les flux externes

Si l'on excepte les quelques colporteurs, surtout Kabyles, qui parcouraient le massif, les flux externes correspondaient, dans l'ordre chronologique, au passage des grands nomades, puis à l'intervention des dominations turque puis française.

— Le grand nomadisme

Deux fois par an, le massif était traversé par des nomades arabophones. Au début de l'été, après la tonte des moutons, les Ouled Sidi Salah et les petits groupes du

Zab Chergui rejoignaient les Hautes Plaines orientales par la vallée de l'oued el-Arab, tous les autres passaient par Biskra et le Hodna oriental pour rejoindre les environs de Sétif et Aïn Mlila, soit par Ngaous, soit, ceux de l'oued Righ, par Batna (Despois et Raynal, 1967). Les mêmes petits groupes espacés, de la même allure lente revenaient, début octobre, pour la cueillette des dattes. Ils échangeaient le sel contre des céréales et des fruits, s'arrêtaient sur des parcelles leur appartenant ou laissaient le fumier de leurs troupeaux contre le fourrage.

— L'influence turque

Mal connue, peu étudiée, elle paraît s'être exercée au moins de deux façons, en liaison avec les familles maraboutiques (Colonna, 1980). La plus spectaculaire prenait la forme des troupes qui, chaque année, traversaient le massif pour aller ravitailler la garnison de Biskra et lever l'impôt. Elles voyageaient, dans les derniers temps, sous la garantie des Ben Ali de Menaâ. Cette même famille maraboutique, ou d'autres, parmi ses privilèges comptait celui, effectif, de se faire octroyer, par le pouvoir central turc, des domaines éloignés, situés hors du massif.

— La colonisation française

Plus courte dans le temps, elle fut cependant plus profonde, bien que limitée : les Aurès ont été certainement la « région » algérienne la moins touchée par la colonisation. En particulier, en 1954, le nombre de Français, surtout des fonctionnaires, ne devait pas dépasser la centaine dans tout le massif (Isnard, 1966).

La colonisation agricole s'est, pour l'essentiel, arrêtée au sud des Hautes Plaines constantinoises où se sont installés les principaux centres nouveaux : Edgar-Quinet, Auguste-Comte, Timgad, Foug-Toub et Laveran. Plus au sud, à l'exception de Mac-Mahon, toujours sur le bord du massif, quelques rares domaines isolés se sont créés à Médina, Tamagra (ferme Berton), dans la plaine d'El-Outaya, un hôtel à Djemorah, un autre à El-Kantara. C'est aussi à la périphérie que se créent ou se développent les villes qui vont devenir, à la fois, les centres de contrôle militaire, politique et administratif du massif et les pôles d'attraction des Aurasien : Biskra au sud, Khenchela et, surtout, Batna, camp militaire fondé en 1844, au nord.

Dans le massif lui-même, la pénétration s'est faite de façon violente, provoquant des révoltes multiples (en 1850, 1859, 1879, 1916) réprimées par des destructions, comme à Nara en 1859. Quelques mines ont été mises en exploitation, à Ich Moul, à Tarhit Sidi Bel Kheir et, dans les dernières années, deux barrages ont été édifiés, à Foug el-Gherza, permettant d'irriguer potentiellement 20 000 ha au nord de Sidi Okba et à Foug el-Gueiss, permettant d'irriguer potentiellement 5 000 ha du piémont nord. Somme toute, l'économie aurasienne, en 1954, avait été très peu modifiée.

Cette absence d'intensification, d'augmentation significative de la production, explique le déclenchement d'une émigration vers les Hautes Plaines céréalières et la France, conséquence d'une forte poussée démographique : d'environ 50 000 h dans le massif, au milieu du XIX^e siècle (Colonna, 1980), la population passe à 344 400 h pour l'ensemble du département de Batna en 1954 (Lesne, 1962), soit environ cinq fois plus. Mais selon Yver (1975), le massif ne comptait que 115 000 h.

— Les influences religieuses

Moins facilement repérable sur le terrain, ce flux n'en a pas moins joué un rôle considérable sur les conditions qui ont permis le déclenchement de l'insurrection de 1954. En effet, à partir de 1935, les ulémas des Ziban interviennent dans les Aurès (Yver, 1975), en particulier contre les pratiques maraboutiques et mystiques dont ils réussissent à faire cesser certaines, nous l'avons vu, vers 1950. En même temps, ils diffusent les thèmes nationalistes chers à Ben Baadis.

c. *Le réseau de voies de communication et ses modifications*

Les déplacements traditionnels utilisaient de simples pistes, piétonnières et muletiers, pistes de montagne qui suivent crêtes et éperons, évitant les versants éboulés ou glissants, de même que les fonds de vallée caillouteux, encombrés de végétation ou infestés de moustiques (Despois, 1964). Ces pistes apparaissaient mal sur les cartes antérieures à la Seconde Guerre Mondiale, mais les principales d'entre elles figurent clairement sur les cartes de Batna et Khenchela au 1/200 000 publiées par l'I.G.N. en 1964 : la piste de Batna à Maafa culmine à 1 750 m, celle de Bouzina à Maafa à 1 600 m, ou encore, celle d'Arris à Louestia par Tkout à 1 800 m.

A ce réseau traditionnel, la colonisation française a ajouté peu de choses : en 1954, non seulement il n'y avait pas encore de réseau routier dans les Aurès, mais il était difficile de traverser le massif en automobile ! La piste de Batna à Menaâ était carrossable depuis 1917, goudronnée depuis 1930-35, mais la piste Menaâ-Biskra, ouverte seulement en 1948, n'était pas carrossable. L'oued el Arab n'était suivi que par une piste muletière. La seule route traversant tout le massif, terminée après la Seconde Guerre Mondiale, est celle de Batna à Biskra par Arris et encore n'est-elle pas asphaltée depuis les environs de Tighanimine jusqu'à Mchounech (Courrière, 1968, t. 1). Par contre, tout un réseau de routes ou pistes carrossables a été mis en place dans le nord-est du massif, autour de Mac-Mahon et dans la plaine d'El Outaya pour desservir les maisons forestières et les rares fermes et villages coloniaux. Mais la mine de Tarhit Sidi Bel Kheir doit écouler ses produits jusqu'à Mac-Mahon, à dos de mulet, en passant par deux cols à plus de 1 500 m.

Les grandes voies de communication évitent le massif : la voie ferrée Philippeville-Biskra (puis Touggourt) passe par Batna et El Kantara, accompagnée par la principale route de l'est algérien. Même les petites voies ferrées, comme l'embranchement de Khenchela sur la ligne Constantine-Tébessa ne pénètrent pas le massif.

2. L'ouverture brutale par la guerre de libération

Une géographie de la guerre de libération algérienne n'existe pas encore, mais il est cependant possible d'esquisser, pour les Aurès, les grands éléments de cette lutte pour le contrôle de l'espace et des hommes.

a. *La destruction de l'ancienne structuration spatiale*

Le 1^{er} novembre 1954, on le sait, les principales manifestations du déclenchement de l'insurrection contre la colonisation française se produisent dans les Aurès : attaque contre un car à Tighanimine, attaques contre les postes militaires de Batna et Khenchela et contre la gendarmerie de Tkout, encerclement d'Arris. Dès ce moment, les Aurès deviennent un enjeu majeur dans l'affrontement entre les deux adversaires.

Avant même la fin novembre, les destructions commencent avec l'incendie, au napalm, des principaux villages du douar Ichmoul (opération « Ichmoul »). Alleg (1981, t. 1) et Courrière (1968, t. 2) divergent sur le lieu et la date exacts des opérations « Véronique » et « Violette » de janvier 1955 (Foum Toub ou Kebach) mais s'accordent sur l'utilisation de plusieurs milliers de soldats, accompagnée de bombardements dont le napalm (nié officiellement). Maafa est écrasé par l'aviation le 30 mai 1956, deux villages à 1 km de Chir sont dynamités en 1957. L'opération « Ariège » en octobre 1960 et, au début de 1961, les opérations « Dordogne » et « Isère » ratissent le massif, en particulier la forêt des Beni-Melloul. Des offensives ont encore lieu en août-septembre 1961 (Alleg, 1981, t. 3). L'enquête sur le terrain a montré que Baniane, Kebach, Sanef, Teniet Oum el Lefa, Djemina et Rhoufi avaient été détruits et évacués.

L'incendie de forêt, pratiqué très tôt dans les Aurès (Clostermann, 1960), devient



Ruines de Kebach (photo J.-L. Balais).

rapidement une arme de guerre (Alleg, 1981, t. 2) destinée à priver les troupes de l'ALN de caches, à terroriser les populations et à les pousser à renoncer aux ressources de la forêt.

Plus grave peut-être est la création de zones interdites, évacuées de force dès fin 1954 et où l'aviation française tirait à vue. Très vite, l'extension de ces zones interdites, surtout en altitude, prive les populations de leurs meilleurs pâturages, les troupeaux dépérissent. Les mechtas qui s'y localisent sont rasées pour la plupart (Alleg, 1981, t. 1).

b. L'imposition d'un nouvel ordre spatial

En même temps qu'elle détruit, l'armée française tente d'imposer un nouvel ordre spatial qui lui permette de contrôler la population par son regroupement, par un quadrillage du territoire et par un nouveau réseau de voies de communication.

— Les regroupements

Le première tentative de regroupement de toute la guerre de libération n'est que la conséquence de la première opération militaire d'envergure, l'opération « Ichmoul », fin novembre 1954 : à la suite du ratissage opéré, les familles sont regroupées à Touffana, sur le piémont nord (Courrière, 1968, t. 1). En mai 1955, les déplacements de population deviennent systématiques ainsi que la déportation des hommes dans les camps. Les villages de Bou Hammama et de Baniane sont déplacés de quelques hectomètres pour les fixer en bordure d'une voie carrossable. Des regroupements sont créés à Khanga Sidi Nadji, Mchounech et Biskra (2 000 personnes sous des tentes).

En décembre 1960, il y a 15 000 personnes regroupées dans l'arrondissement de Biskra (soit 8,6% de la population totale), 24 000 dans l'arrondissement de Batna (soit 25,5% de la population totale), 35 000 dans l'arrondissement de Khenchela (soit 31,8% de la population totale) et 60 000 dans l'arrondissement d'Arris (soit

93,7% de la population totale) pour une moyenne de 24,2% pour l'ensemble de l'Algérie (Lesne, 1962).

Certains de ces regroupements n'ont pas été imposés par les autorités militaires, mais les paysans chassés de la montagne par la guerre ont pu s'y entasser spontanément comme à Aurès (Rhassira) dont la population passe de 594 h en 1955 à 5 242 h en 1966 (Cote, s.d.).

— Le quadrillage de l'espace

Les cartes éditées spécialement pour la guerre (cf. ci-dessous) révèlent souvent le quadrillage mis en place par l'armée française : postes militaires d'Aïn Mimoun, Kheirane et Khanga Sidi Nadji, petits postes le long de l'axe stratégique Biskra-Batna par El Kantara (la voie du pétrole), terrains d'aviation à Batna, Khenchela, Khanga Sidi Nadji et Biskra, Aïn Mimoun, Ferme Berton, Aïn Tadjera, Kheirane, mais les archives devraient permettre une véritable cartographie.

La mise en place d'un tel quadrillage supposait l'espace connu, ce qui n'était pas souvent le cas, compte-tenu de la médiocrité de la cartographie. C'est pourquoi, de nouvelles éditions au 1/50 000 ont été publiées, à partir de 1957, parfois strictement réservées à l'armée, reprenant, quand c'était possible, les fonds de carte récents, sans vérification au sol (on comprend pourquoi...). Ces fonds ont été dotés de surcharges en violine qui relèvent le nouvel intérêt de la puissance coloniale pour les sources par exemple et, surtout, indiquent les « pistes certainement véhiculables (convois) ».

— Un nouveau réseau de voies de communication

Assez vite, la nécessité de nouvelles pistes supportant les convois militaires, ou le renforcement des anciennes, s'est imposée. Faute d'accès aux archives, il est prématuré d'en faire la liste, mais il semble bien que les premières liaisons du piémont nord avec Bou Hammama et, au-delà, en direction de Roumane, à proximité du piémont sud, désenclavant ainsi les Aurès orientales, datent de cette époque. De nombreuses routes ont également dû être goudronnées pendant ces années de guerre.

c. Les conséquences : une immigration croissante

Une première conséquence a été le ralentissement considérable, voire l'arrêt de la circulation des grands nomades de 1955 à 1961.

Surtout, certaines régions, comme la forêt des Beni Melloul, se sont complètement vidées (Cote, 1983). Globalement, les Aurès orientales ont perdu de 10 à 30% de leur population entre 1954 et 1966. Par contre, les communes des Aurès occidentales auraient vu leur population augmenter globalement, mais avec des différenciations internes importantes : les localités bien situées ou bien équipées se seraient gonflées beaucoup, aux dépens des dechras qui, pour la première fois, se dépeuplaient (Cote, s.d.). Ce schéma est à nuancer au moins dans le cas de Menaâ qui perd 1 000 h de 1954 à 1966 (Sainsaulieu, 1985). Quoi qu'il en soit, l'arrondissement d'Arris perd 5 000 h entre 1954 et 1960. La population a tenté, en effet, de se réfugier dans les villes proches. Mais, dès qu'il s'agit de chiffrer ces déplacements, des difficultés sérieuses apparaissent, qui recoupent celles de l'appréciation de la population totale du massif. Pour Côte (s.d.), Batna et Khenchela, de toutes les villes du Constantinois, croissent le plus vite de 1954 à 1966. Batna passerait de 78 062 h à 135 523 h et Khenchela de 13 784 h à 55 351 h (chiffres qui paraissent tout à fait excessifs. Par contre, plus vraisemblablement, selon Lesne (1962), les arrondissements de Batna, Khenchela et Biskra passent, respectivement, de 1954 à 1960, de 52 400 h, 101 000 h et 122 000 à 94 000 h, 110 000 h et 174 000 h.

C'est donc un espace bouleversé, déstructuré, affaibli, mais aussi définitivement modifié qui sort de cette terrible épreuve.

3. Le début de l'intégration

Assez rapidement, mais peut-être pas assez vite au regard des Chaouia, la nouvelle république algérienne tente de faciliter le développement des Aurès. Il y avait urgence car le revenu agricole par tête n'atteignait que 180 DA contre 250 DA dans les Hautes Plaines constantinoises et 360 DA dans les oasis sahariennes (Cote, s.d.).

a. *L'industrialisation*

Un premier programme spécial pour la wilaya de Batna est mis en place à partir de 1966, suivi d'un programme d'industrialisation dans le cadre du 2^e Plan (Rahmani, 1982).

En réalité, dans un premier temps, il s'agit encore d'industrialisation des villes périphériques avec l'installation d'industries textiles à Batna, Biskra et Khenchela. Le bilan du programme des « industries locales » est dressé par Tehami (1979) : à Batna, industrie chimique (30 emplois), matériaux de construction (60 emplois) auxquels s'ajoutent de très grosses unités : fonderie de 10 000 t/an et charpentes métalliques; à Khenchela, tissage des tapis et tentures, tricotage (40 emplois prévus), matériaux de construction (60 emplois), carrelage (45 emplois), industrie du bois; à Aïn Touta (ex. Mac-Mahon), 50 emplois dans la mécanique; à Tazoult, industrie électrique (50 emplois); à Kaïs, matériaux de construction (50 emplois); des poteries et des bijoux d'argent à Timgad et El Kantara. Les réalisations et projets pour l'intérieur du massif sont encore modestes : textiles (60 emplois prévus) et carrelage (45 emplois) à Arris, bijouterie d'argent à Tifelfel (30 emplois) et Mchounech (40 emplois), une menuiserie (45 emplois réels) à Menaâ, le financement étant soit public, soit à la charge des collectivités locales.

Ce n'est qu'au début des années 1980 que l'industrie commence réellement, enfin, à pénétrer le massif : 20 unités fonctionnent dans la wilaya de Batna et 30 sont en construction ou en projet. L'usine de jus de fruits (70 emplois) fonctionne à Menaâ (Sainsaulieu, 1985), le nombre d'emplois industriels du secteur public qui avoisinait les 100 à Arris en 1976 dépassera les 2 000 quand les projets prévus seront réalisés (Cote, 1983).

Mais la croissance n'est pas plus rapide que dans les villes périphériques : après 1976, de nouvelles unités textiles ont été créées à Khenchela et Biskra, les 2 500 emplois industriels existant à Batna en 1980 seront portés à 10 000, le petit millier de Khenchela à 5 000, les 2 500 de Biskra à 5 000 (Cote, 1983). Aïn Touta doit atteindre le millier d'emplois depuis la mise en service de sa cimenterie de 10⁶ t/an. L'usine de traitement du sel du dj. Melah à El Outayah (remplaçant une exploitation artisanale séculaire) et la minoterie d'El Kantara viennent d'entrer en service. Le barrage de Fontaine des Gazelles, sur l'oued el Haï, de 19×10⁶ m³ de retenue, prévu depuis 10 ans (El Moudjahid des 3 et 4 mars 1978) est presque achevé, en attendant ceux, dans le massif, d'El Ouldja sur l'oued el Arab (capacité de 10⁷ m³) et de Tahaouent sur l'oued Fedhala (même capacité).

b. *L'organisation d'un véritable réseau de voies de communication et ses conséquences*

Le développement, pour des raisons militaires, du réseau de pistes carrossables et routes était cependant insuffisant pour permettre les échanges exigés par la nouvelle politique économique.

Postérieurement à 1964, ont été réalisées deux des trois liaisons à travers le massif : à l'ouest, par l'oued Abdi, grâce à l'ouverture de la route Menaâ-Branis-vers Biskra (complétée ensuite par un pont sur l'oued), et à l'est, à travers la forêt des Beni-Melloul, à partir de Medina, d'une part, et du nouveau Bou Hammama, d'autre part, une route goudronnée jusqu'à Roumane, en attendant la liaison jusqu'à Zeribet el Oued. La route maîtresse, Batna-Biskra par Arris, a été rectifiée et élargie au sud de Rhoufi au cours des années 1970.



Beni Ferah (Aïn Zatout), maisons traditionnelles en pierre à chaînages en bois ou en toub... mais la mosquée nouvelle est en béton (photo J.-L. Balais).

D'autre part, de nombreuses liaisons locales ont été réalisées par de bonnes routes goudronnées : oued el Haï-Beni Ferah et Branis-Beni Ferah, oued Abdi-Bouzina, Tifelfel-Tkout-vers Roumane, Arris-vallée de l'oued Abdi.

Ces nouvelles routes facilitant considérablement les déplacements, ont développé les échanges, en particulier au profit des souks du nord. En effet, les souks de l'intérieur, de Medina et d'Arris, restent peu actifs (Despois et Raynal, 1967), concurrencés victorieusement par ceux d'Aïn Touta, Timgad, et surtout Kaïs, Khenchela, Biskra et Batna. A Menaâ, les nouvelles facilités de communication ont poussé à la spécialisation dans la culture de l'abricot de qualité et à l'abandon des cultures de blé en sec (Sainsaulieu, 1985). Pour la première fois, en effet, des phénomènes de déprise sont visibles, aussi bien dans des villages isolés comme Iguelâne que près des merveilleux jardins irrigués en terrasses de Nara.

Le développement d'une économie d'échange a poussé la population à abandonner les vieilles dechras et leurs maisons en pierres à chaînages de bois, ou en toub, dans l'Aurès occidentale, pour construire, le long des nouvelles routes, des habitations en parpaings et en béton, mais toujours avec ces terrasses, « signe » culturel, si mal adaptées à la pluie et aux neiges des hautes vallées.

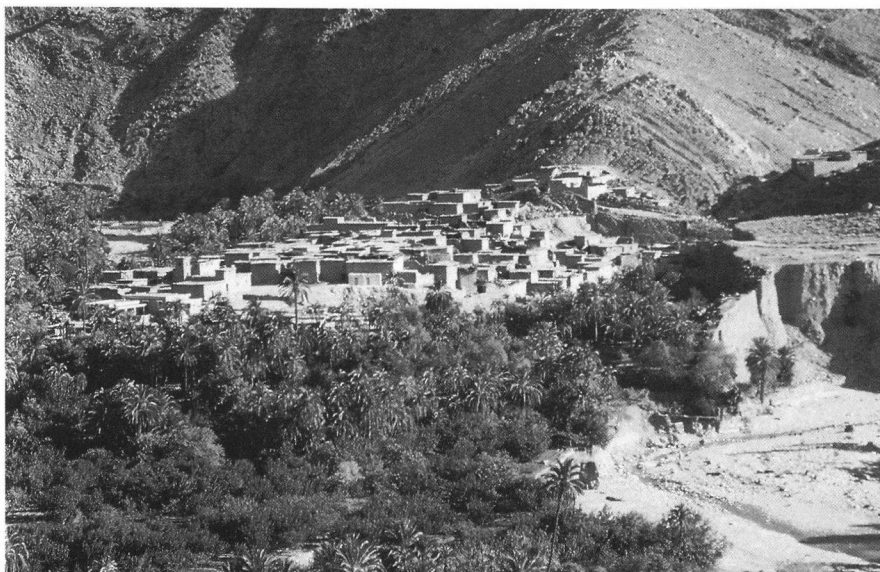
Les déplacements pour la transhumance et le semi-nomadisme se réduisent ou s'effectuent en partie par camions comme dans le cas du pastoralisme encore fort actif des Aurès orientales et des Nemencha (Côte, 1987) en utilisant les nouvelles routes branchées sur l'axe Khenchela-Khanga Sidi Nadji-Biskra.

Le grand nomadisme lui-même ne répugne plus à l'usage des camions sur la grande route Batna-Biskra par El Kantara (Frémont, 1982). C'est qu'il a repris, et vigoureusement, après la guerre : plus de 5 000 têtes de bétail passent par l'oued el Arab, plus de 4 000 à Aïn Touta, venant de l'oued Righ et plus de 100 000 venant des Ziban (Couderc, 1976). Cependant, parmi les hommes, plus sont à la recherche de travail que de pâturages (Côte, 1983).

Mais les nouveaux moyens de transport et de communication évitent toujours

le massif : oléoducs et gazoducs utilisent toujours la trouée Biskra-Aïn Touta-Batna (mais une bretelle conduit le gaz à Arris via Batna); la nouvelle rocade ferroviaire Tébessa-Tlemcen, en cours de construction avec la participation du Service National, doit longer le piémont nord et, depuis Aïn Touta, elle progresse déjà vers le Hodna et Barika. Enfin, un seul aéroport civil, celui de Biskra, a une importante régionale par ses liaisons fréquentes avec El Oued, d'une part, et Alger, d'autre part.

Le tourisme reste marginal après l'abandon, définitif espérons-le, du projet rocambolesque de station de ski sur le dj. Mahmel : le seul site fréquenté est le célèbre balcon de Rhoufi qui a donné une impulsion vigoureuse à la fabrication de tapis en poils de chèvre dont plusieurs boutiques se sont ouvertes. Dans le massif, l'équipement hôtelier reste très médiocre, malgré la qualité de l'accueil à Baniane, mais on a la surprise de se voir proposer des céramiques modelées traditionnelles à Djemina, au bout du goudron... A la périphérie, des efforts d'amélioration de l'hôtellerie ont été poursuivis, plus ou moins efficaces à Batna et Timgad, chaotiques à Biskra. La rénovation d'Aïn el Hammam et de Hammam Salahine promet un nouveau développement du thermalisme.



Le village d'Amentane (Oued Abdi) et sa palmeraie (photo S. Adjali).

c. *L'émigration*

L'émigration ne peut être considérée comme une simple conséquence de l'ouverture du massif puisqu'elle existe depuis des dizaines d'années, mais elle a été facilitée par l'organisation du réseau de voies de communication.

Dès la fin de la guerre de libération, les revenus des émigrés en France revêtaient une importance économique extrême, surtout dans les Aurès occidentales (Despois, 1964). En 1966, les occupés émigrés (temporaires ou définitifs) regroupaient jusqu'à 32,7% du total des occupés d'une commune (Côte, 1983). En 1977, Menaâ comptait 234 émigrés pour une population communale de 10 654 h (Sainsaulieu, 1985). La destination de l'émigration s'est cependant largement modifiée : plus que la France (qui, d'ailleurs, tend à se fermer), ce sont maintenant les villes lointaines qui offrent des débouchés : Skikda, Annaba ou, surtout, Alger, souvent après un séjour à Batna ou Biskra. Les mandats des émigrés sont devenus indispensables,

tout comme les pensions des anciens combattants et des veuves de guerre : en tout, environ 50% du revenu familial vient de l'extérieur de la wilaya (Haubert *et al.*, 1978).

d. *Le rôle des villes périphériques et des nouvelles structures administratives*

La petite ville d'Arris (peut-être 6 000 h) est classée comme une commune semi-urbaine (Rahmani, 1982) ou de niveau 5 dans la hiérarchie fonctionnelle des villes (Côte, 1983); elle ne peut, malgré ses progrès récents, jouer le rôle de centre des Aurès, en dépit de sa situation. D'autant plus que les découpages récents, surtout celui de 1974, ont consacré la prééminence des villes périphériques : le massif est désormais partagé, écartelé, entre les wilayates des Aurès (chef-lieu Batna), de Biskra, d'Oum el Bouaghi (avec Khenchela) et de Tébessa (avec Khanga Sidi Nadji). Aïn Touta et Khenchela sont devenues des chefs-lieux de daïra. Ces villes périphériques accaparent donc aussi les fonctions administratives en plus des implantations industrielles, ce qui les gonfle très vite : Batna, en 1977, devenu centre universitaire, est la huitième ville d'Algérie avec 112 095 h, détenant le record de croissance (85%) des villes de plus de 100 000 h de 1966 à 1977. Biskra, également centre universitaire, n'a augmenté, dans le même temps que (!) de 42% et Khenchela compte 50 297 h toujours en 1977 (Rahmani, 1982). Aïn Touta, petit village colonial il y a 30 ans, frôlait les 20 000 h dès 1977 (Brulé et Mutin, 1982). Aujourd'hui, Batna doit dépasser les 200 000 h et Biskra les 100 000 h.

e. *Le barrage vert et les reboisements*

En peu de temps, la culture et l'exploitation des forêts a reçu deux vigoureuses impulsions. D'abord, et c'est vrai pour tout l'Atlas saharien, le démarrage, en 1974, du barrage vert destiné à lutter contre la désertification, à arrêter le désert (même si celui-ci n'avance pas : Ballais *et al.*, 1979, Ballais, 1987). Décrété au niveau national, sans consultation des populations locales, il n'a touché que les bordures du massif où les appelés du Service National ont planté des millions de *Pinus halepensis* sans tenir compte ni des conditions climatiques, ni des conditions édaphiques (des marnes salées par exemple), cause de trop nombreux échecs (de bons exemples à Gloua et Trab, à l'est de Timgad). Surtout, ces opérations, rognant sur les parcours, perturbant l'organisation des terroirs, se sont attiré l'hostilité des paysans... alors que ce sont ces derniers qui sont destinés à entretenir les plantations!

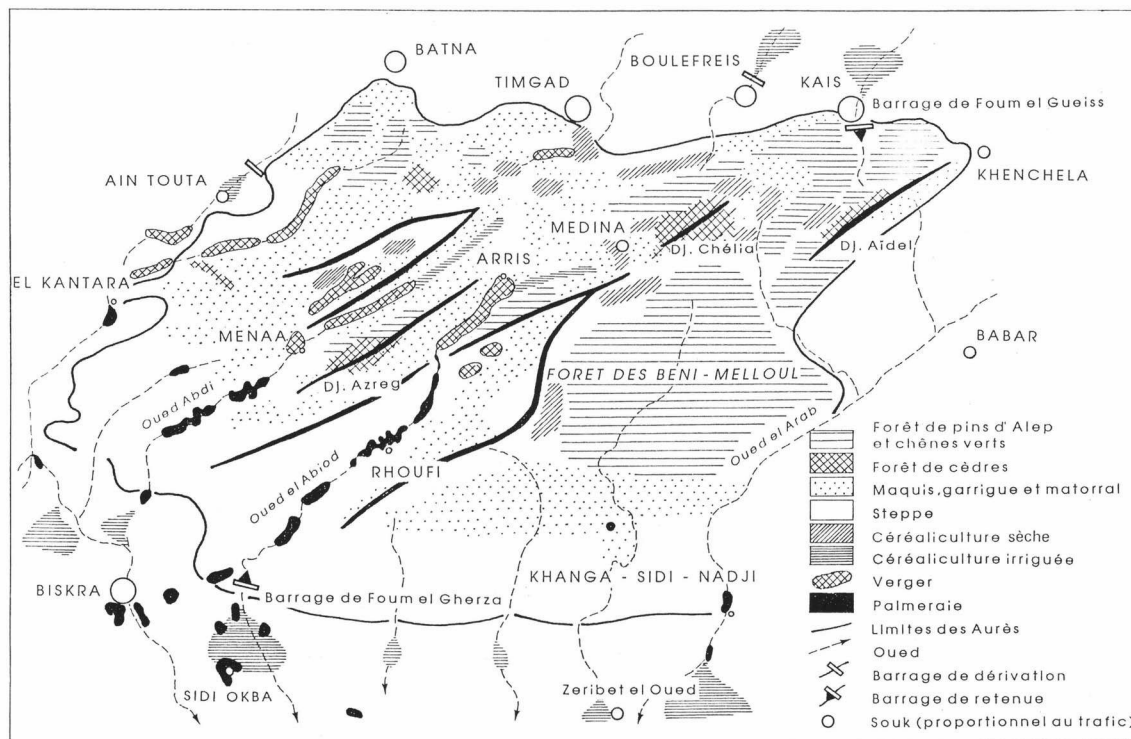
En 1978, un grand projet agro-sylvo-industriel a été lancé dans les Aurès, mettant à profit le vide humain créé par la guerre : il s'agissait d'un aménagement de la forêt des Beni-Melloul, dans le but d'approvisionner des scieries, mais aussi de maintenir le potentiel par des reboisements, le tout contrôlé par l'Institut de Technologie forestière de Batna (Maurer *in Troin*, 1985). Ce projet, d'ailleurs, prenait la suite d'actions moins importantes, dans le nord-est du massif, comme les Chantiers Populaires de reboisement.

f. *Les villages socialistes*

Grande réalisation du régime Boumediène, ces villages, une fois de plus, ne font qu'effleurer le massif : en 1981, il y aurait 11 villages socialistes dans la wilaya de Batna, mais un seul dans le massif, tout près de sa bordure plutôt, au nord d'Aïn Touta. Cinq autres villages jouxtaient le massif : un près de Tamagra (wilaya d'Oum el Bouaghi), et quatre près de Khanga Sidi Nadji (trois dans la wilaya de Tébessa, un dans celle de Biskra) (Côte, 1983).

Quelle est donc la situation des Aurès à la veille du xxi^e siècle? Ce modèle de moyenne montagne avec sa population d'agriculteurs semi-nomades uniques en Algérie, longtemps isolé, presque oublié, a connu une évolution accélérée depuis 35 ans, sous l'effet de la guerre de libération, puis de la politique de l'Algérie indépendante. L'effort, incontestable, du régime de Boumediène doit cependant être ramené à de plus justes proportions : jusque vers la fin des années 70, les investissements publics ont été deux fois moindres que pour l'ensemble de l'Algérie, s'apparentant plus à une assistance qu'à un développement (Haubert et *al.*, 1978). Quelques années plus tard, la wilaya des Aurès fait toujours partie des wilayates déprimées : d'après la combinaison de 24 indicateurs différents, elle est au 21^e rang sur 31 (Côte, 1983). L'agriculture est devenue marginale, à Menaâ, en 1982, sur 459 actifs, il n'y en a plus que 13,3% dans l'agriculture (Sainsaulieu, 1985). La majorité des Chaouia vit hors des Aurès.

L'allègement de la pression humaine devrait, certes, permettre la reconstitution de certains des boisements qui faisaient le charme et l'originalité du massif, freiner la désertification sur le versant sud, mais pour qui? Les densités ne semblent plus baisser depuis quelques temps. Les revenus extérieurs à l'agriculture et au massif permettent de maintenir les cultures et le troupeau dans une montagne qui deviendrait plus un cadre de vie qu'un espace agricole (Côte, 1983). Mais combien de temps la population acceptera-t-elle la charge que représente l'entretien des milliers de jardins et vergers irrigués, des kilomètres de séguia et de terrasses de culture? Un nouvel équilibre est-il vraiment en train de s'établir?



L'économie des Aurès (d'après M. Côte, modifié).

BIBLIOGRAPHIE

Parmi les ouvrages généraux :

- RECLUS E., *Nouvelle Géographie Universelle*, Hachette, Paris, t. XI, 1986, p. 919.
 BIROT P. et DRESCH J., *La Méditerranée et le Moyen-Orient*, Coll., « Orbis », PUF, Paris, 1953, t. I, 552 p.
 DESPOIS J., *L'Afrique du Nord*, PUF, Paris, 3^e édit., 1964, 622 p.
 ISNARD H., *Le Maghreb*, Coll., Magellan, PUF, Paris, 1966, 273 p.
 DESPOIS J. et RAYNAL R., *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*, Bibl. scient., Payot, Paris, 1967, 570 p.
 Sous la direction de TROIN J.-F., *Le Maghreb-Hommes et espaces*, Coll. U, A. Colin, Paris, 1985, 360 p.
 FREMONT A., *Algérie-El Djazaïr*, FM/Hérodote, 1982, Paris, 277 p.
 CÔTE M., *L'Algérie*, Classe de 6^e année sec., Inst. Pédag. Nat., Alger, 1983, 352 p., (surtout les p. 202-210).
 Id., *L'espace algérien — Les prémices d'un aménagement*, OPU, Alger, 1983, p. 278; *L'Algérie ou l'espace retourné*, Coll. Géographes, Flammarion, Paris, 1988, 362 p.

Sur l'est algérien :

- JOLEAUD L., *Constantine et l'Algérie orientale. Géographie, géologie, bio-géographie*, A.F.A.S., 1927, Constantine, p. 1-136.
 BOUGHABA A., CÔTE M., ISNARD Y., LOEW G. et SPIGAY Y., *Centres et flux : Essai sur l'organisation de l'espace dans l'est algérien*, Rhumel, n° 3-4, 1983, Constantine, p. 5-32.

Études générales sur les Aurès :

- LATRUFFE C., Les monts Aurès, Notice historique et géographique, *Bull. Soc. de Géogr.*, 6^e série, t. XX, 4, 2, 1880, Paris, p. 245-281.
 de LARTIGUE, *Monographies de l'Aurès*, Constantine, 1904, 491 p.
 MITTARD A.-E., Aperçu des grands traits géographiques de l'Aurès (Algérie), *Rev. Géogr. Alpine*, 1941, t. XXIX, fasc. IV, Grenoble, p. 557-578.
 YVER G., Awràs, *Encycl. de l'Islam*, Nouvelle édit., t. I, Leiden-Paris, 1975, p. 793-794. Bonne bibliographie.

Études de bio-géographie : végétation de l'Atlas saharien :

- DJEBAILI S., *Recherches phytosociologiques et écologiques sur la végétation des Hautes Plaines steppiques et de l'Atlas saharien algérien*, Thèse ès-Sciences, Montpellier, 1978, 229 p.

Végétation des Aurès :

- QUEZEL P., *Peuplement végétal des hautes montagnes de l'Afrique du nord*, P. Lechevalier, Paris, 1957, 463 p.
 LEVEL, *Notice sur les forêts de cèdres du département de Constantine* in *Les forêts de cèdres*, Gouv. Gén. Algérie-Giralt, Alger, 1894, p. 5-13.
 FAUREL L. et LAFFITTE R., Facteurs de répartition des Cédraies dans les Massifs de l'Aurès et du Bézema, *Bull. Soc. Hist. Nat. Afr. du nord*, t. 40, n° 5-6, 1949, Alger, p. 178-186.
 NOUSCHI A., Notes sur la vie traditionnelle des populations forestières algériennes *Annales de Géogr.*, n° 370, Paris, 1959, p. 525-535.
 BALLAIS J.-L. et COHEN J., Problèmes de fossilisation et d'interprétation des pollens d'un travertin actuel de Sidi Masmoudi (Aurès-Algérie), *C.-R. Soc. Biogéogr.*, 1985, 61 (4), Paris, p. 118-128.

Sur la faune :

- BOURGUIGNAT J.-R., *Malacologie de l'Algérie*, Challamel Ainé, Paris, 1864, 2 t., 294 p. et 380 p.
 VILLE L., Étude de puits artésiens dans le bassin du Hodna et dans le Sahara des provinces d'Alger et de Constantine, *Bull. Soc. géol. Fr.*, t. 22, 2^e série, 1864, Paris, p. 106-122.
 PLAYFAIR R.L., *Travels in the footsteps of Bruce*, Kegan Paul and C., London, 1877, 300 p.
 PEASE A.E., On the Antelopes of the Aures and Eastern Algerian Sahara, *Proc. Zool. Soc.*, part IV, London, 1896, p. 809-814.

Sur le climat :

SELTZER P., *Le climat de l'Algérie*, Carbonnel, Alger, 1946, 219 p.

DUBIEF J., *Le climat du Sahara*, I.R.S., Alger, 1959, 2 t., 312 p. et 275 p.

Sur la géologie des Aurès :

LAFFITTE R., *Étude géologique de l'Aurès*, Bull. Serv. Carte géol., n° 15, Alger, 484 p.

Sur la géomorphologie des Aurès :

BALLAIS J.-L., *Recherches géomorphologiques dans les Aurès (Algérie)*, A.N.R.T., Lille, 1984, 2 t., 626 p., contient une bibliographie détaillée, à jour en 1980, pour les sciences de la terre; L'essentiel des données de géographie physique contenues dans l'article ci-dessus en provient, sauf indication contraire ou compléments empruntés aux notes de terrain.

BIROT P., *Morphologie structurale*, Coll. Orbis, PUF, Paris, 1958, 2 t., 168 p. et 296 p.

Sur l'hydrologie des Aurès :

DUQUESNOY M., « Barrage de Foug el Gherza », *Terres et Eaux*, n° 7, Alger, 1949, 40 p.

Sur la société Chaouïa, bibliographie exhaustive dans la période antérieure à 1940 dans YVER G. AWRAS, *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édit., 1975.

MARCY G., Les berbères Chaouïas de l'Aurès, *Bull. Enseign. pub. Maroc*, n° 172, 1942, p. 117-134.

BOURDIEU L., *Sociologie de l'Algérie*, Coll. Que sais-je? PUF, Paris, 3^e édit., 1970, p. 128.

GAUDRY M., *La femme Chaouïa de l'Aurès. Étude de sociologie berbère*, Paris, Gentner, 1929.

HAUBERT M., FRELIN C. et FRANSSEN W., « Le paysan, le village et l'utopie », *Rev. Tiers-Monde*, t. XIX, n° 75, Paris, 1978, p. 573-599.

Sur la structuration de l'espace et les familles maraboutiques :

COLONNA F., Saints furieux, saints studieux ou, dans l'Aurès, comment la religion vient aux tribus, *Annales E.S.C.*, n° 3-4, Paris, 1980, p. 642-662.

Sur l'agriculture, d'un fin connaisseur du Maghreb oriental :

DESPOIS J., La culture en terrasses dans l'Afrique du nord, *Annales E.S.C.*, n° 1, 1956, p. 42-50.

Sur le grand nomadisme :

COUDERC R., Les parcours steppiques en Algérie : migrations « biologiques » et organisation économique, *Bull. Soc. Lang. Géogr.*, Montpellier, t. 10, fasc. 1, 1976, p. 96-114.

Des études locales très vieilles

BUSSON H., Les vallées de l'Aurès, *Annales de Géogr.*, n° 43, Paris, 1900, p. 43-55.

BESNON M., Notes sur l'Aurès : la plaine d'Arris, *Annales de Géogr.*, Paris, 1899, p. 366-369.

ou récentes :

TOMAS F., *Annaba et sa région*, Univ. de Saint-Etienne, 1977, p. 720.

SAINSAULIEU A., *L'évolution des activités et de l'habitat à Ménaa* (Aurès), Mém. Maîtrise, Paris IV, 1985, 261 p. et annexes, ronéot.

COTE M., *Comment les hommes ont utilisé un piémont*, Hommage à G. Maurer, C.I.E.M., fasc. 11, Poitiers, 1987, p. 221-240 qui, sous un titre sybillin, étudie le piémont méridional des Aurès-Nemencha.

Sur la guerre de libération :

LESNE M., Une expérience de déplacement de population : les centres de regroupement en Algérie, *Annales de Géogr.*, n° 388, 1962, p. 567-603;

CLOSTERMANN P., *Appui-feu sur l'oued Hallaïl*, Flammarion, Paris, 1960, 217 p. (à peine romancé) et surtout :

COURRIÈRE Y., *La guerre d'Algérie*, A. Fayard, Paris, 1968-1971, 4 t., 600 p., 697 p., 730 p. et 794 p. et sous la direction de :

ALLEG H., *La guerre d'Algérie*, Temps Actuels, Paris, 1981, 4 t., 609 p., 607 p., 613 p. et annexes. On peut leur ajouter :

MONTAGNON P., *La guerre d'Algérie*, Pygmalion-Gérard Watelet, Paris, 1984, 455 p.

HORNE A., *Histoire de la guerre d'Algérie*, Albin Michel, Paris, 1987, 3^e édit., 608 p.

Sur l'industrialisation :

BRULE J.-C. et MUTIN G., *Industrialisation et urbanisation en Algérie*, Maghreb-Machrek, 1982, n° 96, Paris, p. 41-66.

TEHAMI A., *Le programme algérien des industries locales*, SNED/OPU, Alger, 1979, p. 175.

Sur les villes :

PRENANT A., La mutation en cours des modes de croissance urbaine en Algérie. Un hommage à Jean Dresch, *Hérodote*, n° 17, Paris, 1980, p. 119-159.

RAHMANI C., *La croissance urbaine en Algérie*, OPU, Alger, 1982, 315 p.

Enfin sur le barrage vert :

BALLAIS J.-L., MARRE A., ROGNON P., Périodes arides du Quaternaire récent et déplacement des sables éoliens dans les Zibans (Algérie), *Rev. Géol. Dyn. et Géogr. Phys.*, vol. 21, fasc. 2, Paris, 1979, p. 97-108.

BALLAIS J.-L., « Action éolienne, désertification et barrage vert dans les Ziban (Algérie) » *A.I.H. 1° Cong. Intern. di Geoidrologia*, Firenze, 1987, p. 19, sous presse.

J.-L. BALLAIS

Achevé d'imprimer
sur les presses de
l'Imprimerie A. ROBERT
116, bd de la Pomme
13011 Marseille

